

FNA 0173 Le Carnaval du Cosmos

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le CARNAVAL du COSMOS



**MAURICE
LIMAT**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

LE CARNAVAL DU COSMOS

DU MEME AUTEUR

dans la même collection :

Les enfants du chaos.

Le sang du soleil.

J'écoute l'univers.

Métro pour l'inconnu.

Les foudroyants.

Moi, un robot.

MAURICE LIMAT

LE CARNAVAL DU COSMOS

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel - PARIS XIII^e

© 1961 Editions « Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinave».

PREMIERE PARTIE : L'ENIGME

CHAPITRE PREMIER

C'était, sur l'Egypte millénaire, l'heure du crépuscule. Le monde neuf, technocratique n'avait pas assez sclérosé les hommes qu'ils n'aient gardé l'amour du passé, bien qu'emportés dans un tourbillon d'avenir qui, en un peu plus d'un siècle, les avait amenés du gaz d'éclairage et de la lampe à pétrole à la lumière captée de Sirius, d'Antarès et d'Orion et diffusée à volonté, par commutateurs.

Aussi, soucieux de demeurer humains, les Terriens conservaient-ils jalousement vestiges, monuments et musées. Musées surtout, forteresses inter-temps où les œuvres d'art inégalées et inégalables

vivaient de cette vie silencieuse et éternelle qui est celle des merveilles. Prestige des siècles disparus, les chefs-d'œuvre continuaient à voir naître les hommes, à les enchanter, à les laisser mourir impassiblement.

Le Caire, cité croissante, empiétait de plus en plus vers les déserts. Du moins, le fier Nil cabrait-il toujours ses ondes d'orgueil et vers le sud, on savait que les colossales constructions des Pharaons défiaient toujours le temps.

Mohamed ben Arfi venait de prendre son service. Il occupait les nobles fonctions de gardien du musée du Caire. Il était simple de cœur, mais avait su s'enrichir l'esprit au contact des merveilles. Il les aimait et veillait sur elles avec un soin jaloux, conscient d'être quelque chose comme un prêtre d'une religion un peu païenne, mais qui ne disparaîtrait qu'avec les hommes.

Le soleil empourprait à la fois les gratte-ciel géants autour desquels les véloautos et les hélicoptères bourdonnaient comme des insectes, et la cité ancestrale, dont les minarets vétustes et impérieux rappelaient les splendeurs de l'Islam. Un rayon traversait une baie du bâtiment sur lequel régnait Mohamed ben Arfi, et jetait de belles flammes écarlates qui caressaient les ors vieillis, les bijoux sommeillant.

Mohamed avançait dans le musée vide, dans un silence vivant du sang des chefs-d'œuvre. Il gardait ce sourire flottant d'une race dont la nostalgie oscille entre deux âges, sans qu'on sache si elle regrette le passé ou souhaite le futur. Et ce sourire seyait au faciès de Mohamed, amant des objets d'art.

Mais ce sourire se figea soudainement.

Une horreur indicible s'empara de son être et, d'un seul coup, il ne fut plus un homme du siècle XXI, un de ces techniciens familiers des conquêtes spatiales et des dominations de la matière. Mohamed ne comprenait pas et toute son érudition s'effaçait devant l'incompréhensible sacrilège ou prodige qui frappait ses yeux épouvantés.

Il n'était plus qu'un humble fellah d'antan, foudroyé par ce qu'il découvrait.

Il se trouvait devant la vitrine où reposait l'admirable masque de Thouthankamon, le pharaon légendaire qui mourut à dix-huit ans.

Un torrent de superstition ancestrale déferlait sur l'homme du monde technocratique. Le masque merveilleux était là. Du moins ce qui en constituait l'armature, en or et vert, avec la reproduction du pschent royal, ainsi que ce joyau des ciseleurs antiques avait été placé sur le sarcophage du pharaon.

Mais le visage du masque, le modelé parfait reproduisant les traits délicats et si émouvants du prince de la mort avaient disparu comme

effacés. A leur place, il n'y avait qu'un trou béant, qui paraissait, à Mohamed, s'ouvrir sur des abîmes.

Il songea à tout ce qui s'attachait de tradition à la légende de Thouthankamon. A la maladie inconnue qui avait décimé les archéologues coupables d'avoir profané, cent ans plus tôt, la Vallée des Rois. A ces objets dits maléfiques, arrachés aux tombeaux et aux pyramides et dont on chuchotait encore que, la nuit, dans les vitrines, ils luisaient mystérieusement, ou provoquaient des craquements, voire des appels semblables à de lointains gémissements. Que de morts subites étaient attribuées à la vengeance des Pharaons qui n'avaient pas pardonné le sacrilège artistique !

Mohamed ben Arfi ne songea pas une seule seconde à quelque rapt audacieux, et qu'un cambrioleur maniaque, ou simplement vénal, avait pu découper le visage de Thouthankamon pour l'emporter au nez de ses collègues de la journée. Non ! Il évoqua tout de suite le surnaturel :

— Le Pharaon est revenu. Il a repris son visage !...

Mais peut-être la vérité était-elle plus effarante encore...

*

* *

La lumière du matin – matin correspondant au lendemain de l'inoubliable soirée d'émotion de Mohamed ben Arfi – épandait ses ors translucides sur le Palais Vieux de Florence. Des pigeons tournoyaient, des roucoulements se mêlaient aux premiers bruits de la ville que les touristes ne parcouraient pas encore, et qui s'éveillait doucement dans la splendeur italienne.

Pietro, sautant d'un pied sur l'autre, s'amusait sur la Piazza. Il était semblable à tous les bambins déguenillés qui hantent les ruelles de la cité florentine, et dont les ancêtres ont inspiré les maîtres de la Renaissance. Joli et un peu sale, négligé et tout à fait adorable avec ses neuf ans, il courait autour du socle de la statue de David, déjà blasé sur la beauté jaillie du ciseau de Michel-Ange. David était pour lui un vieux copain, il le voyait tous les jours depuis qu'il était au monde et savait qu'il avait en lui un aimable complice. Maint touriste, parfois venu d'une planète éloignée, jetait volontiers quelques piécettes au gamin qui mendiait sans en avoir l'air devant l'incomparable géant de marbre.

Il se trouva que Pietro, suivant de l'œil un pigeon capricieux passant dans l'air doré de Florence, attachait un instant ses regards sur le visage de David.

Du moins crut-il le faire, car il demeura bouche bée, avec l'air ahuri de quelque angelot malicieux qui a trouvé plus astucieux que lui.

Il se frotta les paupières de ses petits poings, avec vigueur, pensant peut-être qu'il ne s'était qu'insuffisamment débarbouillé, comme il faisait semblant de le faire quotidiennement dans quelque fontaine florentine.

Mais non ! Il avait bien vu.

David n'avait plus de visage !

La statue était intacte et son corps harmonieux et puissant, ses bras disproportionnés et cependant impressionnants, dressaient immuablement leurs lignes séculaires. Pourtant, à la place du visage altier, il n'y avait plus qu'une tranche plane, fraîchement pratiquée sans doute, laissant à nu le blanc de la pierre entamée, et que ne recouvrait pas la patine qui habillait l'ensemble du monument.

On eût dit qu'un habile vandale avait découpé délicatement le visage du David, et le visage seul. Et le masque sculpté par Michel-Ange avait disparu sans laisser de traces.

Pietro hésita un instant, se gratta la tête, puis, courant de toute la vitesse de ses petites jambes, il alla répandre la nouvelle à travers la cité...

...pendant qu'au Musée de l'Acropole, à Athènes, les collègues grecs de Mohamed ben Arfi constataient, avec indignation, que des mains criminelles avaient pratiqué pareille lobotomie sur six des plus admirables déesses de marbre dont ils étaient responsables, et ce, sans la moindre trace d'effraction, sans que les veilleurs nocturnes aient décelé le plus petit indice.

Et ces divers événements furent connus dans le public, non seulement sur la Terre, mais à travers le monde qui commençait à s'étendre un peu plus loin que le système solaire, les conquêtes interplanétaires faisant de gigantesques progrès depuis l'utilisation du carburant-lumière emmenant les cosmonautes à des allures insensées. La sidérotélévision fit savoir que Rome avait été également touchée, et que l'Apollon du Belvédère, entre autres, avait subi le sort de David.

Plus d'un Terrien déplorait pareille inconvenance et, déjà, on apprenait que sur la planète Mars, le musée de Syrtuspolis, nouvellement édifié pour sauvegarder les vestiges des ancestrales civilisations martiennes, avait été profané de façon semblable, Yurkki, le Dieu Unique, personnifié par un jeune homme de grande beauté, taillé dans le quartz venu de Vénus, avait lui aussi perdu son visage, ainsi que Hâ, son épouse, partie intrinsèque de sa personnalité selon la mythologie de la planète rouge, mais que les artistes avaient jugé bon de représenter de façon autonome, ce qui avait donné une des plus belles figures de femme connues dans la Galaxie.

A Paris, Jules Dubeaurivage se désespérait. Il avait refusé de quitter les salles du Louvre, bien que l'interrogatoire subi devant les représentants de police Interpol-Interplan l'aient parfaitement innocenté. Ce n'était plus l'heure de son service, et nul ne songeait à le soupçonner.

Mais ses collègues, et ses supérieurs, n'avaient pu le consoler.

— C'est ma faute !... C'est ma faute ! répétait-il, j'aurais dû veiller sur elle mieux que ça...

Mme Dubeaurivage elle-même n'avait pu le décider à rentrer au bercail. L'épouse du gardien tombait d'accord avec les autres membres de la surveillance du Louvre. Jules était foudroyé par ce qui s'était passé la nuit, et qu'il avait découvert entre deux rondes.

La Vénus de Milo n'avait plus de visage et l'admirable corps de la déesse offrait, au-dessus du torse impeccable, un masque blanchâtre, dont la lividité choquait. De profil, c'était hideux à contempler. Du sommet du front à la hauteur de ce qui correspondait à la carotide, on avait découpé, comme avec une scie de diamant, l'extraordinaire visage d'Aphrodite.

Le monde entier s'interrogeait. Car les nouvelles affluaient et il semblait que, depuis une nuit terrestre, les mystérieux malfaiteurs aient agi sur l'ensemble des musées connus, jusque dans les constellations voisines où existaient des populations évoluées et, comme telles, ayant toutes engendré des sculpteurs de génie.

Un frisson passait de planète en planète.

— On a volé les visages des Dieux !...

Devant la Vénus défigurée, trois personnes devisaient, tandis qu'à l'écart, écroulé sur une banquette, tournant sa casquette entre ses doigts fébriles, Jules Dubeaurivage s'accusait inlassablement de coupable négligence.

— Ces Dieux, disait une très jolie fille de vingt-deux ans, ces Dieux tant admirés sont, en fait, des hommes et des femmes et les artistes férus de plastique ont eu des modèles, bien vivants.

— Chère Olivia, riposta galamment un des jeunes gens qui l'accompagnaient, quand il s'agit de représenter une divinité, j'en sais beaucoup qui n'hésiteraient pas à tenter d'imiter un visage humain.

Ce disant, il regardait en souriant l'ovale très pur du faciès d'Olivia, les ondes noires de ses cheveux accusant la blancheur du teint où des yeux clairs et rieurs mettaient des notes profondes.

Le compliment la fit rire, sans minauderie :

— Parlez pour vous, beau masque !... Vos championnats de décathlon ont fait de vous presque une vedette, et nul n'ignore que vous avez même servi de modèle pour l'athlète qui figure sur le portail du Palais de l'Olympe, qu'on vient d'inaugurer à Brasilia...

Le jeune homme, effectivement très beau, s'empourpra légèrement,

ce qui accentua la gaîté d'Olivia :

— Mais oui ! C'est moi qui vous fait rougir ! Ce devrait être le contraire !... Mais je n'ignore pas ce détail !...

Voyant son compliment retourné si plaisamment, l'athlète prit le parti d'éclater de rire et, devant Vénus sans visage, leur hilarité parut accentuer le chagrin de Jules Dubeaurivage.

Le troisième compagnon, un garçon également jeune, mais maigre, presque chauve, aux épaules étriquées et aux traits un peu tristes, les tira tous deux par le bras.

— Venez... Ne restez pas là !... Au moment où toute la Galaxie se demande ce qui se passe, c'est un peu indécent de rire ainsi devant nos chefs-d'œuvre défigurés !

Olivia et son compagnon devinrent très sérieux :

— Yves a raison, dit vivement la jeune fille. Mais c'est la faute de Gérald... Fait-on des déclarations à l'eau de rose à une biologiste diplômée de l'I.H.E.I. ? (Institut des Hautes Etudes Interplanétaires).

Ils s'éloignèrent en devisant. Tous trois s'interrogeaient, comme des milliards d'autres hommes, sur l'énigme des musées. Et la conversation dévia sur leur prochain départ, sur l'extraordinaire voyage auxquels tous trois, délégués par l'institut, allaient participer. Ils se préparaient avec assez de fièvre à l'envol interstellaire, à la prospection des planètes de type terrien dans les parages d'Alpha du Centaure. Mais ils avaient voulu, en cette matinée mémorable, se mêler à la foule qui envahissait le Louvre, comme tous les autres temples de la beauté, partout où les visages des divinités avaient été si curieusement volés.

Yves, un peu voûté, toussota en jetant un dernier regard à la Vénus. Il était vaguement inquiet. Sa santé n'était pas tellement parfaite et il redoutait sans cesse qu'au dernier moment, avant l'envol de l'astronef, une contre-visite ne le déclarât inapte au grand voyage.

Et alors il ne verrait plus Olivia.

Il la suivait du regard, maintenant, avançant auprès de Gérald, à travers la foule de plus en plus dense. Leur stature, leur beauté, les faisait distinguer de la masse humaine.

Yves murmura :

— Eux aussi... Des Dieux !...

Quelle chance pouvait-il garder, auprès de la biologiste, lui, le savant ethnographe, alors qu'Olivia s'envolerait en compagnie d'un zoo-botaniste bâti comme Gérald, dont la plastique impeccable embellissait en effet le palais sportif de Brasilia ?

Il soupira, résigné. Il fallait tenter de les rejoindre à travers les rangs pressés des curieux, dont les yeux étaient braqués vers Vénus sans visage.

Une main se posa sur son épaule. Yves se retourna et éprouva un

haut-le-corps.

Celle qui l'avait ainsi contacté mit rapidement un doigt sur les lèvres. Yves obéit et bloqua l'exclamation dans sa gorge. Il fallait que les gens fussent fascinés par le mystère vénusien pour ne pas remarquer pareil visage vivant.

Vivant ? L'était-il vraiment, et telle beauté appartenait-elle à la race humaine ?

Yves croyait la reconnaître, sans savoir qui elle était. Pendant quelques secondes il en oublia les traits d'Olivia, cependant sans cesse présents à sa pensée.

Il prêta attention, approuva de la tête. Ce qu'elle disait, il ne pouvait le contredire et la proposition qu'elle lui fit, il ne songea nullement à la discuter. Il acceptait, il acceptait tout...

Ce n'est que, lorsque seul de nouveau, il pensa à rejoindre Gérard et Olivia qu'il se rendit compte de l'ahurissante vérité.

Cette femme n'avait nullement remué les lèvres. Elle s'était contentée de le tenir sous son extraordinaire regard et il avait parfaitement compris sa pensée, et il savait qu'elle avait lu en lui des réponses, sans que leurs sens y soient pour quelque chose.

Yves éprouva une sorte de vertige. Il toussa de nouveau, ce qui s'accroissait en lui dès qu'il éprouvait la moindre émotion. Comment cette étrange créature avait-elle su qu'il aimait Olivia d'un amour désespéré, qu'il jalousait malgré tout son camarade Gérard, et qu'il ne redoutait qu'une chose : ne pas avoir le droit de participer à l'expédition galactique, ce qui l'eût privé de sa seule joie : vivre à l'ombre d'Olivia ?

Et comment avait-elle pu violer ainsi son cerveau, y lisant, y faisant pénétrer sa propre volonté ?

Il parla tout haut, dans la foule, il dit :

— Non... Non !... Je n'irai pas !... Je refuse !

Mais il savait déjà qu'il irait, qu'il ne pouvait se dérober au rendez-vous que la surprenante visiteuse du Louvre lui avait donné.

Olivia et Gérard, daignant enfin s'apercevoir de son absence, le héraient entre les colonnes de marbre.

Avant de les rejoindre, il jeta un regard circulaire, pour essayer d'apercevoir son étrange interlocutrice. Mais elle avait disparu.

CHAPITRE II

Le quartier était sordide. La ville éblouissante qu'était Paris recommençait sa crise de croissance depuis les échanges interplanétaires, et des buildings géants recevaient les peuples de toute la partie connue de la Galaxie. On s'acharnait à abattre les immeubles vétustes, mais il en restait quelques-uns, tenaces comme une lèpre du passé.

C'est vers une de ces petites maisons que se dirigeait Yves. Il était absorbé dans ses pensées. D'autres nouvelles arrivaient, d'un peu partout, sur Terre et ailleurs. Les idoles les plus belles continuaient à être signalées comme défigurées. Tout laissait croire, à présent, que l'organisation fantastique qui s'était rendue coupable d'un tel forfait avait agi en une seule fois, sans doute en quelques heures. Mais ces gens étaient omnipotents, omniprésents.

L'univers se posait la question : qui étaient-ils ? De quel pouvoir disposaient-ils pour avoir pu ainsi se trouver à la fois sur des planètes éloignées, pour opérer sans bruit, sans laisser de traces, et sans avoir été repérés nulle part ?

Une certaine terreur passait. Du moins s'accordait-on à rendre hommage à leur goût. Avec une sûreté sans défaillance « ils » n'avaient volé les visages que des œuvres sculptées avec le plus grand art, et l'ensemble des masques ainsi récupérés, marbre, or, turquoise ou granit devait représenter une collection sans égale.

Les monorails passaient en trombe, sans grand bruit, mais

provoquant un violent déplacement d'air. Leurs lignes se croisaient, s'enchevêtraient, faisant glisser, à quinze ou vingt mètres de l'asphalte, les wagons confortables qui emmenaient les Parisiens d'un point de la cité à l'autre.

A travers les grandes ogives de métal qui supportaient les voies uniques et dont les piliers formaient une forêt fantastique, aux élans gracieux et puissants, Yves aperçut l'hôtel, planté là comme un vilain champignon de rouille sur une machine impeccable et luisante.

Il devait avoir été élevé un siècle et demi plus tôt, peut-être à l'époque des omnibus traînés par des chevaux, comme on en voyait sur les magazines en relief. Yves y pénétra, ne demanda rien à personne et monta directement au second étage. Tout était crasseux, archaïque, désespérant. Par les fenêtres aux carreaux douteux, il ne voyait déjà plus les gratte-ciel et les monorails, avec l'inévitable nuage d'engins volants individuels, que comme un rêve de souvenir.

La porte au bout du couloir. Il allait là, guidé par un sûr instinct, subissant une volonté plus forte que la sienne. L'image du visage incomparable, se substituant aux traits chéris d'Olivia, l'obsédait toujours. Mais il avait plus l'impression d'un souvenir que d'une révélation. Cette femme, il l'avait déjà vue sans pouvoir parvenir à discerner où et quand, bien avant leur rencontre au musée du Louvre.

Il hésita un instant, devant la porte où s'écaillait la peinture. Il ne sut jamais s'il avait frappé, ni comment il était entré. Il ne devait se souvenir que du moment où il s'était retrouvé assis, dans le cadre étroit de la chambre, avec, face à lui, cette femme au merveilleux visage.

Chambre d'hôtel ? Il n'aurait su la décrire. Il ne voyait pas le décor, si décor il y avait. Tout lui semblait noyé dans l'imprécis.

Et, d'ailleurs, elle était là. Il ne voyait qu'elle.

Elle était bien plus que simplement jolie. La noblesse de ses traits rayonnait, et son regard sombre exprimait une volonté impérieuse, qui n'excluait nullement le charme. De beaux cheveux sombres, qui n'étaient pas sans rappeler ceux d'Olivia, mais plus abondants et arrangés de façon archaïque, ceignaient son front comme d'un diadème. Sans doute était-elle vêtue, comme au Louvre, d'une robe à l'élégance neutre. Mais Yves ne voyait que le beau visage.

Toutefois, l'oiseau ne lui échappait pas. Il se tenait auprès de la femme, apprivoisée et, eût-on dit, farouchement tendre avec elle. Yves pensa, assez curieusement au sein de son désarroi, que Gérard lui-même, bien que zoo-botaniste (diplôme établi pour les pionniers interplanétaires qui avaient à découvrir faunes et flores inédites) aurait sans doute quelque peine à définir genre et famille de pareil volatile.

Cela tenait de la perruche par le plumage, de l'aigle par

l'envergure, du hibou par les yeux fixes, hallucinants... Et Yves se demandait aussi quelles étaient les vraies dimensions de ce monstre admirable, qu'une main royale, fascinante, caressait incessamment, laissant couler ses doigts effilés sur le plumage vert et or, en un mouvement qui semblait provoquer, chez l'exceptionnel oiseau, une satisfaction totale, quasi humaine.

Elle parla :

— Je vous ai fait venir parce que je sais que vous aimez Olivia, et que vous êtes jaloux de Gérard... C'est très normal...

Yves voulut protester. La belle main l'arrêta en se levant simplement. Mais le geste était un ordre :

— Je le conçois... Cependant vous êtes intelligent... Si ! Très intelligent... Et votre souffrance décuple en vous les facultés de compréhension... C'est pourquoi je vous ai choisi...

Yves fit un effort terrible pour pouvoir articuler :

— Madame...

— Laissez-moi parler... Eux – Olivia et Gérard – sont aussi très intelligents et très instruits... Mais si je m'adressais à eux, ce serait en pure perte... Ils sont heureux, vous comprenez ?... Je vous fais de la peine, mais l'heure est si grave... Ils sont heureux de leur mutuel bonheur... aussi les gens heureux ne peuvent-ils rien prendre au sérieux, si ce n'est ce qui les intéresse directement... Pourtant, ce que je vais vous dire doit être dit, et Gérard, comme Olivia, y sont intéressés au premier chef... Ainsi que vous, et tous ceux que le cosmonef « Espoir » va emporter loin de la planète Terre...

Yves se crispa. Tout cela lui semblait absurde. Et pourtant, il enfonce ses ongles dans ses paumes pour s'assurer qu'il était éveillé. Il se mordait les lèvres. Et la douleur, complice, attestait la véracité de sa présence dans cette invraisemblable chambre d'hôtel.

Il réussit à dire :

— Mais pourquoi ? Que se passe-t-il donc dans le monde ?

Une flamme brilla dans les beaux yeux noirs.

— Croyez-vous donc que c'est pour rien que tous vos dieux ont été privés de leurs traits en une seule soirée ?

— Le monde n'a pas compris, gémit Yves.

— Il ne peut comprendre... Ce n'est pas cela qui importe... Ecoutez-moi bien, Yves... Il ne faut pas que l'expédition parte pour Alpha du Centaure... Parce que Gérard... et Olivia, et vous, et les autres, seriez exposés à de terribles dangers...

— Comment le savez-vous ? râla le jeune savant.

— Cela aussi importe peu. Quand vous arriverez sur la planète Axi, je ne pourrai plus vous protéger aussi aisément...

Yves redevenait un peu plus maître de lui. Il s'étonna :

— La planète Axi ?... Je n'en ai jamais entendu parler... Et

d'ailleurs...

Il se pencha vers elle, demandant, la respiration courte :

— Comment savez-vous que nous irons sur telle ou telle planète ? Notre voyage est un voyage de découvertes... L'« Espoir » va explorer une région inconnue de la Galaxie et nous ne savons même pas nous-mêmes où le hasard nous conduira... Tout cela ne tient pas debout !

Une certaine tristesse passa sur les traits admirables de son interlocutrice.

— Voilà bien les hommes... Incrédules et frivoles, même quand ils possèdent un cerveau comme le vôtre, même après des millions d'années d'expérience... Et vous refusez toujours d'admettre ce que vous ne connaissez pas... Ecoutez-moi ! Depuis toujours, les plus subtils d'entre vous, humains, avez deviné que le monde ne s'arrêtait pas au tangible, au palpable, au visible et au connu... Bien des choses non révélées ont été pressenties, avant même que vous appreniez à capter les ondes et à les forcer à l'obéissance, ce qui vous a donné une apparence de domination sur le Cosmos... Mais ce qui est invisible pour vous est infiniment plus vaste que vous ne le soupçonnez encore...

— Voulez-vous dire que ceux qui ont défiguré nos statues viennent d'un autre monde... d'une autre dimension sinon d'une autre Galaxie ?

Il se tut. Elle le regarda, cette fois avec une nuance d'ironie.

— Poursuivez votre idée, Yves, dit-elle, toujours avec ce ton de familiarité courtoise qui lui permettait de l'appeler par son prénom sans que ce fût choquant.

— Eh bien, j'allais vous demander si, vous-même...

— J'ai eu raison de croire en votre intelligence. Vous avez déjà deviné qu'en effet j'appartiens à... mettons : cet autre monde, qui a déterminé la défiguration des idoles du monde que vous habitez...

Yves se prit le visage à deux mains.

— Dois-je aussi comprendre que vous trahissez les vôtres, en voulant nous aider ?

Elle hésita avant de répondre :

— Acceptez cette hypothèse si elle vous convient... Je ne puis vous dire que ceci : ne croyez pas que l'Univers soit entièrement connu des habitants de la Galaxie... Je ne l'entends pas en dimensions mais plutôt... en « présence »... Suivez-moi bien : les hommes ont vécu des millénaires sans savoir que les ondes étaient. Cependant, vos préhistoriques eux-mêmes naissaient, vivaient et disparaissaient entourés de leurs lacs mystérieux et insaisissables...

— Il y aurait donc, dans le Cosmos, autre chose que la lumière, les ondes, les molécules... au-delà de l'électricité-masse qui constitue les particules atomiques... Autre chose encore que l'antimatière, que nous découvrons petit à petit...

— N'en doutez pas !

Elle caressait toujours le bel oiseau fantastique. Celui-ci dardait sur le visiteur un regard magnifique et inquiétant, comme s'il le jugeait un intrus qui lui volait un peu de l'intimité de sa maîtresse.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? demanda encore Yves.

— Parce que, sans ce préambule, vous ne me croiriez pas et ne tiendriez aucun compte de mes avertissements...

— Le péril est-il si grand ?

Les traits admirables furent soudain tourmentés.

— Plus que vous ne l'imaginez... Il faut absolument qu'il ne... que vous ne partiez ni les uns ni les autres...

— C'est impossible ! Même si je préconisais le renoncement à l'expédition, on ne me croirait pas...

— Aussi je vais essayer de vous montrer ce qui vous attend...

Elle se leva et Yves, machinalement, l'imita. Il ne savait toujours pas très bien où il était. Il avait oublié l'hôtel et son escalier vermoulu, son couloir suant la misère et la désespérance. Il lui semblait qu'auprès de son hôtesse et de cet invraisemblable oiseau qui, il l'eût juré, eût été capable de déchirer un homme, il se trouvait précipité au moins dans le vestibule de cet autre Cosmos dont elle lui parlait.

— L'invisible est là, Yves... Il est toujours présent, en permanence, autour des hommes... Il commence EN vous... Il vous suffirait d'un petit effort pour le découvrir, non avec vos sens limités, mais avec la flamme divine qui vous anime comme tous les humains...

Yves se sentit envahi d'une terreur soudaine. Il lui semblait qu'elle avait raison. Il se sentait entouré de mystères. Et il comprenait soudain le vertige du monde, de ce monde dont les hommes, malgré leurs sciences et leurs philosophies, ne savent pas grand-chose, et que les théories les plus audacieuses, sans cesses étayées par les découvertes surprenantes de la connaissance, n'arrivent jamais à expliquer.

Il avait conscience de la faiblesse de cette humanité, de ces humanités, se tendant les mains d'un système à l'autre, qui étaient capables d'aller jusqu'aux frontières de l'Uni-vers, sans parvenir à savoir ce qu'ils étaient, pourquoi ils étaient, et ce qu'il y avait si près d'eux, en eux, comme disait l'étrange créature envoûtante qui se dressait devant lui.

— Yves... pour que vous sachiez, vous avez besoin de voir, comme vos semblables. Sur ce qui, de votre monde, s'appelle rien, je vais ouvrir l'abîme d'un miroir...

CHAPITRE III

L'homme se sentait rapetisser. Tous ses complexes, dus à son déplorable physique, à sa jeunesse studieuse et sans joie, à son aspect perpétuellement morose, tout cela l'assaillait en un flux grandissant. Le malheureux Yves, dont toute la science positive était singulièrement ébranlée en présence de cette femme inconnue, Yves qui n'avait jamais rien possédé que son savoir, Yves se sentait minable, moralement et intellectuellement. Au physique, hélas ! il en avait l'habitude.

Faisait-il un cauchemar ? Tout lui semblait bien réel cependant, même le lieu où il se trouvait bien qu'il continuât à n'en pouvoir évaluer les dimensions. Il semblait, maintenant, que les murs aient encore reculé, que l'inconnue, Yves et l'oiseau géant soient situés au centre d'un immensité indéterminable.

Car l'oiseau grandissait. Il battait des ailes, et ces ailes vertes, au plumage scintillant éveillant des feux d'émeraude, ces ailes semblaient croître à chaque battement, prendre des proportions gigantesques, ainsi que tout le corps de l'oiseau, et sa tête impressionnante, et ses pattes griffues qui devenaient des serres redoutables.

Yves avait la gorge serrée. Cela, c'était visible, et tangible, il devait l'admettre. Il sentait, sur son visage enfiévré, le déplacement d'air produit par les ailes de l'oiseau, dont l'envergure dominait maintenant sa maîtresse, comme une protection formidable. Yves se mordait les poignets jusqu'au sang. Et le sang perlait. Et il luttait pour s'assurer

que c'était bien réel. Et cela l'était.

Il avait peur. Bien plus de ce qu'il ne voyait pas que de ce qu'il lui était donné de voir. Peur de cet invisible dont son hôtesse l'avait si longuement entretenu. Il comprenait que vivre, pour les hommes biologiquement créés, c'était parcourir sans cesse une prison de vide, une forteresse d'impalpable, qui vous entoure, vous enserre, vous étreint, vous étouffe, et qu'on rejoint un jour, peut-être après ce phénomène physico-chimique amenant la décomposition des cellules organiques et l'inertie de l'être constitué et qu'on appelle la mort.

Yves avait peur de ce rien plus effrayant que les fantômes nés de l'imagination humaine, et qui eux, ne sont pas. Cette non-vie révélée par la femme aux yeux sombres l'accablait comme un linceul de plomb.

L'oiseau croissait encore. Maintenant, son envergure esmeraldine embrassait, pour Yves, tout l'Univers connu. Il n'y avait plus rien que l'immense oiseau d'opale et, abritée sous ce dais qui formait un firmament vivant et féérique, l'incroyable créature qui l'avait amené là. Très droite, très belle, calme comme une éternité de granit, elle continuait à le tenir sous son regard, si bien qu'il ne pouvait bouger, qu'il ne songeait même pas à fuir. Il tremblait légèrement, il se sentait mal à l'aise. Il brûlait de glace et frissonnait de laves dévorantes.

— Yves... je suis cruelle avec vous... Mais vous êtes lucide... et vous allez savoir ce qui attend l'astronef « Espoir »... Regardez !...

L'oiseau devint si grand qu'Yves ne sut jamais comment il s'était lui-même trouvé amené à hauteur de la tête de l'incompréhensible monstre. Il ne voyait qu'un seul œil, placé latéralement, qui s'ouvrait devant lui comme un hublot fantastique. Il n'apercevait plus son hôtesse, tout à coup. Mais il l'entendait, sans arriver à pouvoir déterminer si c'était une voix humaine qui frappait ses sens, ou seulement un phénomène télépathique, comme cela s'était passé devant la Vénus de Milo, au milieu d'une foule.

Jamais Yves ne s'était senti tellement humilié. Sa seule fierté, sa seule raison de vivre, en dehors de l'amour désespéré qu'il vouait à Olivia, c'était sa confiance en la science. Et toute la science, à présent, cessait d'être.

La voix-pensée murmurait en lui :

— Vous, les humains, il vous faut des preuves...

L'œil immense cessa d'être le grand œil rond et luisant d'un oiseau, fût-il titanesque. Il devenait réellement un hublot donnant sur l'immense, sur des inconnus jamais imaginés par Yves...

Il ne pouvait situer ce qu'il découvrait, en une projection de cinéma d'au-delà. Mais tout à coup, des images se formèrent, précises. Et cela devint presque banal. Une cité, Paris l'Eblouissante. Un départ d'astronef, le globe argenté du navire cosmique qui s'élève et se

déplace vertigineusement, prenant l'aspect des corps célestes et tournoyant de façon autonome, lancé en une orbite contrôlée à volonté par son commandant.

C'était l'« Espoir ». Et Yves vit Olivia, et Gérauld, d'autres savants encore. Les matelots de l'espace chargés de mener le vaisseau spatial.

Il se vit lui-même.

Mince et fragile, courbant son crâne aux cheveux rares vers ses épaules étriquées, embarrassé de sa personne, passant une main amaigrie sur son visage creux que surmontait un front trop bombé. Ah ! certes, il était malheureux d'être ainsi. Il en souffrait, plus que jamais, parce qu'il était épris d'Olivia et qu'il y avait Gérauld, en dépit de la sympathie affectueuse que les deux jeunes gens lui vouaient avec cette inconscience des êtres doués, qui ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, imaginer ce qui se passait dans le cœur de leur camarade.

Yves était torturé de se voir ainsi. Il se disait qu'il servait de repoussoir à Gérauld, fût-ce dans les espaces interplanétaires, fût-ce allant d'un monde à l'autre, de planète en planète, à la recherche d'astres de type terrien, propres à l'établissement de colonies neuves, débouchés immenses pour les Humanités.

Il vit défiler, comme un film, les personnages et certaines étapes du voyage. Un voyage QUI N'AVAIT PAS ENCORE EU LIEU ! Mais il ne pouvait même plus s'étonner.

Et puis l'astronef parut foncer vers un monde encore inconnu.

Aux regards d'Yves, la surface de la planète apparut, se dégageant petit à petit des nuages qui l'enveloppaient partiellement, attestant sa parenté avec les mondes terro-vénusiens, soit très favorables à l'implantation humanoïde.

D'autres choses encore se découvrirent aux regards d'Yves...

Depuis un bon moment, il s'était ressaisi, il luttait. Il comprenait, dans son excès de souffrance, qu'il était saisi dans une emprise terrible et qu'il importait de s'en dégager. Intérieurement, il repoussait la torpeur qui l'avait envahi, il s'accusait de lâcheté, de complaisance. Tout le pouvoir de cette femme et de son ridicule perroquet, ce n'était jamais que sa propre acceptation, son abdication d'homme et de savant rationaliste, tant il est vrai que les forts ne le sont jamais qu'en vertu de la faiblesse d'autrui.

— Non !... Assez !... Je ne veux plus !...

Il s'était violemment secoué, appelant toute la vitalité de son corps misérable d'hépatique aux poumons insuffisants.

La voix, en lui, insista :

— Attendez encore, Yves... Vous découvrez la planète Axi, étape majeure du voyage de votre astronef...

Mais Yves était à bout. Il s'irritait de sa propre carence, et c'était justement cela qui le stimulait et lui permettait de lutter contre le

malaise vertigineux, comme son malheureux amour pour Olivia lui avait conféré assez de forces pour être admis à contempler l'inconnaissable dans l'œil de l'oiseau monstrueux.

Refusant, de toute son âme, l'invite de son hôtesse, Yves cria :

— Assez ! Je refuse !...

Etourdi, il se retrouva assis. Il pouvait se demander s'il n'avait pas été victime de quelque hypnose, de quelque drogue. Elle était toujours devant lui et caressait son oiseau familier qui avait repris ses dimensions normales.

— Comme vous voudrez, Yves...

Il y avait de la tristesse dans la voix de cette femme.

— Je crois tout de même, ajouta-t-elle avec douceur, que vous avez vu le principal, et que vous pourrez les mettre en garde...

Yves tremblait légèrement.

— On ne me croira pas... Et puis... fantasmagorie ou science... ce que vous m'avez révélé est purement spéculatif... Cela n'arrivera pas...

Sans violence, semblant mesurer elle-même l'impérieuse puissance qui émanait de sa personne, elle lui demanda :

— Les musées de la Galaxie ont-ils été dévastés, oui ou non ? Répondez, Yves... Ce n'est pas un songe et vous le savez bien. Le monde entier s'interroge... Et vous, un savant, un scientifique, vous refusez de croire à l'interprétation que je vous en donne, en avance sur le temps ?

Yves repoussa son siège et fit un pas vers la porte.

Elle l'arrêta.

— Je ne puis vous retenir de force... Car tout ce qui s'est passé ici s'est déroulé selon votre plein gré... Aucune violence ne vous a été faite et je vous demande de m'en rendre justice.

Il acquiesça, puisque c'était vrai.

— Vous me quittez, Yves... Soit ! Mais rappelez-vous ceci : au cours de cette expérience, plus que jamais, vous avez eu conscience de votre faiblesse. Or il y a une chose que vous redoutez par-dessus tout : la contre-visite...

Yve devint blême. Elle avait touché juste et repartit :

— Une expertise médicale de dernière heure et, en dépit de l'appui du professeur Géron, qui souhaite vivement votre présence à bord du cosmonef « Espoir », on vous en refusera l'accès sous le prétexte : faiblesse de constitution.

Les mains du jeune homme tremblaient légèrement, en dépit de l'effort qu'il faisait sur lui-même.

Jamais la voix de l'inconnue n'avait été si douce, si profondément persuasive lorsqu'elle dit encore :

— Ne craignez rien de moi... Au contraire ! Je suis votre amie,

vosre alliée, bien que vous ne l'ayez pas compris encore... Ecoutez-moi : je vais vous donner une preuve de ma bonne volonté... Je suis certaine d'un échec, sans mon intervention... Je vais vous aider, en accélérant votre rythme de vie... Buvez ceci !

Il vit, comme dans un rêve, le flacon qu'elle lui tendait, et qui contenait un breuvage opalescent, très agréable d'aspect.

— Le métabolisme de votre vie en sera modifié... Non ! ce n'est nullement toxique, et je ne vous tends pas un piège... Je vous donnerai simplement une vitalité plus grande, telle que votre aspect physique n'en sera nullement modifié, mais que tous les tests prouveront désormais que vous êtes totalement sain, dans un état physiologique parfait. Et cela vous donnera droit sans discussion à prendre place auprès d'Olivia et de Gérald.

Yves saisit le flacon et en avala le contenu d'un seul coup.

Puis il sortit, il s'enfuit plutôt, et ne se retrouva lui-même qu'un peu plus tard, dans le vacarme de la cité. Des monorails fonçaient au-dessus de sa tête, dans le soir qui venait doucement. L'ensemble de la ville flambait de néon magnétisé, dont la lueur douce, aux coloris infinis, montait vers le ciel, à travers la voûte multiple des piliers de monorails, entre les constructions géantes, bien au-dessus de petits immeubles des siècles précédents et des monuments historiques, dont on découvrait un exemplaire çà et là, serti de verdure, comme une gemme de grisaille.

Il marcha un bon moment, puis entra dans un drugstore et, au bar automatique, se commanda coup sur coup deux whiskies-champagne.

Le cocktail savamment dosé avec les meilleurs produits des deux continents terriens lui fit du bien, sans pour cela faire disparaître le goût étrange laissé sur sa langue par la saveur de l'élixir vert.

Il s'arrêta net, au milieu de la rue, faillit recevoir sur la tête un héliscooter qui se posait, et se fit invectiver par le conducteur. Il s'éloigna sans répondre, cette fois et, tout haut, parla pour lui :

— Je suis complètement idiot !

Il ne voulait pas croire à l'aventure. Mais les remugles de la boisson inconnue ? Mais, sur ses mains, ces petites perles de sang, déjà coagulé, attestant qu'il s'était meurtri à coups de dents pour se prouver qu'il ne rêvait pas ? Et ses paumes qui lui faisaient encore mal tant il les avait lacérées à coups d'ongle ?

Et elle ? Et l'oiseau à l'œil-hublot qui découvrait l'impossible ?

Yves balança à aller se confier à Olivia.

Elle ne savait absolument pas qu'il l'aimait, trop absorbée par Gérald. Mais elle avait, envers Yves, une affection solide, une confiance sans ambages. Plus d'une fois même, en dehors de sujets mineurs, elle l'avait mis au supplice en lui confiant gentiment ses projets d'avenir, avec assez de pudeur pour ne pas dire ce qu'elle

pensait du zoo-botaniste, mais l'esprit survolté d'Yves avait deviné le reste.

Il se retint. Olivia le croirait surmené, et peut-être elle-même lui conseillerait de ne pas prendre part à l'expédition interstellaire.

— Tout, mais pas cela... Ah ! non, par exemple !

Sur un grand bâtiment dominant un carrefour, un écran de télé publique, en reliefcolor, donnait, pour les passants, le journal de l'après-midi.

Yves s'arrêta sur le trottoir et, comme bien d'autres, se mit à regarder le panorama de la journée interplanétaire, en fumant une cigarette. Il vit, en flashes brefs, des reflets de ce qui s'était passé dans le système solaire. Il avait l'esprit ailleurs et n'arrivait pas, malgré les whiskies-champagne, à neutraliser en son palais les saveurs étranges de l'élixir qui devait, selon son amie inconnue, le dynamiser et faire de lui un être physiologiquement, sinon anatomiquement, des plus parfaits.

Mais il tressaillit lorsque la speakerine, au sourire géant, annonça, d'une voix qui dominait les vrombissements des hélitaxis et autres engins urbains, un court reportage sur « l'affaire des musées ».

Ce n'était qu'un complément d'informations. Yves apprit ainsi que d'autres monuments célèbres, non encore montrés aux foules dans leur aspect traditionnel, depuis le forfait, avaient été touchés. Ainsi vit-on le Mont Rochefort, aux U.S.A. Les immenses statues intactes d'abord, puis avec le visage impressionnant de Lincoln amputé. Les extraordinaires vandales avaient généralement volé les visages de Nefertari et de Ramsès II, sur la colline d'Abou Simbel et celui du Grand Sphinx de Gizeh, le masque de Thouthankamon ne leur ayant pas suffi en Egypte. Le Bouddha jaune d'Hanoï et les géants de Rapa-Nui, l'île de Pâques, avaient été également privés de leur faciès. Cela laissait supposer qu'après le vol des masques des idoles de musées, les inconnus avaient porté leurs efforts sur les colosses. De même sur Mars, où des haut-reliefs taillés en pleine montagne étaient mutilés des visages de Yurkki et de Hâ son épouse.

Yves songea qu'il aurait pu dire bien des choses, si on lui avait demandé son avis devant les micros et les caméras. Mais encore une fois, il doutait de sa raison.

Et pourtant...

Il allait jeter sa cigarette à demi consumée et s'éloigner vers son domicile lorsque, sur l'écran public, la speakerine reparut :

— Chers amis de tous les mondes, une information de dernière heure, venue de Brasilia...

Yves avait dressé l'oreille, subitement repris d'intérêt. L'image de la jolie femme s'effaçait, laissant voir Brasilia, et le Palais de l'Olympe, inauguré un an plus tôt, pour les Jeux de l'Olympiade inter-mondes.

On vit l'athlète géant, nu et magnifique, qui ornait le portail. Avec un petit pincement au cœur, Yves reconnut Gérald. Le champion universitaire, tout en devenant le brillant élève du professeur Géron et d'autres sommités, avait brillamment concouru et sa plastique exceptionnelle l'avait fait choisir par le sculpteur chargé de décorer le monument.

Yves ne l'ignorait pas et il vit, en reliefcolor, sur l'écran immense les traits de son ami et rival.

Et la speakerine poursuivait :

— ...comme à Abou Simbel, comme au Mont Rochefort, l'Athlète de Brasilia a été mutilé... Vous l'avez vu comme il était encore hier, regardez ce que les mystérieux malfaiteurs en ont fait...

On revit la statue de l'athlète, ayant subi cette fois la même résection que les autres géants de pierre.

Yves étouffa un gloussement. Il est vrai qu'autour de lui nul ne le regardait. La foule massée sur un trottoir, fixant le vaste écran dominant l'angle du carrefour, commentait et exhalait des exclamations diverses.

Yves faisait un terrible effort de pensée.

— Gérald aussi. Certes, il est très beau et son visage a été reproduit dans le granit en une expression parfaitement harmonieuse, qui a pu tenter les... les amis de mon hôtesse... Mais je me demande...

« Elle » avait parlé de Gérald, comme d'Olivia. Yves se souvenait d'une phrase qu'elle avait laissé en suspens, pour se reprendre immédiatement en généralisant.

— Elle a dit : il ne faut pas qu'il... Non : il faut absolument qu'il ne... ou quelque chose comme ça, avant de réembrayer : ... que vous ne partiez ni les uns ni les autres...

Il lui semblait, à retardement, qu'en dépit de sa discrétion et de son souci d'étendre sa commisération à tous les membres de l'expédition interplanétaire, la magnifique créature ait apporté à Gérald un intérêt tout particulier.

La tentation de révéler la vérité à Gérald lui-même, ou à Olivia, traversa encore une fois l'esprit d'Yves.

Mais il était bien décidé à voir clair, en commençant par se dominer lui-même.

Etait-ce vraiment par hasard que ces êtres d'un autre monde s'en étaient pris à la statue posée par Gérald ?

— Je ne veux rien compromettre et... comme on dit en matière psycho-policière, je vais chercher un complément d'information...

Il tourna les talons, se mit en marche d'un pas rapide.

Il se dirigeait de nouveau vers le quartier démodé où s'élevait le vieil hôtel lépreux. Au bout d'un moment, il s'aperçut, avec un étonnement charmé, qu'il allait d'un pas allègre, qu'il se sentait plus

fort, plus libre que jamais. C'était, en son corps malingre, en sa poitrine au thorax médiocrement développé, un cœur tout neuf qui battait, et, en dépit des pollutions de l'atmosphère de la cité, il respirait comme il n'avait jamais respiré depuis son enfance difficile.

Il s'arrêta tout à coup, regarda autour de lui...

Il faisait presque nuit et, là-haut, le ciel était une voûte vaguement éclairée par les reflets de la Ville Eblouissante. Tout ce spectacle banal, cent fois vu et revu, lui paraissait nouveau, comme l'oxygène qui emplissait ses poumons, comme le sang plus vif, plus généreux, qui coulait dans ses veines.

— L'Élixir vert, murmura-t-il, était-ce donc vrai ?...

L'inconnue ne s'était donc pas moquée de lui. Il accéléra l'allure. Il voulait la revoir, lui parler, lui arracher la vérité. Ainsi, il serait plus à même, avec des preuves tangibles, de mettre en garde Olivia, et Gérald et les autres, contre ce qui les attendait dans les immensités galactiques, et en particulier sur l'énigmatique planète Axi.

Il revoyait en pensée les images fantastiques, incroyables, qu'il lui avait été donné de voir, au moment où, sursaturé de fantasmagorie, il avait opposé sa volonté au déroulement de l'expérience.

— Comment leur faire admettre cela ?

Mais il retrouvait le petit hôtel, dont une enseigne de néon magnétique, flambant neuve, faisait ressortir par sa nouveauté le côté usé et attristant de la façade.

— Où allez-vous, monsieur ?

Une dame entre deux âges l'interpellait. Il n'avait pas songé à cela. La première fois, il était entré sans rencontrer personne.

Il bredouilla qu'il montait au second, chez la locataire de la chambre située au bout du couloir. Il sentit le regard soupçonneux et fonda, sans écouter ce qu'elle lui disait.

Il arriva sur le palier, revit le triste décor, les carreaux sales au travers desquels la ville était plus lumineuse encore, ce qui accusait le contraste.

Devant la porte où la peinture s'écaillait, il hésita et frappa.

Il attendit un instant, le cœur battant, jetant de fréquents regards derrière lui, vers le palier, craignant de voir apparaître la gérante de l'hôtel, à laquelle ses explications n'avaient pas dû donner toute satisfaction.

Un pas traînant derrière la porte, un chien asthmatique qui aboie.

— Qui est là ?

Suffoqué, il regarda autour de lui. Non ! il n'y avait pas d'erreur. C'était bien la dernière porte de l'étage. Il reconnaissait ce chiffre à demi effacé, peint en un rouge délavé depuis longtemps, un huit dont une boucle manquait, ce qu'il avait remarqué à sa première visite.

Pourquoi la voix était-elle celle d'un vieux monsieur ?

Yves, abasourdi, vit la porte s'entrouvrir. Un homme âgé, aux traits gris et falots, portant une vieille robe de chambre râpée, repoussa un griffon aussi misérable que lui.

— Va coucher... Et vous, qu'est-ce que vous voulez ?

Yves regardait ce visage sans caractère, perdu derrière une moustache poivre et sel, mal soignée. Derrière, il apercevait la chambre avec son lit quelconque, son papier en faux-granité du siècle dernier, tout maculé, et les rideaux de nylon trop épais, trop luxueux pour la chambre.

Ce n'était pas là, assurément, qu'il avait rencontré une femme si belle, venue d'une autre dimension du cosmos, et son oiseau de miracle.

Il bafouilla, s'excusa, redescendit, suivi par le regard atone du vieillard, et les abois enrhumés du chien.

La gérante, elle aussi, le guettait. Il dit qu'il n'avait pas trouvé la personne qu'il cherchait, qu'elle avait dû déménager. Il avait repoussé la tentation de demander des renseignements sur une locataire merveilleusement belle et possédant un oiseau apprivoisé qui devait venir de quelque planète.

Il savait bien qu'on le prendrait pour un fou. Parce qu'elle n'avait jamais été là, parce que la gérante de l'hôtel, et tout le personnel, et les autres locataires, attesteraient que cette femme y était inconnue.

PARCE QU'ELLE N'AVAIT JAMAIS HABITÉ LÀ !...

Du moins à leur connaissance.

Mais Yves savait qu'il n'avait pas rêvé, et que l'étrange créature avait escamoté son décor, après l'avoir prévenu amicalement, peut-être en risquant gros auprès de ses congénères de l'invisible, qu'elle avait trahis pour la circonstance.

Yves fit claquer sa langue, et en passa légèrement la pointe sur ses lèvres, quêtant – et retrouvant – les éléments suaves de l'élixir vert.

Il était décontenancé, mais se sentait plus fort. Fort comme il ne l'avait jamais été depuis sa naissance.

Il partit, se disant, avec une énergie inconnue de lui :

— Je ne dirai rien. Et je partirai avec eux ! Pour protéger Olivia et les autres.

CHAPITRE IV

- Docteur Gérald Helson ?
- Présent !
- Docteur Olivia Florent ?
- Présent !
- Docteur Yves Lechêne ?
- Présent !
- Aspirant Jean-Pierre Rocher ?
- Présent...

La voix impersonnelle tonnait dans le micro, sur l'astrodrome d'Orly, aux aires tentaculaires qui, maintenant, supportaient les départs interstellaires, après être devenu le terminus de Terralune, service bi-hebdomadaire, de Terre-Mars et Terre-Vénus, services mensuels, et des départs pour les planètes géantes du système solaire, ce qui n'avait lieu que trois ou quatre fois dans l'année terrienne.

A l'appel de son nom, chaque membre de l'équipage de l'« Espoir » avançait dans le pré-sas, cabine prophylactique où l'individu, enfermé dans sa combinaison de nylon blindé parfaitement étanche, avec casque de dépollex transparent, était douché, lessivé, décapé, par un double jet de liquide et d'ondes, destiné à détruire toute bactérie, toute impureté, toute semence indésirable susceptible d'être véhiculée d'un monde à l'autre.

Ces précautions de dernière heure venaient, bien entendu, après de longs examens de laboratoires, auxquels étaient soumis les impétrants.

Examiné, sondé, radiographié, analysé, et, comme disaient les humoristes, disséqué vivant, en une vivisection aussi soignée qu'indolore, chaque sujet donnait le maximum de garantie biologique.

A la surprise de certains – mais nul n'en avait fait état – Yves Lechêne, jeune ethnographe de grande valeur, s'était révélé en une forme surprenante, surclassant même les meilleurs coéquipiers de l'astronef. Olivia, apprenant cela, lui avait souri gentiment et lui avait pressé la main, félicitation qui valait pour lui les plus hautes récompenses.

On prenait les plus grands soins pour les voyageurs interplanétaires ou interstellaires, comme ce serait le cas de l'« Espoir ». Nul n'était autorisé à partir s'il n'était impeccablement sain et dénué de toute tare, fût-elle héréditaire. Mais les sujets sélectionnés anatomiquement l'étaient aussi moralement. Il fallait non seulement un casier judiciaire rigoureusement vierge, mais l'apport d'une vie sans tache, avec des garanties des plus sérieuses en ce qui concernait le passé, le caractère, les relations, la famille et, en général, tout ce qui conditionne socialement l'humain.

Ces exigences avaient du bon et étaient de règle dans toutes les planètes connues, pour les échanges spatiaux. Ainsi, on donnait à l'Humanité une chance de s'améliorer lentement, en interdisant aux individus médiocres d'aller faire souche sur un monde ami, et en créant, chez les plus jeunes, une émulation chevaleresque qui les préparait à l'admission future au grand départ, ce qui était devenu le rêve de la majorité des juniors.

Le départ de l'« Espoir » s'effectua sans incident. La sphère métallique, couleur argent, s'éleva dans le ciel d'Orly, domina Paris, piqua vers le ciel et disparut.

Au bar de l'astronef, situé dans la salle de réunion occupant elle-même le centre de l'immense sphère spatiale, le commandant Vériel réunissait les membres de l'expédition et les officiers en un cocktail de bienvenue.

Ils se connaissaient déjà, mais les relations allaient prendre, entre eux, une orientation très spéciale. C'était le fait pour tous les navigateurs de l'espace, et l'« Espoir » partait pour de longues semaines, en durée terrestre. Au-delà du système solaire, l'utilisation de la navigation sub-spatiale, révélée aux Terriens par les Andromédiens, permettrait de franchir, assez aisément les quatre années-lumière séparant le soleil du Centaure. Pourtant, dans leur prison de l'espace, ils devaient, les uns et les autres, faire effort pour conserver leur self-control, et résister à la névrose si fréquente chez les cosmonautes.

Le commandant, vieux routier des étoiles, aussi subtil psychologue que bon marin, voulait créer dès l'envol un climat favorable, pour

éviter dans l'avenir les frictions toujours possibles.

Les premiers instants furent fort gais. On était un peu nerveux. Plusieurs des membres scientifiques de l'expédition en étaient à leur premier voyage spatial. Gérald avait déjà effectué un séjour sur la Lune et, toute petite, Olivia avait accompagné ses parents sur Mars, mais elle avouait n'en garder qu'un souvenir confus.

Quant à Yves, il n'avait encore jamais quitté sa planète-patrie. Il n'était pas à l'unisson des autres et demeurait un peu morose. Tant de pensées tournoyaient en lui que, ni sa passion scientifique, ni les sentiments qu'il éprouvait pour Olivia n'arrivaient à le distraire.

— Une surprise, annonça le commandant. Le professeur Géron vous parle !...

Il y eut un « Oh ! » général de surprise joyeuse. L'éminent savant qui avait dirigé les préparatifs de l'expédition mais que son âge et l'état de son cœur astreignaient à demeurer sur Terre n'était donc pas exclu de la petite party offerte par le maître du bord.

Et tandis que le cosmonef, filant comme un météore, s'éloignait à toute allure de la Terre, on brancha, dans le bar de l'« Espoir » l'appareil de sidérotélévision.

En plan américain, grandeur nature, souriant en couleur et en relief, le magistral savant apparut. On eût juré qu'il était présent et Olivia, émue de penser que des milliers de kilomètres les séparaient déjà, augmentant à une vitesse effrayante, ne put retenir une larme.

L'émission avait lieu en duplex et Géron vit cette larme :

— Ne pleurez pas, ma chère enfant... Vous êtes si heureuse de partir et je voudrais tant vous accompagner !

— Mais vous êtes avec nous, Maître, s'exclama Gérald.

Le professeur le remercia d'un sourire. Il leur dit quelques mots d'encouragement, attesta qu'il regrettait vivement de ne pouvoir les suivre. Il salua le commandant et les officiers, et fit encore des recommandations d'ordre scientifique à Gérald, Olivia, Yves et à quatre autres jeunes hommes qui se trouvaient à bord et qui complétaient le groupe scientifique, sous les ordres du professeur T'Xew, illustre Vénusien, né de la race juvénile de la planète-sœur de la Terre et qu'un accord interplanétaire avait placé à la tête de la mission.

T'Xew, au nom de tous, remercia et salua Géron. Ce dernier, avant de terminer ce dialogue inter-espace, se souvint qu'il voulait encore leur montrer quelque chose. Et, sur l'écran – optiquement devant l'écran puisque les ondes semblaient former un personnage fictif – Géron exhiba la photo (en relief) d'une des dernières victimes des mystérieux vandales.

— Hêra au voile, amputée elle aussi de son merveilleux visage... Oui, messieurs, c'est la dernière statue atteinte par l'incompréhensible

forfait, et dont je viens d'apprendre la mutilation... Cette représentation grecque de l'orgueilleuse Junon...

Tous regardaient l'Héra majestueuse puis, sur une seconde photo, le buste dû à un ciseau ancestral et génial, et qui n'avait plus de visage.

Olivia, la première, s'aperçut qu'Yves était au bord de la syncope.

— Eh bien... qu'est-ce qui vous arrive, ami ?

Yves se secoua. Sa constitution si curieusement dynamisée depuis l'absorption de l'élixir vert le sauva d'une chute spectaculaire et ridicule. Il bredouilla :

— Heu... rien, je.. Il faut que je vous parle, Olivia... Il le faut !

Elle le regarda, surprise, tournant vers lui ses beaux yeux clairs, interrogateurs.

Yves paraissait tellement bouleversé, tellement suppliant, qu'elle acquiesça d'un battement de cils.

Cependant, T'Xew et le commandant, et tous les présents, saluaient une dernière fois le professeur Géron. Sur l'écran, il leur fit un signe amical et disparu. Les officiers repartirent vers les postes de l'astronef tandis que les savants regagnaient les cabines. Gérald s'étonna un peu de voir Yves et Olivia faire mine de s'éloigner ensemble. Olivia, rieuse, lui cria :

— Laissez-nous dans nos petits secrets... Ce cher Yves, vous le voyez bien, me fait une cour acharnée... Et votre présence serait inopportune !...

Gérald rit franchement, faisant chorus avec Olivia. Yves lui aussi riait, mais jaune. Il comprenait que la plaisanterie leur paraissait excellente car, ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne pouvaient imaginer ses sentiments vis-à-vis d'Olivia. Ni même, sans doute, qu'il fût de taille à devenir amoureux.

Gérald partit donc avec T'Xew. Yves et Olivia se retrouvèrent seuls quelques instants plus tard, dans une des salles-laboratoires où on avait disposé des vitrines destinées à recevoir les échantillons de la minéralogie et de la flore des planètes à explorer.

— Alors, cher Yves... Est-ce donc si grave ?

Il avait l'air tellement catastrophé qu'elle cessa de sourire et lui prit affectueusement la main, sans se rendre compte du trouble qu'elle provoquait en lui.

— Voyons, nous sommes de vieux copains... Et je pense bien que vous n'êtes pas homme à vous inquiéter pour des bricoles... Que se passe-t-il ?

Yves avala sa salive. Il ne savait comment commencer. Il attaqua par la fin :

— Olivia... Vous avez vu... cette femme...

— Quelle femme ?

— Eh bien... la déesse... Héra-Junon... Héra au voile, que vient de nous montrer Géron ?

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire ?... Sinon que c'est un chef-d'œuvre de la statuaire grecque... et que les invraisemblables malfaiteurs cosmiques l'ont mutilée comme les autres...

— Ce n'est pas cela, Olivia. Cette femme...

Sur son cou maigre, sa pomme d'Adam montait et descendait en un rythme inquiétant.

— Cette femme... je la connais...

Olivia fronça légèrement le sourcil et Yves se sentit au désespoir. Il comprenait qu'il se lançait dans un récit invraisemblable et qu'elle allait le croire dément.

Alors, il se jeta à l'eau. Olivia, muette, écoutait. Le charmant visage de la jeune savante n'exprimait plus rien, sinon l'effort qu'elle devait faire pour demeurer impassible, pour résister aux ondes de surprise inquiète qui devaient l'envahir.

— Olivia... Olivia... je vous jure... je ne suis pas fou... C'était Héra, ou tout au moins une femme – si c'était bien une créature humaine – qui avait pour le moins emprunté le visage de la déesse de pierre...

Il disait tout : la rencontre au Louvre, le rendez-vous donné télépathiquement, l'hôtel, l'oiseau fantastique, la séance de fantasmagorie, les révélations de l'œil-hublot tourné vers l'avenir de leur expédition, la révélation de ce monde de non-vie dont l'inconnue l'avait entretenu, la disparition de la chambre, enfin, à laquelle avait été substituée une autre chambre qui, en fin de compte, devait être la vraie, celle que les gens de l'hôtel connaissaient depuis toujours, avec son locataire antique.

— Olivia, dites-moi que vous me croyez...

Elle se mordit les lèvres. Il eut un véritable cri de détresse :

— Ah ! voilà ce que je craignais... pourquoi je n'ai pas parlé...

— Je pense, Yves, dit-elle doucement, que vous aviez bien fait...

— De me taire ? Mais les dangers qui nous attendent ? Je vous ai dit ce que j'ai vu...

— Ce que votre voyante vous a montré... Vous avez été drogué, mon vieux...

— Olivia ! Et l'Elixir ? Reconnaissez que j'ai changé !

Elle admit volontiers qu'une transformation semblait s'être opérée en lui et que les tests préparatoires à l'admission au voyage interstellaire avaient révélé un Yves inconnu, d'une constitution très différente de ce que sa morphologie laissait prévoir pour des spécialistes entraînés.

— Mais, a jouta-t-elle, est-ce une preuve ?... Vraiment... je voudrais vous croire, mais...

— Mais ! Toujours mais ! Ah ! si je pouvais démontrer...

Ils convinrent au moins d'une chose : toute preuve était impossible à fournir, du moins jusqu'à nouvel ordre. Et ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre, Yves parce qu'Olivia ne l'avait pas cru, Olivia parce qu'elle estimait infiniment Yves et commençait à regretter qu'il fît partie de l'expédition, où il risquait de laisser sa raison.

Le voyage se déroula sans incidents dans sa première partie, la traversée du système solaire jusqu'aux parages que traverse l'orbite de Pluton. Puis il y eut la plongée sub-spatiale, permettant le franchissement accéléré des gouffres fantastiques séparant le Soleil de l'étoile Alpha du Centaure. L'« Espoir » ressortit des abîmes extra-spatiaux pour voir, au milieu de l'amas stellaire de la Galaxie un nouveau soleil qui était justement Alpha, serti de ses nombreux satellites.

L'enthousiasme régnait à bord. Les savants étaient impatients de se mettre au travail et les matelots brûlaient de voir apparaître les planètes inconnues. Il y avait, autour d'Alpha XXXV, planète géante, une série de planètes de taille médiocre, non reconnues, mais observées par des cosmonautes et qui semblaient propices aux conditions de la vie de type terrien.

Olivia et Yves ne se parlaient guère. Il souffrait de cet état de choses et comprenait qu'elle agissait par charité, pour ne pas provoquer en lui ce qu'elle devait supposer être des crises délirantes. Il se confinait dans l'étude, se tenait à l'écart. Mais, comme c'était son naturel, nul n'y prenait garde. Il allait fréquemment, par exemple, à la séance de culture physique. Les leçons, soigneusement réglementées, faisaient partie de l'emploi du temps de tout voyageur spatial, pour lutter contre l'ankylose, la sclérose et l'apathie mentale occasionnée par les longues stations dans ces coques d'acier errant à travers les abîmes spatiaux et sub-spatiaux.

Tous y prenaient part, officiers, matelots, et membres de la mission. Gérald, naturellement, y brillait particulièrement et Olivia faisait l'admiration de tous, étant la seule femme à bord. Mais ce qui ahurissait tout le monde, sans qu'aucune réflexion déplacée ne soit jamais formulée, c'était l'aisance, la force, l'entrain d'Yves. Le maigre garçon au crâne dénudé, aux épaules sans envergure, au teint jaunâtre, sautait, courait, bondissait, luttait, boxait, catchait, se révélant « un autre » à l'équilibre extraordinaire.

C'était le seul moment où il se mêlait à la communauté humaine de l'astronef, et sans trop parler d'ailleurs, en dehors des repas. Quand il avait particulièrement réussi quelque exploit sportif, il lançait un regard à Olivia. Les autres pouvaient se méprendre sur le sens de ce regard, mais elle devait comprendre ce qu'il voulait dire.

« ...Je suis fort... je suis transformé... d'où peut provenir ce

miracle ? Sinon de l'élixir vert que m'a fait boire cette femme au visage de déesse... ce qui prouve bien que je n'ai pas rêvé ! »

Mais Olivia ne disait rien et ne lui parlait guère en dehors des conversations générales, roulant sur des sujets presque toujours d'ordre scientifique. On parlait aussi un peu de l'énigme des musées, mais les voyageurs de l'espace songeaient surtout à ce qu'ils découvriraient sur les mondes inconnus qu'ils seraient les premiers à fouler.

Gérald et Olivia flirtaient toujours, ce n'était un secret pour personne, et chacun pensait qu'ils se marieraient à leur retour sur Terre. Et tout continua jusqu'aux approches de la constellation du Centaure. L'alarme éclata au cours d'une émission en duplex reliant le poste de bord avec une station située sur Alpha XXII.

L'aspirant Rocher, novice en voyages spatiaux, mais expert en tout ce qui concernait les télécommunications, était en train de diriger le duplex avec maestria lorsque, sans raison apparente, les images venues d'Alpha XXII se mirent à trembler, tandis que les micros, au lieu de retransmettre la voix de l'officier de la base, crachotaient d'incompréhensibles borborygmes.

Rocher était jeune, tenace, coléreux. Il s'énerva, déclencha le dispositif anti-parasites, n'obtint rien de satisfaisant, bien au contraire et, finalement, crut comprendre qu'une station inconnue était en train d'émettre sur une longueur d'onde indéterminée qui lui permettait, non seulement de parasiter le duplex, mais encore de s'imposer sur l'écran de l'astronef.

L'aspirant Rocher n'était pas sot. Le premier moment de fureur passé, il songea que le meilleur moyen de comprendre ce que voulaient les émetteurs mystérieux, c'était de leur laisser le champ libre. Il coupa à la fois le duplex et l'anti-parasitage, pour se brancher en libre réception.

Le résultat fut foudroyant. Les images troubles et dansantes de l'écran devinrent claires et, aussitôt, entouré d'un halo verdâtre indiquant un lieu d'émission peu commun, un personnage au visage altier, au front haut, parut sur l'écran.

— Hommes de l'astronef « Espoir », écoutez-moi...

Rocher en demeura abasourdi. A sa connaissance, le cosmonef plongeait dans un gouffre situé à des milliards et des milliards de lieues du système solaire, et à une distance considérable des stations établies dans le Centaure. Aucun astronef n'était signalé dans une fraction d'espace capable d'englober plusieurs dizaines de systèmes.

Qui était cet inconnu ? Et d'où pouvait-il parler ?

Instinctivement, l'aspirant s'écria :

— Mais qui êtes-vous ?

Un sourire indéfinissable plissa le hautain visage. Rocher se sentit

tout petit, écrasé par ce mépris qui tombait vraiment de haut.

— Vous le demandez, chétif...

Ahuri, le jeune homme eut un geste de fureur, réflexe un peu tardif, mais compréhensible.

— De quel droit ?...

Sans répondre, l'« Autre », jetait :

— Etes-vous le maître de cet astronef ?

— Non. Je...

— C'est à lui que je veux parler...

— Au commandant Véril, alors...

— Et au professeur T'Xew.

Rocher n'hésita plus et, par le circuit intérieur, il prévint le maître du bord et le chef de l'expédition scientifique. Le vieux marin des étoiles et le savant vénusien accoururent et, ensemble, eurent un haut-le-corps en découvrant pareil visage sur l'écran.

Ils avaient l'impression de le connaître, de l'avoir déjà vu, sans arriver à le situer.

Rocher tremblait de colère. Il eût voulu insulter ce personnage inconnu, mais il était subjugué par sa hauteur, par cette volonté qui émanait de ces yeux qui, à peine, daignaient laisser errer un regard sur celui auquel il s'adressait.

Le commandant et le professeur, intrigués, regardaient l'étranger.

— Qui êtes-vous ? demanda Véril à son tour.

Le visage, en reliefcolor, s'anima à peine.

— Qu'importe, commandant. Et vous, professeur, écoutez-moi : vous allez trop loin... Il ne manque pas de régions à découvrir dans la Galaxie. Renoncez à votre incursion autour d'Alpha XXXV et dirigez-vous... par exemple vers la constellation d'Hercule... par sub-espace, ce n'est pas si loin...

Le faciès glabre et basané du Vénusien s'empourpra :

— Voilà une étrange plaisanterie !... Nous sommes mandatés par le Gouvernement inter-mondes du système solaire... Nous sommes des scientifiques et, apprenez-le, des hommes libres... Nous ne tolérerons pas...

— Vous refusez votre dernière chance ? demanda l'inconnu, sans colère apparente, mais avec le même impérieux dédain.

Véril intervint :

— Je ne sais qui vous êtes... un pirate de l'espace... ou un mauvais plaisant... je ne puis situer le point d'où vous nous parlez...

— Je vous le dirai dans un instant, commandant. Je suis infiniment plus près que vous ne le croyez...

— Mais, hurlait Véril, gagné à son tour par la fureur de Rocher et celle du professeur vénusien, je vous signale que mon navire n'est pas désarmé... Je possède à mon bord de tels moyens de combat que je

saurez à l'occasion défendre la mission dont j'ai la charge. Prenez note !...

Le visage mystérieux s'anima un peu plus. Les yeux, indéfinissables dans l'expression et la couleur et qui semblaient étrangement lointains, se portèrent lentement sur chacun des trois hommes.

— Je perds mon temps... Comprenez donc que mon pouvoir est de telle sorte que vous ne pourrez rien...

Il se tut et disparut, dans un tourbillon d'images chaotiques, incroyablement colorées.

Les trois hommes se regardèrent. Mais ils n'eurent pas le temps d'échanger un seul mot.

Un frisson passa sur eux. Ensemble, ils avaient senti le contact, ensemble, ils savaient qu'ils n'étaient plus seuls tous trois dans la cabine-radio.

Et T'Xew murmura machinalement la phrase de l'inconnu :

— Je suis infiniment plus près que vous ne le pensez !...

CHAPITRE V

Quelqu'un était là.

Dans l'étroite salle de métal et de dépolex, emplie d'appareils divers, de transfos, d'écrans, d'antennes, Véril, T'Xew et Rocher savaient qu'ils n'étaient plus isolés. Si nul visage énigmatique n'apparaissait plus sur l'écran, si aucune voix impérieuse ne parlait plus avec hauteur, ils n'ignoraient pas que l'invraisemblable personnage n'avait pas quitté l'astronef.

Parce que ce qu'ils avaient vu, ce n'était pas une émission dont on perçoit le reflet à longue distance, voire à des milliards de kilomètres, mais bien une présence et l'inconnu n'avait utilisé le truchement de l'écran que pour mieux se montrer.

De quelle race était-il ? T'Xew doutait déjà de son humanité. Un être biologique n'agit pas ainsi. Et le savant vénusien songeait aux Eôds de Saturne, aux Ubb venus des nuages de Magellan, cités par les livres sacrés de Mars, aux Hommes-lampes observés sur une planète de la Lyre, toutes créatures non-humaines, pas même animales. Avait-on affaire avec quelqu'un de ces mondes vertigineux, susceptibles de transmutations instantanées ?

Il lui sembla bien que c'était la vérité, l'instant d'après, lorsque Rocher étouffa un cri de rage, plus que de douleur. L'aspirant avait subi un contact indicible, comme si on l'eût assailli invisiblement pour le jeter à terre.

T'Xew le relevait, tandis que le commandant sortait son pistolet,

une arme à rayon infra-mauve, au pouvoir de désintégration redoutable.

Le commandant de l'« Espoir » faisait face... au vide. Il regardait autour de lui, jetant des regards furieux. Il ne voyait rien, que ses deux compagnons, dans le décor technique de la cabine. Mais il savait bien que l'ennemi était là.

— Que vous est-il arrivé ? demandait T'Xew à Rocher.

L'aspirant, qui suffoquait, tenta de s'expliquer :

— Je me suis senti enveloppé... mais comprenez-moi bien : enveloppé complètement, comme si mon adversaire était concentrique à moi-même, comme si j'étais intimement logé en lui...

— Je crois saisir. Il était instantanément devenu votre aura, votre halo, telle une enveloppe complète, une carapace vivante...

— C'est cela, professeur... Et cela m'a produit une impression horrible, l'abomination d'être ingéré par cette force inconnue, jusqu'à ce que je me sois jeté par terre, dans le spasme de dégoût qui m'a agité pour m'arracher à cette étreinte inconnue...

Le Vénusien allait poser d'autres questions, mais le commandant leur fit signe de se taire, de regarder.

Un phénomène singulier se produisait devant eux, dans la cabine. Un siège de métal, celui-là même qui servait de support au préposé-radio, se gondolait spontanément. Les tiges nickelées, étincelantes, paraissait mollir, à l'instar de ce qui se produit visuellement, lorsqu'un matériau analogue est plongé dans un liquide. Mais, en la circonstance, il ne s'agissait pas d'une impression due à la courbure des rayons lumineux. Les tiges métalliques devenaient curieusement flasques.

Le premier, le professeur bondit, saisit le siège et retira les mains en hurlant.

— T'Xew... qu'arrive-t-il ?

— Reculez !... N'y touchez pas !... Il est brûlant !

Hallucinés, les trois hommes virent que le siège de métal fondait littéralement, que le métal devenait incandescent, et ses éléments se tordaient sous un prodigieux déchaînement de chaleur spontanée.

Le Vénusien gémissait sourdement, ses paumes étant cruellement entamées par le contact. Devant eux, le siège s'abattit sur lui-même, quasi liquéfié par l'inconcevable et invisible foyer.

— Il a fallu... des millions de degrés, râla le commandant.

Il tournait sur lui-même, comme une bête traquée, brandissant un pistolet inutile. Il eût voulu lutter, se battre, affronter l'adversaire. Mais on ne voyait rien.

La curiosité scientifique était la plus forte. Malgré sa douleur, ses mains meurtries. T'Xew s'approchait du siège détruit.

— Les hublots ! hurla Rocher.

Deux des hublots de dépolex, supercristal, réfractaires aux pesées les plus formidables et susceptibles de tenir aussi solidement que les carènes des astronefs aux flancs desquels ils s'ouvraient, deux de ces plaques translucides, aussi puissantes qu'elles étaient limpides, donnaient des signes de faiblesse. Leur épaisse masse tremblait comme une feuille de papier de soie et on eût juré qu'une main invisible se divertissait à tenter de les crever, d'un index farfelu, appartenant à quelque titan extra-cosmique.

Véril, exaspéré, tira et les jets infra-mauves ne trouèrent que le vide.

Il n'y avait rien, ni personne, et ils tournaient, tous trois, dans un cercle d'épouvante, voyant maintenant d'autres tiges de métal qui devenaient fulgurantes et qui fondaient, d'autres plaques de dépolex frémissantes, et l'écran qui se fissurait, et les fils cathodiques des installations qui se fragmentaient, comme si le métal et le verre eussent été rongés par des termites d'une espèce inconcevable.

— Ils vont détruire l'installation... L'astronef sera muet... et nous isolés dans l'espace ! s'écria Rocher.

Fou de colère, Véril tirait encore, dans la direction de chaque nouveau phénomène. Peine perdue !

L'invisible poursuivait son travail destructeur, ironique et vainqueur, invulnérable aux pauvres armes des humains.

Ni le savant, ni les matelots de l'espace, ne pouvaient rien comprendre. Leurs cris de rage, leurs efforts, leur combat avec l'invisible étaient sans effet. Tout se passait, en dehors d'eux, dans le silence, un silence vivant, implacable, et qui détruisait.

Instinctivement, ils s'étaient rapprochés, adossés et ils continuaient, un peu grotesquement, à « faire face ». Aucun des trois ne songeait à appeler à l'aide. D'ailleurs, les marins de l'astronef, pas plus que les membres de la mission, ne leur auraient été d'un grand secours. L'in vraisemblable entité qui s'était manifestée sur l'écran avec un visage surprenant échappait à toute action humaine.

Et les trois hommes avaient le sens de leur situation, aussi ridicule qu'elle était tragique. Ils s'acharnaient à le chercher, devinant bien qu'il leur échappait encore. Mais ils mesuraient aussi les conséquences inéluctables d'un tel événement.

Ils haletaient, ils suaient à grosses gouttes. De temps à autre, à travers la cabine silencieuse, un craquement troublait l'ambiance pesante. C'était, une fois encore, l'invisible qui faisait des siennes, provoquant une avarie supplémentaire.

Désespérés, le commandant, l'aspirant et le professeur assistaient à la destruction systématique de la cabine de télécommunications, sans le secours de laquelle l'astronef n'était plus un relais construit par les Hommes, mais rien d'autre qu'un aérolithe emportant quelques

spécimens d'humanité à travers les espaces sans fin.

Véril hurla, sentant l'ennemi qui l'assaillait, exactement selon la méthode décrite un instant plus tôt par Rocher. Totalement enveloppé, le commandant se débattit, bouscula ses compagnons, tira à tort et à travers, provoquant lui-même des dégâts supplémentaires dans la cabine déjà fort endommagée.

T'Xew et Rocher tentèrent vainement de lui porter secours. Il roulait à terre, écumant de rage, cherchant à échapper à l'étreinte de l'invisible.

Et, devant le savant vénusien et le jeune aspirant terrien, Véril offrit tout à coup une vision affreuse.

Son visage se mettait à saigner, sans raison apparente. Il semblait que l'épiderme frontal se détachait et le sang giclait, aveuglait le malheureux officier.

Horriifiés, T'Xew et Rocher s'arrachèrent à leur torpeur pour lui porter secours. Mais, eux-mêmes, ils sentaient à leur tour les atteintes du monstre. Leurs mains se déchiraient, griffées par l'invisible et le sang éclaboussait la pièce, à chaque mouvement.

Véril se relevait en titubant, les yeux hagards, affreux à voir avec son visage en sang.

Toutefois, cette sinistre plaisanterie ne dura pas et l'être inconnu dut penser que la leçon avait assez duré ainsi. Il cessa de les persécuter et, pendant quelques instants, il ne se manifesta plus. Véril n'était plus absorbé vivant par l'ennemi. T'Xew songea à panser leurs plaies d'ailleurs superficielles et bénignes, si elles étaient spectaculaires.

— Il a voulu nous montrer son pouvoir, râla le commandant, qui essuyait comme il le pouvait son front déchiré, aveuglé par l'hémorragie.

Ils se croyaient vaguement délivrés.

Il n'en était rien.

Brusquement, le poste de sidérotélévision éclata véritablement. L'écran, déjà lézardé, se fendit totalement et un flot d'électrodes, de plots, de cathodes, tout cela déchiqueté et fracassé sauta à travers la pièce.

Les trois hommes poussèrent ensemble un cri de désespoir. Ils venaient de comprendre que leur incroyable antagoniste les privait totalement de toute communication avec l'univers vivant.

Rocher, puérilement, pleurait de rage devant ses appareils détruits.

C'est alors que T'Xew s'écria :

— Le hublot... encore !

Comme tout à l'heure, un des hublots subissait l'action de l'adversaire et l'épaisse paroi de dépolex tremblait comme une feuille.

Véril fonça, brandissant son pistolet à rayon désintégrateur. Mais le

Vénusien criait :

— Ne tirez pas, commandant !

Il avait raison. Véril, avec le terrible rayon, risquait de désintégrer le hublot, d'ouvrir, sur le vide de l'espace, une brèche par laquelle l'air contenu dans la cabine (heureusement séparée des autres parties de l'astronef par des cloisons étanches) se fût échappé d'un seul coup dans le vide en raison de la pression qui n'eût rencontré aucun obstacle.

Véril, en dépit de sa fureur décuplée depuis que l'ennemi lui avait littéralement découpé le front, se retint à temps, rendu plus raisonnable par les paroles du professeur.

Il ne brisa par le hublot de dépolex.

Mais cela ne changea rien.

Car l'épais cristal qui les séparait du gouffre spatial et qui, en dépit de sa masse formidable, vibrait comme un miroir d'eau sous la tempête, parut soudain une surface élastique sur laquelle appuyait une force inconnue et invisible.

Les trois hommes hurlèrent, devinant ce qui allait se passer et ce qui, en effet, arriva une seconde après.

Le hublot, dont la masse de dépolex avait paru fluide, creva littéralement.

Véril, d'un bond, avait réussi à presser un bouton, déclenchant à bord de l'« Espoir » le dispositif d'alerte.

Ensuite, les trois compagnons ne se rendirent plus compte, sinon pendant quelques secondes. Le dépolex crevé, l'air contenu dans la cabine s'envola, d'un seul coup, vers le vide spatial. Tous trois, suffoquant, titubèrent un instant puis s'abattirent, comme des masses, guettés par l'asphyxie.

L'astronef continuait sa course dans le vide en direction du Centaure mais, heureusement, le réflexe de Véril avait donné l'alarme...

Le commandant rouvrit les yeux, et le professeur T'Xew, et l'aspirant Rocher.

Gérald, Yves, Olivia et les autres les entouraient. On leur avait placé sur le visage un masque à oxygène, et ils revenaient lentement à la vie. Dès l'alerte, on s'était porté à leur secours. Automatiquement, un voyant lumineux avait averti les sauveteurs que, pour une raison indéterminée, la partie sinistrée était vidée d'air. On y avait pénétré en se munissant de scaphandres et, rapidement, on avait relevé les trois victimes ensanglantées et déjà partiellement asphyxiées par l'absence d'oxygène, sans rien comprendre à ce drame qui s'était joué entre eux, du moins pouvait-on le croire.

Déjà, une équipe de secours était en train de remplacer le hublot et deux matelots spécialistes des télécommunications s'efforçaient de

réparer le poste, sans grand espoir, dans l'immédiat tout au moins.

Yves, penché sur le professeur, dont Olivia pensait les mains blessés à l'intracoral, procéda d'origine vénusienne qui provoquait une cicatrisation ultra-rapide, interrogeait T'Xew :

— Maître.. Dites-nous...

Gérald, lui, s'occupait du commandant. Rocher, qui s'était blessé au crâne en tombant, était sauvé, mais encore sans connaissance.

Alors, le professeur et le commandant, devant l'équipage et les membres de la mission, tentèrent d'expliquer ce qui s'était passé. Ils décrivirent la singulière apparition sur l'écran, le visage énigmatique et qui, cependant, ne leur semblait pas inconnu.

Yves jeta un regard à Olivia. Cela ne corroborait-il pas déjà son récit ? Lui aussi avait eu affaire à une femme inconnue, dont le visage hautain et pourtant familier s'était avéré être celui d'une déesse antique.

T'Xew et Véril parlaient, et recoupaient leurs explications. Oui, une entité indéterminable avait dévasté la cabine, rendu muet l'astronef, cherchant, on ne savait au nom de quelle fureur, à leur interdire d'aller plus avant dans leurs conquêtes scientifiques.

Qui était-il, ce mystérieux personnage ? Était-ce, d'ailleurs, un Humain ? Certainement pas et il devait appartenir à une de ces races effrayantes, relevant du domaine qu'explorait la science de la mécanique ondulatoire, vivantes, mais cependant inorganiques, et d'autant plus redoutables puisque douées d'intelligence.

Véril, reprenant ses sens, se relevait déjà. Sa forte constitution reprenait le dessus, et le vieux routier des étoiles, les yeux étincelants sous le bandeau qu'Olivia lui avait posé pour ceindre son front blessé, lança un défi à l'invisible.

Jamais son navire ne renoncerait. Il avait mission d'aller jusqu'aux parages d'Alpha XXXV. Il y conduirait l'« Espoir ».

— Bravo ! cria T'Xew qui allait mieux, lui aussi. Il faut savoir ! Jamais, sans doute, les Hommes n'auront affronté pareille énigme.

— Ni pareil danger ! dit Yves Lechêne, d'une voix singulière.

Tous les regards se tournèrent vers lui mais seule, Olivia, savait ce qu'il voulait dire.

On allait interroger Yves, le prier de préciser sa pensée. Gérald, machinalement, revint au récit du commandant et du professeur :

— Curieux, le visage que vous avez décrit, messieurs... Il vous était connu, bien que mystérieux... Et en raison des agissements de... disons cette entité, tout porte à croire que son apparition n'est qu'aspect de son action, qu'il ne s'agit pas d'un humain, mais d'un être capable seulement d'en emprunter l'apparence pour communiquer avec nous...

— Si seulement nous savions qui il était, dit Olivia.

— Si je savais seulement quel masque il portait, gronda Vénil.

Une voix résonna soudain dans la cabine-laboratoire où on avait transporté les trois hommes :

— C'est le Sphinx !

Ils tressaillirent tous. L'aspirant Rocher, qui se ranimait, avait entendu les derniers propos. Et la mémoire lui revenant, il finissait par comprendre, par mettre un nom sur le masque apparent de l'être inconnu qui les avait attaqués.

T'Xew bondit et se frappa le front.

— Rocher a raison ! Voilà pourquoi ce visage d'apparence énigmatique m'a paru familier... et à vous aussi, commandant... C'est celui du Grand Sphinx de Gizeh... une de vos plus célèbres statues terriennes...

Vénil en convint. Lui aussi admettait que la force inconnue leur avait parlé en empruntant le faciès du Sphinx. Mais il s'agissait alors d'un visage entier, intact. En somme, le Sphinx tel qu'il devait être lorsqu'il avait été érigé par les artisans des Pharaons.

T'Xew rappela que le Sphinx avait été une des idoles du système solaire privée de son visage par les vandales, et, aussitôt, il fit un rapprochement.

Yves demanda la parole, après un regard à Olivia.

Très doucement, la jeune fille l'encouragea :

— Parlez, Yves... Maintenant je sais que vous aviez raison... Et, devant tous, je vous demande pardon d'avoir douté... Je suis avec vous !

Gérald en était ébahi. T'Xew flaira quelque chose de très important.

Tandis qu'un matelot de l'« Espoir » apportait, sur la demande du commandant, un vieux cognac de la Terre pour les réconforter, Yves se mit en devoir de refaire le récit de son aventure, récit qu'il avait déjà développé pour la seule Olivia.

Maintenant, on ne le taxerait plus de folie. On le croirait et, en effet, il ne sembla faire de doute pour personne qu'il y avait un rapport étroit entre le vol des faces des Dieux, l'étrange aventure du docteur Lechêne dans le petit hôtel sordide du vieux Paris, et l'incroyable agression dont avaient été victimes le commandant de l'astronef, l'aspirant Rocher et le professeur T'Xew.

Ce dernier murmura, avec reproche :

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt, Lechêne ?

Yves releva son crâne dégarni et planta son regard dans celui du savant vénusien.

— M'auriez-vous cru, Maître ?

Le savant hésita une seconde, se mordit les lèvres, et se tut.

Le mystère pesait sur eux tous et ils dégustaient le cognac à petites

gorgées, sans guère en apprécier la saveur.

Ils étaient plongés dans leurs pensées. Ils savaient que l'« Espoir » naviguait à des milliards de lieues du Soleil, très loin de l'étoile Alpha, encore à distance impressionnante de la planète géante Alpha XXXV. Et, du moins avant qu'on ait réussi à réparer, ce qui demanderait du temps, l'astronef n'était qu'une boule de métal perdue loin de tout, l'ennemi à visage de Sphinx ayant détruit son installation de sidéroradio-télé.

Yves leur avait succinctement expliqué ce qu'il savait, ce qu'il avait vu dans l'œil de l'oiseau fantastique suscité par la déesse Héra. Était-ce donc cela qui les attendait ?

Du poste de pilotage, une voix parvint par les micros intérieurs :

— Commandant ! Planète en vue par tribord-686.

Véril et les autres levèrent la tête. Le commandant demanda :

— Distance ?...

— Quarante-cinq secondes-lumière.

C'était encore impressionnant car, pour de tels voyages, on ne pouvait utiliser le subespace ; impraticable à moins d'une ou deux années-lumière.

Véril fit mettre le cap sur cette planète, parfaitement inconnue d'après ses coordonnées.

Yves, aussitôt, se rendit au poste de pilotage. Les instruments perfectionnés, sidéroradar et spatioscope lui apportèrent des renseignements précieux, l'inconnu camouflé en Sphinx ne s'en étant pas pris à cette partie du cosmonef.

Tout de suite, Yves fut convaincu que cette planète était bien celle à laquelle Héra avait fait allusion, qu'elle lui avait conseillé d'éviter. Le Sphinx, lui, avait été plus impérieux encore.

Yves fit son rapport. Officiers et savants se réunirent. Ils ne doutaient plus. Cette planète, c'était Axi, terre inconnue des Hommes du Soleil et de leurs alliés galactiques. C'était là que les entités ne voulaient pas que l'Homme prît pied. Mais leur mission était de s'y rendre. Ils iraient.

Privé de liens avec l'Univers, petite sphère isolée emportant quelques humains enragés et décidés à percer l'énigme, l'astronef plongeait dans l'espace, filant vers Axi à une allure vertigineuse...

Mais Yves n'avait pas tout dit. Il n'avait pas osé...

DEUXIEME PARTIE : LA PLANETE DES HOMMES SANS VISAGES

CHAPITRE PREMIER

Axi était une planète qui eût présenté un aspect amène sans le silence désolant qui y régnait. Satellite d'Alpha XXXV, une des planètes géantes abondant dans la constellation du Centaure, Axi était de type terrien, c'est-à-dire possédant atmosphère et eau sur terrain fertilisable. Avec ses vastes plaines et ses forêts évoluant au stade vénusien, n'était l'idéal pour les chercheurs venus du système solaire.

Une race y habitait. Ou y avait habité. Cela était incontestable pour un observateur. Au flanc des montagnes d'Axi, parmi les jungles

et au bord des mers, s'élevaient parfois des constructions de pierre, aux formes géométriques, qui ne pouvaient avoir été bâties que par des mains humaines.

Mais, hors le souffle du vent, et parfois le cri d'un oiseau-crabe sur la grève, le gémissement d'une fleur-araignée dans les forêts, pas une voix humaine ne s'élevait. Et aucun bruit indiquant l'écho d'une activité, d'une industrie quelconque.

Il eût été loisible d'admettre qu'Axi, comme Mars l'ancestrale, retournait à l'état sauvage après une période féconde. Pourtant, cela ne semblait pas être le cas, l'état de la nature indiquant une terre encore neuve, aux pics à peine érodés, aux volcans abondants, aux végétations extraordinairement vivaces, nourrissant de ces êtres hybrides mi-animal, mi-végétal, qui indiquent une évolution encore hésitante.

Les hommes d'Axi avaient donc déjà atteint un certain degré de civilisation. Ce n'étaient plus, il s'en fallait, des primitifs et les cités muettes indiquaient une culture naissante, une recherche, digne d'humains respectables.

Mais rien ne semblait vivre, sur Axi-la-Morte.

Parfois, un grondement sourd. Une trombe jaillissait d'un cratère. Le torrent de feu s'unissait aux nues et, telles les masses d'eau tournoyantes qui se forment parfois au cours des typhons terriens, la colonne flamboyante errait, redoutable, sur la surface d'Axi, pour se diluer dans quelque mer, ou se fondre en s'unissant aux nuages, si elle ne tombait pas en pluie de flammes.

Sur un plateau couvert d'une herbe haute et verdoyante, une sphère de métal blanc brillait au soleil immense, une des étoiles du Centaure.

L'astronef amenant la mission solarienne avait fait escale en ce point. Rien ne s'était produit depuis l'atterrissage, mais le commandant Véril avait mis son navire en état d'alerte. Les tubes à infra-mauves, redoutables canons spatiaux, étaient en batterie, et un champ magnétique, d'origine électrique, formait, autour de l'« Espoir », une sphère concentrique, susceptible de défendre l'appareil dans tous les azimuts, contre tout péril venant du sol, de l'espace, ou du sous-sol. Ce rempart invisible était des plus efficaces et avait donné mainte preuve de son utilité au cours des explorations interplanétaires.

Mais si le cosmonave venu de si loin était protégé, les membres de la mission, eux, s'aventuraient déjà à travers la planète neuve, avides de documentation. T'Xew, Olivia, Yves, Gérald et l'aspirant Rocher, flanqués de deux matelots de l'« Espoir », progressaient à distance imposante de l'astronef immobilisé. Sanglés dans les combinaisons de nylon blindé, véritables armures de souplesse, munis de télé-micros,

armés de pistolets désintégrateurs, ils pouvaient se croire bardés contre les périls éventuels. Le savant vénusien et ses aides étaient ravis. Le moindre brin d'herbe, la plus petite fleur, un insecte courant au sol, un reptile filant sur la mousse, un moucheron voletant autour d'eux, tout était nouveau, inconnu, passionnant. On retrouvait les espèces observées sur d'autres planètes, souvent seulement à l'état de fossiles, et qui, ici, vivaient librement. Mais l'évolution était, une fois de plus, un peu différente, et T'Xew et consorts auraient à effectuer une classification inédite, à relever l'état d'un monde totalement neuf.

Malgré les menaces du Sphinx et les avertissements d'Héra, ils abordaient hardiment Axi. Pour l'instant, leurs buts scientifiques les absorbaient. Yves, toutefois, était rêveur.

Il songeait à ce que la déesse lui avait montré dans l'œil-hublot et se demandait si ce cauchemar se réaliserait vraiment. Toutefois, le jeune homme éprouvait une satisfaction intense. Que ce fût ou non sous l'influence de l'élixir vert, il n'en était pas moins véridique qu'il était devenu d'une force et d'une vivacité exceptionnelles, bien que son aspect fût demeuré aussi peu esthétique.

Mais, en ce qui concernait la progression, il eût rendu des points à Gérald lui-même et il éprouvait une douce satisfaction, celle d'entrevoir, par instants, un regard admiratif d'Olivia.

Depuis les méfaits de l'entité camouflée en Sphinx, ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Elle lui avait gentiment demandé pardon d'avoir douté de lui. Cependant, leur intimité était simplement celle d'un frère et d'une tendre sœur. Rien de plus. Yves en était convaincu, cela n'irait jamais au-delà. D'ailleurs, l'attitude d'Olivia auprès de Gérald ne variait pas d'un pouce, du moins en retrait car, au contraire, ils semblaient, au vu et au su de tous, s'aimer chaque instant davantage.

Olivia avançait donc entre ses deux cavaliers servants, aussi vigoureux, aussi virils l'un que l'autre... Elle avait dit en riant qu'elle ne devait pas risquer grand-chose ainsi et, depuis leur départ de l'astronef, ils n'avaient encore rien découvert d'inquiétant.

La seule énigme était celle des cités mortes, qu'ils avaient survolées, sans trouver de point propices à l'atterrissage. Vêtil, prudent, et songeant à ses ennemis invisibles, n'avait pas voulu faire toucher l'« Espoir » sur les terrasses immenses surplombant les ravins ou les océans, et avait préféré faire reposer son navire spatial en pleine nature, tout en branchant le champ de force.

Yves, s'étant un peu détaché du groupe, fut soudain intrigué par une sorte de plainte qui, incontestablement, était d'origine animale. Il contournait l'orée d'un petit bois, aux essences vivaces, aux feuilles géantes, qui s'élevait dans la plaine. Il fit quelques pas et découvrit une masse impressionnante, tapie sous les plantes arborescentes. Cela

ressemblait à une énorme anémone, mais une anémone d'un mètre de diamètre, noire et rouge, dont les tentacules se fussent repliés à angle droit, formant une série circulaire entourant une sorte de calice central, corolles blanchâtre sertie de nombreux petits points verts.

Hautement intrigué, et oubliant le reste du cosmos, Yves s'avança très près de la fleur inconnue.

Le gémissement retentit encore. Yves était cloué sur place, abasourdi. En effet, il avait vu s'ouvrir, dans la corolle centrale, une sorte de fente découvrant un orifice tapissé de rouge. Était-ce un gosier ? Il savait bien que la plainte s'exhalait de là, et que cette plainte – si c'en était une – jetait ce cri qui faisait frissonner.

— Yves... Etes-vous là ?... Yves...

— Par ici, cria l'ethnologue, entendant ses compagnons qui l'appelaient.

Sous les frondaisons, Olivia, T'Xew, Gérald et les autres cherchaient à le rejoindre. La plainte retentit encore, mais elle se fondit avec le hurlement d'horreur jailli de la gorge d'Yves, quand la chose s'était jetée sur lui.

Sans bouger ! Uniquement par le déclenchement des innombrables tentacules repliés, qui s'étaient détendus et s'abattaient sur lui. Il luttait avec énergie, stimulé par le dégoût et l'épouvante, et soutenu par les heureux effets de l'élixir vert. Mais il était hors de doute qu'il lui était impossible de s'arracher seul à l'étreinte de l'araignée-fleur.

Planté par de solides racines, l'être hybride geignait toujours et sa gueule-corolle écumait, tandis qu'Yves, horrifié, constatait que les nombreux petits points verdâtres, luisant sinistrement, étaient autant d'yeux qui s'attachaient sur lui avec une convoitise révoltante. Les pattes noires et rouges, munies de griffes l'étreignaient avec force, sans pouvoir heureusement, entamer le nylon blindé qui le revêtait. Il se débattait, mais les membres de l'araignée-fleur l'attiraient irrésistiblement vers la gueule-corolle, lorsque T'Xew et ses compagnons accoururent.

Olivia cria d'épouvante. Gérald et les autres hommes bondissaient sur le monstre, cherchant à le frapper sans atteindre Yves, totalement ligoté par la légion tentaculaire.

Il est certain que sans les bons soins de la déesse Hêra, qui avait modifié son métabolisme en lui faisant ingurgiter l'élixir vert, Yves n'aurait pas eu la résistance nécessaire pour tenir contre une semblable étreinte. L'attraction de l'araignée-fleur était formidable et le démon cherchait à amener son prisonnier vers la gueule-corolle qui béait.

Gérald le premier, puis l'aspirant et les matelots commençaient à attaquer. Ils avaient sorti l'arme millénaire, le couteau, et s'en servaient pour tenter de trancher les pattes-tentacules-lianes qui

enserraient Yves. Mais l'être hybride était coriace. Olivia claquait des dents, mais elle commençait à espérer, l'action des quatre hommes commençant à ralentir l'engloutissement du malheureux Yves par le végétal phénomène.

T'Xew tournait autour du lieu du combat, statique, puisque l'étrange adversaire était enraciné. Comme les autres, il avait renoncé à l'action des tubes désintégateurs, Yves étant trop exposé. Toutefois le savant vénusien songeait qu'il fallait frapper au cœur de la bête. Il s'approcha, si près qu'à son tour il fut saisi par les tentacules libres, ceux qui ne tenaient pas Yves ou qui ne luttaien pas contre les hommes armés de couteaux.

T'Xew eut un réflexe foudroyant. Il avait compris que la fantastique créature ne ferait pas grâce. Il brandit le bras qui demeurait libre et pressa sur la détente du pistolet. Le rayon infrarouge troua littéralement la gueule-corolle. Le suc blanc qui servait de sang à l'araignée-fleur gicla, éclaboussant tous les assistants à la fois.

Mais, déjà, l'horrible chose mollissait. Gérald et ses camarades s'acharnèrent sur l'ennemi, et arrachèrent Yves et T'Xew à l'étreinte. Les pattes rouges et noires se recroquevillaient horriblement, agitées de spasmes. Olivia était au bord de la crise de nerfs, mais ce n'était pas le moment.

Elle sut parfaitement s'en rendre compte et puisa dans cette parcelle de raison assez de force pour ne pas s'évanouir et venir aider à dégager les deux captifs. A peine les délivrait-on du monstrueux végétal qu'un grondement assez semblable à celui du tonnerre résonna dans la plaine et dans le bosquet tragique où ils se tenaient tous.

— Que se passe-t-il ?

— On eût dit que la terre tremblait !

— Un séisme ? Ce ne serait pas impossible, dit T'Xew, qui redevenait maître de lui. Ce terrain, très jeune, est encore tout frémissant et ces volcans que nous avons vus sont provoqués par les ondes qui font encore craquer la planète...

— Mais, dit Olivia... le ciel...

Ils levèrent tous les yeux. Une sorte de nuage sombre s'étendait et l'immense soleil était occulté. Le nuage semblait vivre. Il roulait à une vitesse de cinématographe accéléré et descendait littéralement vers les cimes des plantes géantes.

Et, tout de suite, ils virent la chose.

Ils ne comprenaient pas. Mais c'était incontestablement voisin de la trombe. Le nuage paraissait brûler et ses volutes étaient striées de lueurs sanglantes, vives et fugaces, en rythme incessant. Et une sorte de prolongement du nuage, vaguement cylindrique, descendait jusqu'au sol, progressant en tournoyant, masse sombre et mouvante

d'où jaillissaient sans arrêt des éclairs et des étincelles. Des langues rouges, comme les dards de serpents de flamme, s'échappaient de l'abominable météore, qui devait surplomber le bois de plusieurs centaines de mètres et tout cela roulait, marchait, s'arrêtait, tournait, repartait et avançait encore.

Figés, les Humains regardaient. Yves, qui sentait sa vitalité revenir plus que jamais après le péril auquel ses amis l'avaient arraché, cria le premier :

— Cela vient vers nous... Il faut fuir !

Il bondissait vers Olivia, mais Gérald, déjà, prenait la jeune femme contre sa poitrine. Ce n'était pas le moment d'exprimer des sentiments, fussent-ils légitimement humains, et d'ailleurs Olivia s'était instinctivement jetée sous la protection de celui qu'elle considérait comme un fiancé.

Gérald râlait :

— La chaleur augmente... C'est atroce !...

Ils transpiraient tous, dans les combinaisons de nylon blindé, et sous le ciel noirci et rougeoyant, les plantes crépitaient littéralement, tiges et feuilles se recroquevillant sous l'action de l'épouvantable chaleur.

— A l'astronef ! leur cria Rocher, montrant la direction à prendre.

Représentant du commandant, il les poussait crânement, demeurant le dernier entre ses deux matelots. Gérald entraînait Olivia, suivit d'Yves et de T'Xew. La trombe fondait sur le petit bosquet où les végétaux paraissaient crier leur souffrance. On les voyait se tordre, dans l'air brûlant, et les malheureux aventuriers suffoquaient déjà.

— Vite ! cria Rocher, la « chose » arrive...

Ils pressèrent le pas. Mais, brusquement, la trombe de feu s'arrêta, sembla stagner dix secondes, puis s'ébranla, formidable tornade qui paraissait supporter ce ciel d'épouvante.

Et la masse entière exécuta autour du petit bois un mouvement de rotation, s'arrêta de nouveau, cette fois devant eux, leur coupant la route menant à l'astronef.

Epouvantés, ils s'arrêtaient, reculaient...

Gérald hurla, furieux :

— On jurerait que ce n'est pas naturel... et qu'une volonté mène cette fantastique machine...

Olivia, égarée, regarda Yves et le vit baisser la tête. Elle savait ce qu'il pensait.

T'Xew et les autres pensaient, eux aussi, aux ennemis invisibles qui semblaient posséder de tels pouvoirs que les hommes ne pouvaient utiliser. Le savant vénusien jeta :

— Cela vient vers nous... Braquez tous vos pistolets !...

Chaque explorateur spatial portait un tube à infra-mauves, à

l'action redoutable. Ensemble, ils obéirent, et dirigèrent les armes sur la colonne de feu qui progressait, enflammait les plantes au fur et à mesure qu'elle pénétrait dans le bosquet, déjà tout roussi. L'herbe immense se volatilisait et des animaux, des insectes, des reptiles inconnus, bicéphales et multiformes, sauriens ailés et crabes monstrueux, fuyaient en débandade devant le météore.

— Visez bien, pour concentrer l'action, hurla T'Xew.

— Quelle hauteur ? demanda Rocher.

— Droit sur la cime de ce grand végétal qui ressemble à un bananier géant...

La trombe de flamme dépassait le végétal en question. Tous, haletants, braquaient les tubes. Ils savaient qu'il n'y avait plus de salut, à moins de trancher le phénomène, comme les vieux terriens le faisaient en tirant à projectile sur les trombes marines.

La concentration des infra-mauves atteignit la chose monstrueuse.

Une sorte de boule de feu, croissant à une rapidité folle, naquit dans la masse sombre, qui étincela plus que jamais. Un éclair parut unir le sol et la nue, les aveuglant tous tandis qu'une formidable odeur de soufre et d'ozone les faisait suffoquer davantage.

Ils titubaient. Mais T'Xew avait visé juste. La trombe se fragmenta.

Une pluie de flammèches en sortit, tomba sur eux. Heureusement le nylon blindé formait carapace, mais le bosquet entier s'embrasa.

— Olivia !... Olivia !... hurlait Yves.

La trombe croulait et la nue crevait. Mais une nue faite, non de liquide, de feu.

Yves pouvait se demander comment il n'était pas cuit. Gérald serrant Olivia contre lui, disparut à ses yeux derrière un rideau rouge. Il ne savait où était T'Xew, ni Rocher, ni les marins de l'astronef. Il courut, tomba, se releva, tomba encore, se traîna. Il avait eu le réflexe de refermer le casque de dépolox attendant au scaphandre et que les explorateurs laissaient pendre, l'atmosphère d'Axi permettant la respiration normale. Ainsi, Yves survécut. Il tournait comme une bête traquée, reculant sans cesse devant le torrent de feu. Il cuisait tout vif, mais il vivait...

Où alla-t-il ainsi ? Il ne le sut guère et, finalement, il tomba, épuisé, après avoir dû parcourir une distance assez considérable.

Le soleil géant disparaissait à l'horizon. Axi sombrait dans la nuit, une nuit où roulait une lune formidable. Alpha XXXV dont la petite Axi était un des satellites.

L'incendie n'était plus qu'un souvenir, mais, derrière lui, Yves voyait encore rougeoier la savane. Le bosquet semblait avoir été détruit. Plus trace de l'astronef ni des compagnons du jeune savant.

Lorsque Yves se releva, il était absolument perdu. Il entendait des bruits étranges, des gémissements qui le faisaient frissonner, lui

rappelant la fleur-araignée. Des oiseaux énormes, au corps de mammifères, portant trois yeux phosphorescents, tournèrent un instant au-dessus de lui. Il porta la main à son pistolet qu'il n'avait pas lâché dans sa course, mais ils s'enfuirent sans combat.

Yves appelait. Vainement. Olivia, Gérald et les autres avaient disparu.

Avaient-ils fui, comme lui, ou été brûlés par la destruction de la trombe ? Il ne pouvait le savoir. Mais il songea à Olivia, imagina quelle fin horrible avait pu être la sienne.

Seul, il pleura, ayant ouvert son casque pour respirer. Il lança, dans la nuit axienne, le nom de la bien-aimée, et aussi ceux de ses compagnons. Vainement ! Seuls, les geignements des bêtes inconnues lui répondaient.

Il quitta sa combinaison de nylon, pour sécher son corps et ses sous-vêtements encore détrempés par la sueur produite à la fois sous l'action de la chaleur et celle de l'épouvante. Et puis, un peu reposé, toujours vigoureux (il eut une pensée pour Héra) il partit, au hasard, s'arrêtant parfois pour appeler, et laissant, à d'autres moments, libre cours à ses sanglots.

Il avala quelques pilules vitaminées, providence des navigateurs de l'espace. Un peu revigoré, il marcha au clair d'Alpha XXXV, dont la clarté verdâtre, parfois teintée de flaquas rosées, mettait en relief le paysage d'Axi.

Devant lui, Yves voyait les masses sombres et, déjà, il entendait un bruit ressemblant au ressac.

Sous l'astre Alpha XXXV, il aperçut l'étendue d'un océan, au bord duquel s'élevaient les formes noirâtres, géométriques, d'une des cités repérées à l'arrivée de l'astronef. Yves y dirigea ses pas.

Il pensait qu'Olivia était peut-être morte et qu'il n'avait plus rien à perdre. Même sa mission ne l'intéressait plus, ni l'énigme des visages des Dieux, ni la vie en général...

Il longea le rivage, où les vagues se brisaient doucement, commença à remonter vers la ville, atteignit un escalier gigantesque et vétuste, entre deux formidables blocs en forme de pyramides tronquées qu'Alpha XXXV baignait de vert-rosé.

Yves gravit l'escalier, arriva entre deux rangées de constructions médiocrement élevées, mais longitudinales, et toujours affectant des formes analogues aux premières entrevues.

Le silence régnait, plus impressionnant qu'en rase compagne.

Yves tressaillit tout à coup. Il avait cru entendre un bruit d'ailes. Mais un bruit immense, giflant la nuit. Il imagina quel oiseau il eût fallu pour claquer l'air ainsi.

Et il pensa à ce qui s'était passé à Paris, dans une misérable chambre d'hôtel.

Une ombre immense passa sur le disque d'Alpha XXXV, si vite qu'Yves n'eut pas le temps de se retourner pour regarder vers l'astre nocturne. L'ombre, ou ce qui l'avait provoquée, s'était déjà diluée dans la nuit.

Il reprit sa marche, mais n'eut pas le temps d'épiloguer.

Des formes humaines venaient à sa rencontre. Des hommes, il n'y avait pas à en douter. Ils étaient vêtus de tuniques très simples, mais amples et décentes, ou de longues robes souples serrées à la taille.

Seulement, tous, ils portaient sur le visage un voile formant masque, qui occultait absolument leurs têtes.

Yves les voyait très bien, aux rayons d'Alpha XXXV. Et il se sentit frissonner, se demandant quels étaient ces êtres, dont l'apparence était incontestablement humaine.

Parce que les voiles tombaient droit, sans plis, sans aspérités. Non sur des faces humaines, mais sur des surfaces planes, rigoureusement étales...

...comme si ces hommes, à l'instar des idoles du monde solaire, Vénus, et le Sphinx, et Apollon, et Yurkki, et Hâ, avaient été amputés de leur visage...

CHAPITRE II

Alpha XXXV montait au zénith d'Axi, et sa clarté mêlant plus que jamais les tons, éclaboussait la cité morte de rose-vert, éveillant des angles étranges où l'on voyait maintenant comme en plein jour, et rendant plus sombres, plus effrayants, certains pans de murs qui tombaient comme des plaques d'abîme nocturne.

Yves, ainsi, voyait les hommes étranges venir à lui. Ils ne semblaient nullement hostiles. Ils venaient, tout simplement. Tous avaient adopté la même allure, le même pas lent, évoquant les moines de la vieille Terre. Yves aurait pu croire avoir affaire à des fantômes. Mais non ! ils étaient bien réels et il s'en rendit nettement compte lorsqu'ils furent tout près, lorsqu'ils l'entourèrent, tournant vers lui ces faces plates où les voiles tombaient comme le rideau d'un théâtre de cauchemar.

Pourtant, le léger bruit de leur marche, les respirations qui montaient de ces poitrines (s'exhalant comment, on ne savait) la tiède ambiance des corps humains, tout cela affirmait la nature des extraordinaires habitants d'Axi.

Yves voulut parler, mais sa voix s'étrangla. Il toussota et leur adressa la parole. Il utilisait le code Spalax, idiome d'origine terromartienne, utilisé à l'unisson dans toutes les planètes connues et qui, après avoir été admis comme interplanétaire, commençait à devenir interstellaire.

Vainement ! Les Axiens ne répondirent pas et Yves se demanda s'ils

l'avaient compris. En tout cas, ils ne parlèrent pas et se contentèrent de demeurer en silence autour de lui.

On l'examinait. On le regardait...

Sous la lune géante, Yves se demandait à quoi correspondait l'expression : regarder, pour ces êtres.

Y avait-il derrière ces voiles-masques, des yeux qui le fixaient ? L'étoffe était souple et légèrement luisante et pouvait sans doute permettre à des regards de filtrer, si elle interdisait de voir le faciès lui-même.

Mais ces vivants, dont Yves constatait l'apparence et la présence bien humaines, avaient-ils des yeux ? Aucune aspérité sous le voile-masque, nul relief indiquant l'arête du nez, l'arcade sourcilière, les méplats, la bouche, le menton...

C'était horriblement inhumain, impressionnant au possible, et la lumière d'Alpha XXXV augmentait encore l'impression de plat de ces haïks effrayants.

Un des hommes fit un signe à Yves. C'était, dans le langage universel, l'invitation : suivez-moi !

Le jeune homme hésita. Mais, en dépit de son trouble, de son chagrin, et peut-être justement parce qu'il n'avait plus rien à désirer ni rien à perdre, il obéit passivement.

L'inconnu prit les devants et Yves le suivit. Toute la théorie des Axiens s'ébranla de nouveau, en silence, formant, dans les rues de la cité, sur les terrasses, d'escalier en escalier, de place en carrefour, une théorie silencieuse qui encadrait et escortait le savant venu de la planète lointaine, comme pour le guider vers quelque cérémonie inconnue.

Où allaient-ils ainsi ? Yves commençait à se poser des questions. La curiosité, sentiment humain qui ne lâche jamais, et qui demeure un des plus tenaces jusqu'à la mort, envers laquelle l'homme cherche encore à savoir, la curiosité inhérente à l'humain le plus désabusé fut pour Yves le suprême stimulant.

Le cortège allait avec lenteur, comme si les Axiens avaient perdu la notion du temps. On y voyait si clair, sous l'astre énorme, que le jeune homme pouvait découvrir la ville à loisir, d'autant plus que l'allure générale du cortège lui permettait l'observation à son gré.

C'est ainsi qu'il aperçut les idoles.

Colossales, elles adornaient plus d'un portail, encadraient les avenues, se dressaient sur des frontons. Dieux anthropomorphes, sculptés sans doute par les ancêtres de ces hommes masqués, ils étaient figés dans un silence correspondant au calme d'une ville qui eût paru morte depuis des millénaires, sans la présence des singuliers hôtes d'Yves Lechêne.

Mais l'envoyé du système solaire constatait qu'il ne pourrait

connaître la nature exacte de ce genre de fétiches. Car tous les géants de pierre régnant sur la ville morte avaient été défigurés.

A des milliards de lieues de la Terre et du monde où il était né, Yves retrouvait exactement le même phénomène. Les statues légendaires, fruits à la fois de l'art et des religions, avaient été privées de leur faciès.

Cela, il ne l'avait pas vu dans l'œil-hublot, ayant interrompu lui-même l'expérience, excédé par des visions d'horreur auxquelles il avait voulu s'arracher. Toutefois, il faisait une remarque d'importance, et son cerveau fonctionnant intensément lui rendait la vitalité que son chagrin l'avait obligé à laisser en friche.

Sans oublier le triste sort de ses compagnons, sans cesser de penser à Olivia, tant aimée et sans doute disparue pour toujours dans l'incompréhensible colonne de feu, Yves notait que les Dieux d'Axi n'avaient pas été « opérés » avec l'adresse des entités qui avaient agi sur Terre et dans les planètes voisines.

Si la Vénus de Milo, le Sphinx ou Thouthankamon avaient été privés de leurs visages par des mains expertes qui avaient découpé la partie intéressée comme avec un subtil rasoir, les idoles axiennes, elles, semblaient avoir été victimes de vandales.

Des ciseaux sans délicatesse, de lourds marteaux, maniés par des mains de brutes, s'en étaient pris à ces faciès de pierre, pour les mutiler grossièrement. Aucun visage n'était intact, mais plusieurs demeuraient partiellement. On eût dit que ceux qui avaient fait ce joli travail, imitant maladroitement les mystérieux opérateurs des musées solariens, s'étaient acharnés sur les visages pour les enlever, n'y étaient que médiocrement parvenus, et en avaient massacré la plupart sans résultat appréciable.

Yves, d'ailleurs, aperçut, au pied de plus d'un colosse, un tas de gravats indiquant que c'était là le résultat de cette entreprise de haute maladresse.

On avait traversé une grande partie de la ville et Yves pensait qu'on devait marcher depuis une bonne heure, en durée terre-solaire, toujours en longeant plus ou moins la mer qui venait battre les remparts, lorsque des cris aigres retentirent, crevant le silence général.

Un certain flottement passa sur les impassibles guides du jeune savant. Intrigué, Yves leva les yeux.

Il crut tout d'abord qu'il s'agissait d'oiseaux. Un vol, venu de la mer, tournoyait en émettant ces vibrations désagréables. Mais il s'agissait de bien curieuses créatures. Il sembla à Yves qu'elles étaient porteuses de carapaces d'un gris-rose, que l'immense lune mettait en valeur en y éveillant des lueurs bizarres. Outre leurs ailes quadruples, non empennées, mais probablement membraneuses, les bêtes offraient, sur un corps ovale et plat, d'immenses pincettes semblables à

celles des crustacés. Chaque oiseau-crabe avait entre un demi-mètre et un mètre d'envergure, et tout cela crissait désagréablement, en battant l'air au-dessus de la cité.

Il était hors de doute que les Axiens en avaient peur et que leur morne promenade en était perturbée. Certains se dirigeaient déjà vers les constructions, cherchant une issue, un abri...

Yves vit foncer les oiseaux-crabes.

Plusieurs hommes masqués firent face, sortant de sous leurs tuniques des objets indistincts, en lesquels Yves devina bientôt de vulgaires frondes. Des pierres, lancées assez adroitement, heurtèrent les carapaces des oiseaux-crabes et en abattirent quelques-uns, qui se fracassèrent lourdement en tombant, entraînés par leur poids impressionnant. Mais il y en avait une nuée et plusieurs hommes voilés se débattaient sous leurs étreintes, saignant sous l'action des pinces effroyables qui les déchiraient.

Yves vit le péril. Il sortit de son abattement alors qu'un des monstres tournait au-dessus de lui.

Jusqu'alors, il avait assisté à tout cela comme dans un rêve. Le péril personnel le fouetta et, en une fraction de seconde, il se reprocha son inertie, son indifférence à la souffrance de ces êtres incontestablement humains attaqués par des créatures hybrides des plus redoutables.

Mais la lumière se faisait en son esprit et il comprenait en même temps la raison majeure de son indifférence, et pourquoi il n'avait pas spontanément réalisé la véracité du drame auquel il assistait.

C'est que cela se passait en silence, du moins en ce qui concernait les humains, ses frères de race.

Si les oiseaux-crabes grinçaient toujours, les hommes, eux, luttaienent ou succombaient dans le mutisme le plus total et, près de lui, sous Alpha XXXV, Yves en voyait deux, toujours masqués, mais avec des corps horriblement mutilés par les bêtes volantes. Ils n'étaient pas morts et devaient subir des tortures sans nom.

Pourtant, ils se taisaient et c'était à peine si Yves pouvait percevoir une faible respiration.

Il se souvenait vaguement d'un tableau semblable entr'aperçu à l'hôtel de Paris où l'avait attiré la déesse Héra. Si bien qu'il avait fallu, pour qu'il réalisât qu'il vivait dans la réalité et non dans le cauchemar, qu'un des oiseaux-crabes le menaçât directement.

Ces êtres qui périssaient silencieusement lui avaient été aussi étrangers que lorsqu'il avait assisté à une scène semblable à travers l'œil de l'oiseau fantastique. Maintenant, c'était autre chose, il redevenait très humain, avec l'instinct de la conservation joint à la compassion qu'éveillait en son cœur le triste sort des Axiens.

Il sortit le tube à infra-rouges de sa ceinture, le braqua sur le

monstre qui revenait à la charge. L'oiseau-crabe, troué par l'action désintégrante, s'effondra, à demi détruit.

Alors Yves bondit, se sentant soudain une âme de paladin. Une théorie de carapaces volantes s'abattait sur un groupe de trois Axiens masqués, qui cherchaient à fuir, leurs frondes étant impuissantes, Yves s'élança, braquant le tube. Les flammes infra-mauves lancèrent leurs lueurs éblouissantes et le mince fil désintégradeur ravagea le vol des horribles rapaces.

En quelques minutes, poursuivant sa besogne, devant les faciès impassibles des Axiens qui avaient cessé de lutter et qui se contentaient de regarder, Yves abattit plus de quinze oiseaux-crabes. Le terrible rayon infra-mauve frappait sans appel et l'immense péril vivant reculait sans cesse.

Un oiseau-crabe lança un crissement strident et toute la horde s'envola d'un seul coup, pour se perdre en direction de la mer.

Alors les Axiens revinrent vers Yves. Plusieurs d'entre eux relevèrent les victimes, mortes ou blessées et les emportèrent, du même pas égal qu'avant la tragédie.

Un Axien, sans doute celui qui avait déjà invité Yves à le suivre, lui montra une vaste avenue, où s'alignaient des théories d'idoles colossales, toutes avec leur visage mutilé.

Alpha XXXV baissait déjà vers l'horizon et, très loin, Yves pouvait voir blanchir l'océan. Le grand soleil reparaitrait bientôt.

Exaspéré par le silence et l'impassibilité des Axiens, il cria soudain, incapable de se tenir davantage.

— Mais dites quelque chose !... J'en ai assez de demeurer ainsi... On ne bouge pas... On vit... on marche... on lutte et on meurt en silence... J'en ai marre, vous comprenez !... Parlez !... Répondez !... Je suis à bout !...

Cela demeura sans effet. Il cria encore :

— Mais dites-moi où vous me conduisez !... Et puis, vous pourriez au moins me remercier... J'ai descendu les oiseaux-crabes, et sans moi vous auriez eu au moins dix morts supplémentaires...

Aucun résultat. Les Axiens s'étaient arrêtés autour de lui et, visiblement, attendaient que la crise fût passée.

Sa voix mollit. Un sanglot le secoua et il leur jeta :

— Puis après tout... emmenez-moi où vous voulez... Faites de moi ce qu'il vous plaira... Olivia est morte ! Morte, vous m'entendez !... Alors le reste, tout le reste... Si vous saviez ce que je m'en fous !...

Il baissa la tête, plaquant ses mains noueuses sur son visage amaigri. Un peu de vent passa et, au fur et à mesure qu'Alpha XXXV se couchait, le jour commençait à croître.

Un dernier oiseau-crabe, tapi dans quelque recoin, s'envola soudain et se jeta sur eux, précisément sur le groupe formé par Yves et

par son guide silencieux.

L'Axiën eut un geste de défense et Yves brandissait de nouveau le tube à infra-mauves. La bête avait attaqué l'homme d'Axi. Yves eut un grondement de rage, et pressa sur la détente. De près, l'oiseau-crabe était hideux à voir.

Mais, déjà, la tenaille géante avait tenté de meurtrir sa victime. Frappé à mort, l'oiseau-crabe referma sa pince avec un claquement sec qui donnait le frisson, sans parvenir à saisir l'homme. Du moins, au moment même où il était troué par le rayon désintégrant, le monstre avait agrippé le voile recouvrant le faciès du guide.

La bête tomba, arrachant le voile.

Yves eut un hurlement de bête blessée et recula, se voilant le visage de ses mains, pour ne plus voir, voir ce qu'il y avait sous le voile-masque, demeuré accroché à la pince de la bête abattue.

Une vision de cauchemar qu'il reconnaissait ! Un de ces phantasmes engendrés par l'action magique de la déesse Héra, suscitant un véritable film dans l'œil d'un oiseau légendaire.

Yves ne voulait pas voir cela. Il savait que cela existait, il l'avait deviné dès l'apparition des Axiëns. Mais il ne voulait pas affronter en face un homme privé de son visage avec la même précision apportée à découper les faciès des statues de la Terre.

Titubant, il chercha à s'enfuir. Derrière lui, le guide se baissait, sans hâte, reprenait le voile aux pinces de l'oiseau-crabe, et le remplaçait sur ce qui n'était même pas son visage.

Yves courait, horrifié, sans se rendre compte qu'il parcourait la grande avenue, où le soleil immense commençait à caresser les géants de pierre.

Et comme il prenait la direction voulue par eux, les Axiëns ne le poursuivirent pas, ne se hâtèrent pas davantage et ne firent que se remettre en route, du même mouvement lent, sur ses traces, à travers la ville silencieuse.

Il parcourut ainsi plus de deux cents mètres, se reprit un peu, se retourna, aperçut la théorie des hommes sans visages qui venaient vers lui...

Mais, en même temps, dans le ciel, il découvrait autre chose...

Non pas des oiseaux-crabes, ni aucune créature volante. Aucun phénomène de cette planète surprenante, analogue aux trombes de feu qui avaient dévoré le bosquet de la fleur-araignée...

Deux êtres humains progressaient en plein ciel. Sans support. Sans ailes. A vive allure, les bras écartés, figés et rapides, ils passaient, à vingt mètres au-dessus des terrasses de la cité. Aucune puissance visible ne les soutenait et cependant ils faisaient de la lévitation tout en avançant à grande vitesse.

La clarté du jour les mettait si bien en valeur qu'Yves, stupéfait, les

reconnut, et qu'à son ahurissement s'ajouta une joie puérile, bien que, peut-être, ce ne fut encore là qu'une vision illusoire.

Les deux êtres volants, se déplaçant en l'air avec autant d'aisance et sans le secours du moindre élément, c'étaient Gérard et Olivia.

CHAPITRE III

Yves se retourna et poussa un gémissement. Il était ankylosé, immensément fatigué, courbatu...

Décidément, il avait cru renoncer à la vie et il se sentait redevenu intensément humain.

Parce que, au milieu de ses souffrances, la petite fleur espérance, la petite fleur bleue bébête qui fait pleurer les cœurs sensibles de la lointaine Terre, s'était remise à faire des siennes.

Olivia vivait !

Il est vrai que par la même occasion, Yves avait vu renaître Gérard, son heureux rival. Mais il est juste de dire qu'il s'en réjouissait également de bon cœur. En dépit de son physique ingrat et des complexes qu'il en avait engendrés, Yves ne détestait pas le beau Gérard. Ils étaient même de très bons amis et le pauvre garçon s'était toujours gardé, par une pudeur bien compréhensible, de laisser entendre à l'athlète les sentiments dévorants qu'il nourrissait envers Olivia.

Ils les avait donc bien vus, l'un et l'autre, filant à travers les airs, libres comme des oiseaux mais semblant se propulser à l'instar de météores vivants.

Il les avait hélés, sans résultat. Et puis les événements s'étaient précipités. Yves avait prétendu courir après eux, ce qui était tout de même un peu puéril. Les Axiens s'y étaient aussitôt opposés, semblant désireux qu'il ne leur faussât pas compagnie. C'est alors qu'il avait

retrouvé toute son énergie pour résister à leur étreinte, alors qu'Olivia et Gérard, dans les rayons du soleil levant, disparaissaient en vol au-dessus des terrasses de la cité morte.

— Olivia !... Gérard !...

Avaient-ils entendu ? Pouvaient-ils seulement l'entendre ? Yves l'ignorait.

Les Axiens, avec une fermeté aussi absolue que leur silence, l'avaient maîtrisé. Ils y avaient eu quelque peine, l'exilir de la déesse Héra stimulant singulièrement le maigre garçon, mais enfin il avait succombé sous le nombre, tout en invectivant ses assaillants, auxquels il pouvait au moins reprocher une vive ingratitude.

Ne les avaient-il pas sauvés de l'assaut des oiseaux-crabes ? Mais ces hommes sans visage ne tenaient guère compte de ses récriminations. Yves s'était débattu avec vigueur, et non sans répugnance, tant il éprouvait d'horreur au contact de ces êtres voilés, depuis qu'il savait exactement ce qu'il y avait sous les voiles.

Depuis combien de temps se trouvait-il dans ce cachot ? Etait-ce bien un cachot ? Ou quoi ? Il ne savait plus. Il lui semblait qu'il avait dormi, très longtemps, pour récupérer, et cela après que les Axiens, ayant fini par le mettre hors d'état de nuire, l'avaient emporté, non plus dans les méandres des rues et des avenues de l'immense ville morte, mais, pour une fois, dans un des bâtiments.

Yves avait l'impression d'avoir parcouru, sur les épaules de quatre hommes sans visage qui le portaient après l'avoir ligoté, des salles géantes, aux voûtes sonores, à travers un palais invraisemblablement étendu, dans une clarté relative, paraissant filtrer de l'extérieur.

Partout, autant qu'il avait pu l'apercevoir, des idoles ornaient l'édifice. Et toutes ces statues anthropomorphes étaient privées de leur visage.

Le cauchemar s'était poursuivi jusqu'à la crypte. Car il pensait bien qu'on l'avait déposé au fond d'une crypte, dont les proportions lui semblaient considérables.

Il avait été déposé à même le sol. Et on l'avait abandonné là.

Il s'éveillait, après avoir sombré dans une longue torpeur et il cherchait à classer ses pensées, tandis que de sourds gémissements montaient de l'ombre et le faisaient frissonner.

Il était au pouvoir de ces êtres invraisemblables, qui trouvaient le moyen de vivre et de se comporter comme des humanoïdes qu'ils étaient en dépit de la singulière mutilation dont ils avaient été victimes, et qui se trouvait bizarrement partagée par toutes les idoles à forme humaine qu'ils avaient élevées.

Car il n'était pas question, pour Yves, expert en sciences ethniques de croire à une race exceptionnelle ou à une mutation spontanée chez les indigènes d'Axi. Pour une raison indéterminée, on leur avait enlevé

leurs visages. Et cependant, bien qu'il n'y eût, à la place qu'une surface plate, horrible d'aspect, et qu'il eût souhaité pouvoir oublier, ils devaient être réduits au silence.

Le lien avec l'énigme des musées de la Terre et du monde solaire devait exister. Et Yves pensait bien qu'il faudrait la chercher chez les êtres mystérieux à la nature desquels appartenait la déesse Hêra, qui s'était montrée favorable.

— Les êtres de non-vie...

Il se tordit dans ses liens et chercha à regarder autour de lui.

Il avait été couché sur la terre battue. Il faisait frais dans cette sorte de caveau et nulle issue n'apparaissait. Pourtant, Yves qui estimait se trouver à une grande profondeur, peut-être au-dessous du niveau de cette mer qui battait les remparts de la ville du silence, se demanda quelle pouvait être la source de la curieuse clarté qui régnait et aussi l'origine de ces sourdes plaintes.

Il tenta de se redresser, se recroquevilla, tenta de ronger ses liens, finit par faire éclater ceux des poignets.

Installé sur son séant, il souffla longuement et regarda avec une attention grandissante.

Une lumière verdâtre paraissait flotter. Elle émanait, il s'en rendit bientôt compte, de milliers de petits points phosphorescents qui formaient, autour de lui, et à une distance d'une dizaine de mètres environ, un immense cercle. Yves en occupait le centre et il se trouvait ainsi environné d'une couronne lumineuse, formée par ces points mystérieux.

Il soupira. Tout était assez tragique, mais cela lui était égal.

Olivia vivait.

Dans des conditions évidemment ahurissantes, mais il savait qu'il pourrait la retrouver et que ni elle, ni Gérald, n'avaient été consumés par la trombe de feu vivant.

Fort de cet espoir, Yves acheva de se libérer, se palpa, ne se trouva aucune blessure, sinon des égratignures. Il constata que les Axiens, prudents, lui avait ôté le tube à infra-mauves dont ils avaient pu mesurer les effets. Mais ils lui avaient laissé le reste de son équipement. Il trouva avec plaisir le tube des pilules vitaminées et se restaura, sans boire, ce qui était désagréable, mais tout de même efficace.

Il retrouva, au fond d'une poche, le micro portable qu'il croyait perdu. Tout de suite, il tenta un appel.

Un instant après, il obtenait le faible timbre émanant d'un autre poste semblable (impossible de communiquer avec l'astronef, le Sphinx ayant détruit ses appareils de télécommunication).

Qui répondait ? Olivia ? Gérald ?

Soudain, il tressaillit, reconnaissant l'organe de T'Xew, marqué du

curieux accent vénusien :

— Professeur...

— Qui m'appelle ?

— Yves Lechêne... Où êtes-vous ?

— Dans la savane. Je me suis réfugié dans un arbre, traqué depuis deux jours par des insectes monstrueux...

Il les décrivit succinctement : sortes de libellules à face quasi-humaine, armées d'aiguillons redoutables. Elles avaient massacré, devant lui, un des matelots de l'astronef avec lequel il s'était retrouvé en s'échappant du bosquet calciné, derrière un rideau de feu.

— Que sont devenus les autres ?

— Pas de nouvelles, gémit T'Xew... et impossible d'appeler l'« Espoir ». Je souhaite que Véril envoie une patrouille à notre recherche...

Yves expliqua qu'il avait vu Olivia et Gérald passer dans le ciel, en aussi singulier équipage, d'ailleurs invisible.

Un soupir de T'Xew passa à travers les ondes :

— Quelle aventure !... Et vous, Lechêne ?

— Je suis dans une cité silencieuse, où les habitants n'ont pas plus de visage que nos statues classiques du monde du Soleil... Et captif au fond d'une crypte sombre baignée de lueurs verdâtres...

Ils conversèrent encore un moment. T'Xew indiqua que les libellules géantes semblant avoir déserté la région, il se mettrait en route pour tenter de joindre l'astronef. Du bord, il pourrait, grâce à son micro portable, tenter de communiquer avec Yves. Les autres micros étaient tous dans les équipements des explorateurs.

— Mais, fit remarquer Yves, Véril possède d'autres micros autonomes, même si le poste de sidéro-radio est détruit... Avez-vous tenté de le contacter ?

— Oui, avoua le professeur. Mais sans résultat. Je me demande si l'astronef n'a pas quitté la planète. Vous savez que nos micros n'ont qu'un faible rayon d'action, et qu'on ne les entend pas au-delà de cinquante kilomètres... Quant à nos compagnons...

Ils décidèrent de demeurer en contact, de s'appeler toutes les deux heures.

Yves, la communication coupée, après avoir souhaité bonne chance au Vénusien, se retrouva seul.

Il imaginait le vieux savant repartant à travers la savane diabolique, où le malheureux marin des étoiles avait péri sous les dards des horribles bêtes. Et si l'astronef était reparti ? Et pour quelle raison ?

Véril ne les abandonnerait pas, mais il avait peut-être dû mettre son navire à l'abri de quelque péril, comme c'était son devoir le plus absolu.

Yves recommença à soupirer. Il se leva, fit quelques pas, regardant les étranges points verdâtres. Il s'arrêta.

Cela lui faisait un drôle d'effet de les contempler. Il lui semblait qu'eux aussi le regardaient et que, dans l'ombre, des milliers d'yeux le tenaient sous leur rayon multiple, tout en engendrant cette lueur bizarre qui emplissait médiocrement la crypte.

— Des yeux... ?

Le comble, c'est que ce genre d'yeux ne lui paraissait pas inconnu. Il avait déjà vu ce genre de pupilles translucides et luminescentes.

Il chercha dans son souvenir. Certes, Hêra, par le truchement de l'œil-hublot, lui avait montré en vrac les horreurs qui attendaient l'expédition sur Axi. Mais Yves pensait, depuis son arrivée sur l'inférieure planète, avoir déjà rencontré pareil regard.

Il frôla quelque chose d'indistinct dans l'ombre et eut un instinctif mouvement de recul.

Bien lui en prit.

La chose s'était détendue dans sa direction, mais l'avait évité ou plus exactement « manqué ». Car il était visé.

Et d'autres choses bougeaient, se détendaient, craquaient bizarrement dans les semi-ténèbres, tandis que les gémissements s'élevaient de plus belle.

Yves, grelottant d'épouvante, reflua vers le centre de la crypte, se retrouvant au milieu de la couronne phosphorescente, et à distance respectueuse de ces choses qui remuaient, et qu'il commençait à deviner, son propre regard s'accoutumant à la mauvaise visibilité.

Crispé, claquant des dents, il éprouvait le curieux besoin de se recroqueviller, cherchant à tenir le moins de place possible, tant il se rendait compte à quel péril il venait d'échapper.

Il se raisonna, se morigéna.

— Allons !... Je suis idiot... Ici, je ne risque rien... Mais il faut que je reste là, où les hommes sans visages m'ont mis... Parce que si je m'approche de la couronne qui m'entoure... de la couronne d'yeux...

Les yeux, c'étaient ceux des araignées-fleurs, plantées par dizaines, en cercle, dans la crypte, à même ce terrain humide. Et les choses qui avaient bougé à l'approche d'Yves, et qui avaient tenté de le saisir, c'étaient les pattes-tentacules, dont les tons rouges et noirs se fondaient dans la nuit de la crypte.

Yves comprenait que les monstres végétaux l'observaient, le guettaient, ne le laisseraient pas fuir. Ah ! certes, les hommes sans visages pouvaient être tranquilles ; avec de pareils gardiens, leurs captifs ne sauraient s'échapper en aucune façon.

Sinon dans la mort, en cherchant à se suicider, car en se jetant sur les araignées-fleurs, c'était une fin inévitable qui eût attendu le désespéré.

— Voilà aussi pourquoi ils m'ont pris le tube infra-mauve...

La tête entre les mains, il s'accroupit sur la terre et ne bougea plus. La fièvre le gagnait, et il ne voulait plus voir, voir ces yeux phosphorescents, tous braqués sur lui. Mais ils l'entouraient de leur fantastique couronne, et tout cet amalgame vivant de tentacules rouges et noirs était prêt à le saisir, l'attirer, le jeter tout vivant aux gueules-corolles, qu'il commençait aussi à distinguer, faisant une tache livide dans la pénombre, au centre de chaque monstre végétal.

Il compta ainsi plus de trente araignées-fleurs et comprit que sans un miracle, ou la volonté de ses géôliers sans visage, il ne pourrait jamais sortir de là par ses propres moyens.

Luttant contre lui-même, il voulut tenir malgré tout. Et il récidiva ses appels au micro, espérant vaguement contacter, soit l'astronef, soit Gérard et Olivia dont il savait qu'ils vivaient, soit encore l'aspirant Rocher ou le dernier marin, disparus dans le tourbillon de feu.

Mais il ne réussit qu'à entrer de nouveau en contact avec le Vénusien. T'Xew marchait dans la savane et commençait à apercevoir la mer. Yves lui conseilla de se méfier des oiseaux-crabes. T'Xew, par bonheur, gardait son arme à infra-mauves. Ils conversèrent un bon moment. Yves expliqua plus précisément sa situation. Le Vénusien avoua qu'en dépit du marasme dans lequel ils étaient jetés, il brûlait de comprendre ce que tout cela signifiait. S'il ne retrouvait pas trace du cosmonef, il chercherait la cité morte, pour rencontrer les hommes sans visages et tenterait alors de délivrer Yves. Le jeune homme voulut l'en dissuader. Inutile de se jeter dans la gueule du loup !

Mais T'Xew était stimulé par la curiosité scientifique et il risquerait sa vie, moins pour sauver Yves que pour aller jusqu'au bout dans sa mission, qui était d'arracher les derniers secrets de la planète Axi sur laquelle, ils en étaient persuadés tous les deux, se tenait le nœud de l'énigme des musées solariens.

Seul de nouveau, Yves resta longtemps immobile, prostré.

Il sombra dans un semi-sommeil, fébrile et fécond en phantasmes. Cela dura un bon moment encore. Il évoquait Olivia, la voyant filer à travers les airs parmi les araignées-fleurs et les oiseaux-crabes.

L'angoisse le tenaillait et il ne comprenait plus grand-chose, n'arrivant plus à distinguer la vérité de la fiction, dans son propre cerveau.

— Yves !... Yves !...

On l'appelait. C'était encore, sans doute, une hallucination.

Soudain, une main toucha son front. Yves fut secoué d'un véritable spasme et ouvrit les yeux. Il vit Olivia...

CHAPITRE IV

Extase... surprise... intense satisfaction... angoisse incompréhensible...

C'est tout cela qui affluait dans l'âme d'Yves Lechêne. Il détendit son grand corps dégingandé, leva son faciès terreux, étendit la main en un geste spontané, comme pour la toucher, pour savoir si c'était bien elle, s'il ne s'agissait pas d'un mirage...

— Yves... c'est moi... Olivia !

— Olivia !

Il répéta le nom chéri et, brusquement, s'arracha à sa torpeur. Non, il ne dormait plus, il ne rêvait plus. Olivia avait réussi à pénétrer jusqu'à lui, au fond de la crypte, au mépris du cercle des araignées-fleurs.

Il est vrai qu'un tel exploit, ce ne devait pas être grand-chose pour une personne capable de fendre les airs sans autre force apparente que sa seule volonté.

— Yves...

Il tourna la tête et vit Gérard. L'athlète, lui aussi, était arrivé là. Ils l'avaient rejoint et s'approchaient, tous deux avec des sourires agréables. Mais Yves les trouvait lointains, un peu comme s'ils avaient été drogués, ou s'ils sortaient, eux aussi, d'un long et profond sommeil...

— Comment êtes-vous venus ?

Olivia parut hésiter mais Gérard dit, très vite :

— Pas de questions oiseuses, Yves, je vous en prie... Nous sommes venus pour vous arracher à vos geôliers...

— Oui... pour vous arracher...

La voix d'Olivia faisait écho. Et elle répétait les phrases prononcées par Gérard, sans paraître les comprendre. Yves fronça le sourcil.

Cela ressemblait si peu à la calme et sérieuse Olivia, au docteur Olivia, à la savante positive et précise, cette attitude de robot, qu'il ne pouvait arriver à l'admettre.

Gérard, d'ailleurs, était tout aussi peu lui-même. Il gardait en permanence un sourire un peu béat, qui ne lui convenait guère. Et tous deux avaient des gestes lents, comme des gens encombrés de vêtements inaccoutumés et inadéquats à leur nature.

— On dirait, pensa Yves, qu'ils sont embarrassés de leurs propres corps...

Il y avait certainement un peu de cela. Mais il songea qu'après le voyage aérien dont il avait été témoin, Gérard et Olivia, victimes eux aussi de l'invraisemblable planète et de ses phénomènes, ne pouvaient être tout à fait normaux.

L'était-il lui-même, et ne présentait-il pas peut-être l'aspect d'un homme égaré, décontenancé... ?

Il était debout, entre eux deux. Il leur pressait les mains avec effusion, s'étonnant de ne pas trouver, en réponse, un même élan, une même chaleur humaine.

Décidément, Olivia et Gérard semblaient avoir beaucoup changé depuis qu'ils s'étaient si curieusement véhiculés dans l'atmosphère. Mais cependant, l'un et l'autre, ils continuaient à lui sourire, ils lui assuraient qu'ils étaient venus le délivrer.

— Venez, Yves...

— Comment allons-nous sortir d'ici ?

Il ne voyait, dans la semi-lumière, que le cercle effrayant des araignées-fleurs, et les milliers de méchants petits yeux verts qui les guettaient.

Il avait demandé comment sortir, il n'osait plus leur demander comment ils étaient arrivés jusqu'à lui. Olivia, tranquillement, se mit en route, la première, droit sur le cercle des plantes monstres.

Horrifié, Yves eut le réflexe de se précipiter à son secours. Mais Gérard semblait avoir deviné sa pensée. La poigne athlétique arrêta l'élan du jeune savant.

— Mais non... Olivia ne risque rien...

Pourtant l'araignée-fleur qui se trouvait dans l'axe du mouvement d'Olivia avait vu cette proie qui se présentait. Déjà, les petits yeux verts étincelaient, les pattes rouges et noires commençaient à frémir et, au cœur blanchâtre du démon végétal, la gueule-corolle s'entrouvrait.

Olivia marchait très droite, avec un si curieux rythme qu'Yves, stupéfait, se demandait si seulement elle touchait le sol.

La plante lança ses horribles tentacules, Olivia se contenta de faire un simple geste, un peu celui d'une femme qui dit : non... mais non, à un enfant ou à un animal familier.

Et ce fut tout.

Il n'y avait plus de plante carnivore. L'araignée-fleur s'abattait sur elle-même, en un magma informe, produit de la liquéfaction instantanée du monstre vaincu.

Gérald poussa Yves, qui demeurait immobile, ses longs bras ballants, sans comprendre.

— Avancez, cher Yves...

Yves frissonna, mais il obéit et suivit Olivia.

Derrière elle, il franchit le cercle des araignées-fleurs en foulant aux pieds l'innommable résidu de la plante foudroyée par la seule volonté d'Olivia. Les araignées-fleurs les plus proches, dont les tentacules se mêlaient précédemment à celles du monstre détruit tentèrent un assaut, à leur tour et Yves eut un affreux mouvement de recul.

Encore une fois, Gérald le pressa d'avancer, en le tenant ferme et de sa main libre, il exécutait à son tour à droite et à gauche, le même geste qui avait servi à Olivia pour détruire l'araignée-fleur.

Ses deux congénères eurent le même sort et le sol de la crypte fut littéralement baigné de leurs restes liquides. Pataugeant dans cette tourbe, Yves, vacillant un peu, avança à la suite d'Olivia.

Un nouveau problème se posait à lui. Pourquoi frissonnait-il chaque fois qu'il entraînait en contact, soit avec Gérald, soit avec Olivia ?

Il se rendait compte, maintenant, que cette sensation bizarre l'avait traversé à chaque reprise, depuis l'instant où les deux jeunes gens étaient apparus, presque spontanément eût-on dit, au fond de la prison où l'avaient jeté les hommes sans visages.

Qu'arrivait-il donc à ses compagnons ? Ils étaient glacés, et tout en eux avait l'air inhumain. Pourtant, en dépit de la faible visibilité émanant des yeux des fleurs monstrueuses, Yves était convaincu qu'il avait bien affaire à Olivia Florent et aussi à Gérald Helson. Tous deux portaient encore l'équipement des navigateurs spatiaux, utilisé au départ de l'astronef. Et c'était, incontestablement, la robuste carrure et la tête de Gérald, la silhouette svelte et troublante et l'aimable visage d'Olivia. Leurs voix, elles-mêmes, gardaient un timbre authentique.

Mais l'expression en était différente, plus vague, tout comme leur progression paraissait incertaine.

Une fois encore, Yves se demanda quelle modification de métabolisme basai ils avaient bien pu subir.

Il est vrai que, maintenant, s'ils étaient capables de lévitation à

grande vitesse, il fallait admettre qu'ils disposaient, pour une raison encore inconnue, d'un pouvoir assez exceptionnel.

Derrière eux, Yves découvrit un escalier et tous trois commencèrent à gravir les degrés. Du moins Yves escaladait-il marche par marche, selon un processus bien humain, bien naturel, et valable dans toute planète où joue la loi de la pesanteur.

Mais il n'osait affirmer qu'il en était de même pour ses camarades. Si Gérard, près de lui, exécutait des mouvements de jambes réguliers tout en ayant l'air de régler son pas sur celui d'Yves (ce qui n'échappa à ce dernier) Olivia prenait des airs d'elfe en vacances. Il était évident qu'elle dansait sur place, et montait l'escalier avec une légèreté qui confinait au flottement. Yves se frotta les paupières de la paume de ses mains maigres. Sans doute était-il encore sous l'impression de cauchemar de la crypte d'où on venait de l'arracher. Il n'y avait aucune raison pour qu'il vît Olivia, la sage, l'humaine, la précise Olivia, s'élever ainsi à l'instar des magiciennes des vieux contes de la planète-patrie.

En titubant, il gagna un couloir, passa dans une sorte d'immense atrium. On commençait à retrouver le palais de la cité morte et Yves revit les statues défigurées par des mains malhabiles.

A plusieurs reprises, il avait voulu poser des questions, mais Olivia marchait toujours sans se retourner, laissant à Gérard le soin de renseigner Yves. Et Gérard soufflait :

— Plus tard, Yves... ne demandez rien... Il faut sortir d'ici le plus vite possible...

Yves, après tout, était bien de cet avis et il finit par ne plus rien dire du tout, jusqu'à ce qu'ils aient atteint une galerie, flanquée de colosses sans visages, hallucinants avec ces masques blanchâtres tranchant sur la patine de la pierre, et qui les faisaient ainsi ressembler aux singuliers vivants de la planète Axi.

Au bout de la galerie, Yves aperçut le jour.

Ils avancèrent encore, Olivia toujours avec cette démarche dansante qui donnait le vertige à Yves, lequel s'aperçut, se demandant s'il n'avait pas la berlue, que, par instants, les pieds cependant chaussés des bottes de nylon blindé terminant la combinaison-scaphandre ne faisaient qu'effleurer les dalles.

Ils débouchèrent sur une terrasse dominant la mer. De part et d'autre, la cité morte apparaissait, sous le soleil couchant. La grande étoile du Centaure allait plonger vers l'horizon, tandis que, bientôt Alpha XXXV prendrait place au zénith, épandant ses flammes vertes et roses.

Yves aperçut, dans la ville, une longue théorie d'Axiens, dans leurs tuniques et leurs longues robes, tous voilés comme il se devait.

L'un d'eux dut apercevoir, lui aussi, ces trois intrus sur la terrasse.

Yves devina qu'ils devaient paraître monstrueux, eux qui avaient conservé un visage, dans ce monde où cela n'était pas même permis aux idoles.

En silence, mais en tumulte, les Axiens se ruèrent vers le palais, brandissant leurs frondes. Des pierres sifflèrent autour des trois cosmonautes. Yves eut peur. Pour Olivia.

Il vit un projectile arriver, droit sur elle. Il hurla mais, avant qu'il ait eu le réflexe foudroyant de se jeter devant elle, Gérard l'avait immobilisé, de sa poigne solide.

Yves aurait voulu protester si, dans le temps de ce jet de pierre il n'avait vu très nettement le caillou, cependant énorme, paraître atteindre son but – Olivia – et passer à travers elle pour aller rouler sur les dalles de la terrasse, avec un bruit bien caractéristique de pierre sur pavage.

Les yeux agrandis par la surprise épouvantée qui s'empara alors de lui, Yves regarda tour à tour la jeune femme et Gérard. Ensemble ils lui sourirent, tout en mettant un doigt sur leurs lèvres. D'autres pierres volaient, mais ils semblaient n'en avoir cure.

Olivia dit, de sa voix lointaine :

— Ecoutez ce que va vous dire Gérard...

Et Gérard émettait :

— Vous allez venir avec nous, Yves... Ne vous effrayez pas... Nous vous guidons...

Ils lui tendaient la main, de part et d'autre. Et Yves sentit soudain qu'une force inconnue l'enveloppait. Et il fit aussitôt en pensée un rapprochement avec ce qui était arrivé, à bord de l'astronef, à l'aspirant Rocher, à Vénil et à T'Xew. Il était littéralement encastré tout vif dans une masse invisible qui épousait la forme de son corps et l'enfermait intimement. Sans contact précis, mais avec une sûreté qu'on devinait, plus qu'on ne pouvait la déterminer.

Les Axiens avaient cessé depuis une minute leur bombardement trop imprécis. Mais un groupe de sans-visage apparaissait sur la terrasse. Ils brandissaient leurs redoutables frondes et une véritable grêle de projectiles s'abattit sur le groupe des Terriens.

Yves avait eu une velléité de recul, instinctivement. Cela lui fut impossible. L'autre, qui l'enveloppait, le maintenait, comme dans un cercueil de cristal. Seulement les pierres, cette fois bien dirigées, arrivaient sur eux trois.

Yves voyait les cailloux passer à travers Gérard et Olivia, sans que ceux-ci parussent en éprouver le moindre mal. Quant à lui-même, il se trouvait également immunisé, de tout autre façon, mais moins efficace.

L'aura vivante et invisible qui l'enserrait totalement formait la plus infranchissable des carapaces et, contre Yves, les cailloux

rebondissaient, impuissants, pour aller joncher les dalles.

Les Axiens se ruaient, fantômes silencieux et menaçants.

Olivia et Gérard encadrèrent Yves. Ils lui prenaient chacun une main. Ensemble, ils s'envolèrent de la terrasse.

Enfermé dans cette chose inconnue qui épousait totalement son corps, Yves s'élevait sans difficulté. D'ailleurs, il le comprenait, ce n'était pas lui qui se propulsait ainsi, mais l'être ignoré, la force mystérieuse et qu'il devinait bien vivante, dans laquelle on l'avait incarcéré sans lui demander aucunement son avis.

C'était une bien curieuse sensation que d'être transformé en météore vivant. Tous trois survolaient le palais, la ville, la mer. Les derniers feux du Centaure éclaboussaient l'immense cité, dont les constructions plus ou moins cubiques s'étendaient très loin sur le rivage. Et, dans le crépuscule axien, Olivia, Gérard et Yves filaient, loin des hommes sans visages et de leurs palais recelant des cryptes hantées d'araignées-f leurs.

On prit carrément la direction de l'horizon. Yves n'avait même pas le vertige. Il n'avait pas froid non plus, se sentant mystérieusement enserré, et protégé, dans cet être parasitaire qui l'avait véritablement absorbé.

Ami ? Ennemi ? Le savait-il ?

Il pensa un instant qu'Olivia et Gérard, eux aussi, possédaient chacun un tel support. Mais il en revint aux effets des pierres lancées par les Axiens et dut rejeter cette hypothèse.

Les effets différents devaient laisser entrevoir une cause différente.

Yves était moralement perdu. Même la présence d'Olivia, qui lévissait à sa droite, très belle dans les derniers feux du Centaure, n'arrivait pas à le rasséréner.

Tous trois fonçaient, au-dessus de l'océan. Plusieurs fois des oiseaux-crabes jaillirent des flots et volèrent, autour d'eux, en lourdes théories menaçantes. Mais ils n'osèrent pas attaquer.

D'ailleurs, Yves pensait que leur sort eût été vite réglé, comme l'avait été celui des fleurs monstrueuses s'opposant à sa fuite de la crypte.

Ils étaient silencieux et Yves se demandait d'ailleurs s'il pourrait s'exprimer, se trouvant ingéré par la force inconnue qui le propulsait. Plus il réfléchissait (autant qu'il pouvait classer ses pensées) plus il jugeait insolite l'attitude de Gérard et celle d'Olivia.

Non qu'ils fussent, plus que lui, victimes des prodiges de l'extraordinaire planète. Mais bien en raison de leurs réactions. Et il en arrivait à se demander lui-même s'il n'avait pas perdu la raison.

Une idée lancinante commençait à s'incruster dans son cerveau, au milieu du vertige qui s'ouvrait en lui, à défaut du malaise qu'aurait dû normalement provoquer son bizarre moyen de locomotion aérienne.

Et cette idée se vrillait comme un fer rougi au feu.

— La non-vie...

La déesse Héra, et le Sphinx qui avait attaqué l'astronef (ou du moins ceux qui avaient cet aspect) étaient des créatures de non-vie, venues d'un autre univers, peut-être parallèle, coexistant au Cosmos, mais sûrement obéissant à des lois différentes.

Comment Gérard et Olivia pouvaient-ils être, eux aussi, de cette non-vie que lui avait laissé découvrir la femme aux yeux sombres, dans un sordide petit hôtel parisien, à des milliards de lieues d'Axi où il se trouvait maintenant, filant incompréhensiblement à travers les airs ?

Savoir... Savoir...

Comme T'Xew, comme tous les savants du monde, Yves acceptait de mourir, mais il voulait savoir. Non ! il ne sombrerait pas dans le néant avant d'avoir compris. C'était sa vocation, sa vie, sa raison d'être, comme le but de sa mission. Tout cela était lié à l'énigme des musées. Inexplicablement.

Il voulait l'expliquer quand même, dût-il y perdre la vie.

Devant les trois êtres volants, les flots roulaient. Ils devaient les surplomber de vingt ou trente mètres, tout au plus. Alpha XXXV, lune immense, avait depuis longtemps remplacé le Centaure et Yves, en jetant un regard derrière lui, sans être lâché par ses compagnons de vol, avait vu disparaître la côte, le continent, et la ville morte des hommes sans visages.

Il n'évalua pas le temps passé à filer ainsi au-dessus de l'océan, mais c'était encore la nuit, aux lumières d'Alpha XXXV tamisée de nuages capricieux, quand une bande noire stria l'horizon.

— Un autre continent... sommes-nous arrivés ?...

Ce continent s'avéra bientôt plus montagneux que celui qu'ils avaient quitté. Yves jetait de fréquents regards vers le ciel, vers la côte, espérant toujours entrevoir l'astronef.

Mais le navire du commandant Vériel demeurerait invisible.

Le jour se levait de nouveau lorsque les trois êtres volants arrivèrent à la côte. On poursuivit la progression, cette fois au-dessus de la terre, très aride, tourmentée et rocheuse et, bientôt, le relief s'accroissait rapidement. Les volants prirent de la hauteur et dominèrent une chaîne de montagnes qui se profilait à l'infini.

Les volcans abondaient, semblait-il, dans cette région, et maint cratère était en activité. Le paysage, vu d'en haut, était fantastique et Yves pensait voyager dans un cercle inédit du poème dantesque.

Des animaux insolites couraient au sol et des oiseaux immenses, paraissant faits de métal, battaient l'air flamboyant de leurs grandes ailes aux reflets de platine.

Et puis, très loin, Yves, dont le cœur s'était mis à battre, crut

apercevoir deux silhouettes courant au sol.

— Des hommes !... Ils portent des combinaisons... Ce sont des nôtres !...

Il ne se retint plus, cria, dans le vent de la course. Il ne savait s'il se faisait entendre, si seulement Olivia et Gérald se souciaient de lui et de ce qu'il disait.

Il se débattit, dans son armure invisible, hurlant, peut-être muettement :

— Des amis... Des nôtres... Regardez !... On dirait qu'ils fuient, qu'ils sont poursuivis !...

Olivia et Gérald étaient impassibles. Yves voulait se tordre dans ses liens de cristal, mais cela était impossible. Il se trouvait totalement tributaire de son redoutable parasite.

Ils passèrent au-dessus des fuyards. Yves reconnut l'aspirant Rocher, suivi du second matelot de l'astronef, échappé avec lui.

Autour d'eux, des êtres volants, longs de près d'un mètre, munis d'ailes transparentes et vibratiles, tourbillonnaient, s'acharnant à les poursuivre. Par instants, Rocher ou son camarade stoppaient, levaient le bras, brandissant un tube à infra-mauves. Une des bêtes tombait, foudroyée, et Yves pouvait apercevoir sa tête, affectant vaguement une forme humaine, et qui grimaçait horriblement.

Il comprit que c'étaient là les libellules géantes dont avait parlé le professeur T'Xew. Il y en avait des centaines. Rocher et son compagnon étaient perdus.

Mais si Gérald et Olivia le voulaient, avec le pouvoir dont ils disposaient, ils pouvaient tout aussi bien être sauvés.

CHAPITRE V

Haletants, trempés de sueur dans leurs scaphandres, le visage relativement protégé par les casques transparents qu'ils avaient eu le temps de mettre en place, l'aspirant et le matelot sidéral luttèrent avec l'énergie du désespoir.

Ils pensaient n'avoir guère de chances. Avec les membres de la mission scientifique, ils avaient été victimes, dans le bosquet de la savane axienne, de la trombe de feu qui semblait prendre un malin plaisir à tourner autour des cosmonautes, comme si elle eût été animée d'une volonté propre.

Tandis que le feu prenait, que Gérard, Olivia, Yves, T'Xew et le second matelot disparaissaient les uns après les autres dans l'embrasement du buisson, les deux hommes s'étaient sentis littéralement soulevés de terre, emportés dans un vertige sans fin.

Cela avait duré longtemps ainsi. Le sang, affluant à leur cerveau, ne leur avait guère permis de se rendre compte de ce qui se passait et, pendant un temps indéterminé, ils avaient vu tourner autour d'eux le décor de la planète.

Rocher pensait avoir été saisi dans la force centripète émanant de la trombe elle-même, qui continuait à tourner et ne se disloquait plus. Tandis que sa partie inférieure, après l'action dirigée par T'Xew, croulait en incendiant les bosquets, c'était la partie supérieure, attendant au nuage de feu, qui aspirait les deux corps humains. Et ce météore surprenant roulait, roulait toujours, emportant les hommes

comme certaines tornades terrestres emportent des légions d'insectes ou de batraciens, qui retombent en pluie sur des populations ébahies.

Ainsi, ils avaient parcouru une distance considérable, à travers la savane tout d'abord, puis au-dessus de l'océan. Et la trombe était revenue à son point de formation, la chaîne volcanique du second continent, où elle s'était finalement dissociée en s'engloutissant dans le cratère d'où elle avait jailli.

N'étant plus soutenus gravitationnellement, Rocher et son compagnon s'étaient retrouvés au sol, où ils étaient demeurés de longues heures, abrutis et contusionnés par ce voyage vertigineux.

Et, quand ils avaient commencé à reprendre conscience, cherchant à comprendre ce qui était arrivé en confrontant leurs impressions, ils avaient pu constater que le tourbillon de feu avait emmené, dans sa course impressionnante, d'autres vivants qu'eux-mêmes, un essaim monstrueux glané quelque part sur Axi, au cours de la randonnée infernale.

Il s'agissait de libellules immenses, dont la tête, quasi humaine, était atroce à contempler. Les deux hommes avaient vite pris conscience du fait que ces insectes formidables étaient des plus dangereux et que les dards formidables dont ils étaient armés représentaient un péril sans nom.

La lutte avait commencé, mais les libellules étaient trop. Il y en avait un véritable nuage. Engourdis après la course tournoyante, elles s'éveillaient les unes après les autres et, au fur et à mesure que Rocher ou son compagnon en abattaient avec le rayon infra-mauve, d'autres individus arrivaient, soutenus par leurs ailes vibratiles, et s'acharnaient sur eux.

Les combinaisons résistaient à un dard, à dix. Pas à cent. Les monstres déchaînés s'acharnaient et commençaient à porter de mortels coups aux deux hommes, lorsque, dans les airs, apparurent les trois êtres volants, qui étaient Olivia, Gérald et Yves.

Ce dernier, luttant contre son enveloppe invisible, suppliait qu'on portât secours aux victimes. Il faut croire qu'il réussit à émouvoir le parasite qui lui servait de carapace, car la rigidité de l'être invisible parut céder. Yves, un peu plus libre de ses mouvements, se débattit entre ses deux compagnons de vol et recommença à crier, demandant l'intervention d'Olivia et de Gérald.

Il se produisit un phénomène qui surprit à peine Yves, accoutumé qu'il était aux faits les plus étranges.

Le trio se trouva immobilisé en l'air.

Ainsi, surplombant le relief tourmenté du continent numéro deux, entourés de cratères et de pics, de trombes rougeoyantes et de nuages de feu, ils assistèrent à la fin des deux hommes, qui succombaient sous le nombre, parmi les cadavres de libellules amoncelés, à demi

désintégrés par le rayon infra-mauve.

— Olivia... Gérald... Sauvez-les !... S'il en est temps...

Il n'en était plus temps et les deux jeunes gens demeuraient impassibles, quasi souriants. Puis, insensiblement, ils sortirent de leur immobilité et, doucement, tous trois descendirent vers le lieu du drame, Olivia et Gérald continuant à emmener Yves qui se débattait.

Au sol, on le laissa libre. Il se mit à courir vers le point où gisaient les corps des deux hommes du cosmonef. Son invisible compagnon le gênait un peu, s'attachant toujours à lui, mais il devait lui donner sa liberté de mouvement au maximum.

Les libellules s'abattirent sur Yves, sans résultat. Il n'avait même pas mesuré le danger, mais il comprit tout de suite qu'il était invulnérable, le parasite lui servant de caparaçon. Et, presque aussitôt, autour de lui. l'essaim entier s'abattit et commença à se liquéfier, répandant des reliefs épouvantables. Il évoqua les araignées-fleurs, frappées dans la crypte de la cité morte, et ne douta pas que Olivia, ou Gérald, aient fait un simple petit geste meurtrier pour détruire les insectes démoniaques.

Ce geste, que ne l'avaient-ils fait quelques minutes plus tôt ? Ils eussent sauvé leurs compagnons. Mais ils n'avaient pas jugé bon de prendre cette peine en temps utile. Et Yves était épouvanté, tant de la mort atroce de ses deux compagnons d'aventures sidérales que de l'indifférence souveraine qui était devenue celle de son ami Gérald et aussi de cette femme qu'il aimait par-dessus tout et pour qui il commençait à éprouver une horreur totale.

Il se pencha, saisi d'une immense pitié, d'une tendresse millénaire envers des hommes qui avaient été ses camarades de voyage, et de quel voyage ! et qui avaient affronté avec lui l'espace, le subespace, l'inconnu des aventures d'un monde à l'autre.

Il retourna, avec des gestes pieux, les deux corps dont les combinaisons avaient fini par céder sous les assauts réitérés des dards fantastiques, et qui ruisselaient de sang.

Et ce qu'il constata l'étonna à peine, si cela le plongea dans un nouvel abîme de terreur et d'incompréhension.

Ni Rocher, ni le marin, n'avaient plus de visage.

Ils étaient morts, lardés, transpercés, tailladés par les terribles insectes géants. Mais une partie de la tête manquait sous les casques globoïdes. La partie antérieure, qui avait été littéralement annihilée. Exactement à la façon des Axiens qui, vivant malgré cette mutilation, avaient la pudeur de demeurer désormais voilés.

— Venez, Yves... Ne restons pas là !...

Yves tourna vers Olivia et Gérald ses yeux embués de larmes. Un sursaut de révolte l'envahissait. Ils arrivaient près de lui et, très doucement, toujours avec des visages amènes, comme si l'abominable

tragédie les laissait indifférents, ils l'invitaient à les suivre.

— Mais vous êtes des monstres !... Des monstres !... Vous ne voyez donc pas que...

Il s'interrompit, se mordant les lèvres. Jamais il n'aurait cru pouvoir parler sur ce ton à un vieux copain comme Gérard, ni surtout à Olivia. Olivia qu'il aimait secrètement depuis si longtemps et qui représentait pour lui le sommet de la race des humanoïdes.

Mais quelque chose hurlait, au fond de son être qu'Olivia et Gérard étaient, eux aussi, des victimes de cette planète étrange, et qu'ils agissaient comme des robots, victimes on ne savait de quel maléfice, de quel sortilège cosmique, analogue à celui qui s'obstinait à priver de traits les hommes comme les statues, partout désormais où Yves Lechêne, l'audacieux savant explorateur de l'espace, osait porter ses pas.

Et cette voix intime lui ordonna de se taire, de ne plus insister. Même pour protester contre la mort de l'aspirant Rocher et du matelot.

Yves se laissa mener encore. Olivia et Gérard, aidés mystérieusement par l'invisible qui avait resserré son étreinte sur Yves, repartirent par la voie des airs.

Abandonnant les deux cadavres parmi l'amoncellement de libellules foudroyées, le trio survola de nouveau la chaîne volcanique. A perte de vue, maintenant, loin de l'océan, ce n'étaient que cratères et monts enrobés de nuages striés de feu.

Yves voyait se dérouler ce panorama diabolique, qui lui paraissait horriblement monotone dans sa splendeur farouche. Mais le relief semblait grandir encore. Le jeune homme estima la hauteur du massif dominant à plus de dix mille mètres. Des cratères nombreux s'y ouvraient et il constata qu'on se dirigeait de ce côté.

Bientôt, il put estimer l'ensemble, impressionnant dans son altitude qui évoquait les monts lunaires, s'ils eussent encore été en activité flamboyante. Mais, au centre du massif, ce qu'il voyait ne semblait pas seulement l'œuvre de la nature. On eût dit que des blocs énormes avaient été assemblés, entassés, sans être traités par le tailleur de pierre, sans souci d'architecture autre que celle née des cerveaux les plus barbares.

Cela évoquait un menhir fantastique, que ces rocs amoncelés en grossières murailles, serties de dolmens hauts de mille mètres. Des Titans ayant élevé une tanière sur le massif, voilà à peu près ce que Yves découvrait.

Mais une seconde constatation le frappa. Les cratères qui formaient cercle autour de la construction immense et rudimentaire crachaient tous des trombes de feu. Ils étaient disposés, non par hasard, mais en un ordre à peu près régulier.

Une volonté inconnue avait utilisé le relief volcanique pour y aménager son repaire, en le sertiissant de cratères, peut-être artificiellement pratiqués, d'où jaillissaient des trombes de feu semblables à celle qui avait attaqué les cosmonautes dans la savane.

Yves devina que, une fois de plus, tout se tenait et que le hasard n'était pour rien dans cette disposition. C'était une forteresse. Une citadelle pour géants.

Ou peut-être pour d'autres êtres, non humains.

Yves évoqua encore la non-vie, mais il nota que, cependant, elle devait, si l'hypothèse était valable, se prémunir contre des attaques d'ordre naturel.

Et le trio volant descendait, en douceur, comme en vol plané, surplombant les cratères, évoluant entre les trombes, pour atteindre un orifice qu'on apercevait au flanc de la montagne et qui, au fur et à mesure de l'approche, prenait des dimensions impressionnantes.

Ils furent devant ce porche gigantesque, fermé, ou plutôt bloqué, de deux énormes masses de pierre assez grossièrement dressées, hautes de quinze mètres, et qui formaient mur.

Olivia et Gérard, maintenant, marchaient, ou plutôt progressaient de ce pas aérien, léger, inhumain, qui évoquait les elfes des vieux contes. Yves, entre eux, toujours tenu par les deux mains, avait quelque peine à suivre ce rythme curieusement syncopé.

Ils furent devant la double paroi de pierre, et elle s'ouvrit devant eux, les pierres-portails tournant sur d'invisibles axes. Devant les trois, un hall immense, taillé dans le roc, s'ouvrait, bizarrement éclairé. C'était, sans doute, une caverne naturelle qui avait été aménagée.

Ils la traversèrent, tandis que les portails se refermaient derrière eux, silencieusement, comme ils s'étaient ouverts.

Yves comprit qu'il touchait au cœur de l'énigme, de cette énigme qu'il était venu de si loin, à plusieurs années-lumière de distance, pour déchiffrer.

Pourquoi Olivia et Gérard, eux précisément, étaient-ils habilités à le guider dans cet antre ? C'était un mystère supplémentaire qui, certainement, s'éclairerait avec les autres.

On allait, de cavernes en grottes, de gouffres en corniches, dans un décor de basalte et de schiste, où les cristaux luisaient, comme éclairés de feux lointains. Il faisait lourd, et Yves continuait à ne pas se sentir lui-même, toujours étroitement enveloppé dans son être-aura, qui ne le lâchait pas. Mais il réalisait qu'on plongeait au sein d'un monde volcanique de formation et, parfois, il lui semblait entendre des vibrations sourdes, de profonds tressaillements de l'écorce planétaire.

Les cratères sertiissaient la forteresse fantastique, et tout ce sol rocheux était, après tout, bien instable.

— Yves... nous n'irons pas plus loin avec vous...

— Yves... vous resterez ici à nous attendre...

— Yves... ne cherchez pas à comprendre...

— Yves, ayez confiance en nous...

Olivia et Gérard parlaient, à tour de rôle, de ces voix lointaines qui ne rappelaient qu'imparfaitement leurs timbres, pourtant familiers aux oreilles d'Yves.

Il sentait que son guide-parasite se relâchait un peu, desserrait son étreinte, pour lui permettre d'être mieux lui-même et d'entendre ce que disaient Olivia et Gérard.

Il voulut protester :

— Que se passe-t-il, maintenant ?... Pourquoi me laissez-vous ?...

Elle lui sourit, de ce sourire qui l'eût damné, un peu plus tôt, et qui maintenant l'effrayait plus qu'il ne l'enchantait.

— Yves, il faut rester ici !

Un cri jaillit du fond de l'âme d'Yves :

— Que vais-je devenir ?

— Nous reviendrons vous chercher... quand...

Elle parut faire effort pour finir la phrase. Son beau visage se voilait légèrement. Elle dut renoncer et se tut.

Ce fut Gérard qui, paisiblement, acheva la pensée d'Olivia :

— ...quand on aura statué sur votre sort, Yves...

Ils s'éloignèrent, tous deux, simplement, dansant presque en marchant, et leurs pieds bottés de nylon blindé touchait à peine la masse pierreuse.

Yves eut un cri de bête blessée et voulut s'élancer. Mais, cette fois, le guide s'y opposa.

Alors il lutta, il se débattit, il banda tous ses muscles, il tendit sa volonté à l'extrême. Mais l'invisible tenait bon.

Longtemps, cela dura.

Yves n'en pouvait plus. Olivia et Gérard, légers comme des sylphes, s'étaient éloignés, et perdus à ses regards dans l'infini des cavernes sombres qui constituaient l'in vraisemblable repaire où ils l'avaient si traîtreusement amené, pour l'abandonner à une entité parasitaire invisible.

Cela dura, dura. Olivia et Gérard avaient disparu et Yves, en dépit de sa force, en dépit des effets bénéfiques de l'élixir vert, s'épuisait et redoutait de céder au vampire qui annihilait ainsi sa personnalité, lorsqu'il le sentit qui se détachait de lui.

Ce n'était pas une illusion. L'« autre » lâchait prise.

Non plus partiellement, pour lui permettre des mouvements personnels, ou l'expression de ses paroles, mais intégralement. Yves le constatait, avec l'impression d'un homme qui quitte de lourds vêtements, ou qui passe d'une pièce surchauffée à une autre, où la température est infiniment plus basse, plus agréable...

Comme on se trouve brusquement libéré d'une prison vivante, ce qui était le cas !

Il comprit qu'il allait être libre, qu'il redevenait parfaitement lui-même, qu'il pourrait parler, agir, marcher, se battre, avec une totale indépendance, comme il l'était de sa pensée, qui n'avait nullement été affectée par le guide-parasite.

Mais il ne songea pas à fuir, à profiter de l'occasion qui se présentait, offerte simplement parce qu'on savait qu'il ne pourrait quitter la citadelle-volcan, et qu'il n'y avait plus lieu de le tenir ainsi en tutelle.

Autre chose se présentait à lui. Une chose effarante et terrible mais qui ne le faisait pas fuir, bien au contraire, qui l'attirait comme attirent les gouffres engendrant la volupté du vertige, la fascination du reptile qui aspire l'oiseau.

L'invisible, au fur et à mesure qu'il se détachait d'Yves, se matérialisait.

Ou, tout au moins, il devenait visible, sinon tangible. Une forme légère, encore imprécise, paraissait émaner du corps même d'Yves, comme une buée humaine qui se fût légèrement projetée en avant de lui, et qui se tenait à sa hauteur, en se burinant petit à petit.

Yves comprit qu'il allait voir son guide-geôlier.

Ou tout au moins l'apparence qu'il plaisait à ce dernier d'emprunter pour lui apparaître.

Cela affectait une silhouette humaine, brumeuse, mais déjà incontestable quant à la forme, aux lignes générales. Puis ce brouillard vivant devint plus opaque. Les traits s'affirmèrent, les vêtements furent visibles, l'allure générale acheva de se préciser.

Yves regardait, craignant de comprendre, au fur et à mesure que l'« autre » apparaissait devant lui, lentement, comme avec une certaine complaisance, pour bien lui permettre d'assister au phénomène de matérialisation.

— Non !... Non ! hurlait Yves... Non... PAS CELA !

Il ne voulait pas que ce soit. Et cela était.

Il l'avait déjà deviné, dès la première esquisse. L'invisible, en se transformant, prenait une physionomie humaine. Une physionomie qu'Yves connaissait. Et c'était pour cela qu'il ne voulait pas l'admettre.

Celui qui apparaissait devant lui, c'était lui-même, le docteur Yves Lechêne, savant ethnographe terrien venu si imprudemment sur la planète Axi, en dépit des avertissements amicaux de la déesse Hêra.

— Moi... C'est moi !

Un autre Yves. Sa taille, ses vêtements, ses grands bras interminables, sa haute taille légèrement scoliosée. Et son visage, surtout. Son visage long et maigre, au teint jaune, plus creusé que jamais en raison des épreuves qu'il venait de traverser, des émotions

qui l'assaillaient comme un vol de rapaces.

Son grâne dégarni... ses yeux enfoncés... ses doigts sans grâce...

Tout un être dénué de beauté, un humain de trente ans, assez laid, un peu ridicule...

La haine naissait, montait, s'enflait dans le cœur d'Yves. Toute la haine dont il était capable envers ce « lui-même » dont il pouvait se demander comment il avait osé aimer la beauté d'Olivia, comment jamais un tel personnage pourrait contrebalancer l'esthétique de Gérald.

Narcisse aux sentiments inversés, Yves détestait le monstre qu'il découvrait ainsi. Très ténue, sa pensée cheminait et, au milieu du tumulte de son esprit, où dominait la fureur, une vague explication naissait qui, sans doute, le conduirait bientôt aux vérités définitives qui jetteraient, sur toute son aventure, leur clarté éblouissante et fatale...

Ce qu'il voyait, ce qu'il touchait – car il le touchait – c'était bien autre chose que le reflet, pourtant familier, de son miroir.

Mais devant un miroir, instinctivement, l'homme qui s'examine avec le minimum de complaisance trouve encore le moyen de chercher subconsciemment ce palliatif : je puis encore tenir le coup, malgré tout...

Ce n'était pas une photo prise au vol. Car une photo ne fixe jamais qu'une expression fugace, parfois révélatrice d'un certain état d'esprit, mais qui ne peut être qu'une face bien minime de la vraie personnalité. Pas même une photo posée, où l'homme truque, cherche à se mettre en valeur. Pas un portrait, fût-il peint par un maître du pinceau, lequel, de son génie, tout en reproduisant des traits qui feront crier les admirateurs à la fidélité, transmuera le modèle selon son âme d'artiste, et recréera la Nature.

Pas même un film, en couleur et en relief, précis à hurler dans la reproduction, mais qui ne sera jamais qu'un fantôme enregistré, éternellement figé dans une technique dénuée dame.

Non ! Rien de tout cela. Un autre Yves. Yves lui-même.

Yves qu'il trouvait laid, pénible, antipathique, surtout. Yves qui lui apprenait à se connaître comme il ne s'était jamais connu, comme aucun homme n'a jamais osé plonger en lui-même pour se découvrir, tout simplement parce qu'il a beau s'observer et sonder son propre esprit, il ne s'est jamais vu vivre. Et c'est cela qui lui aurait le mieux appris à se détester, peut-être pour se corriger par la suite, au lieu de chercher à critiquer et à rectifier la conduite de ses frères humanoïdes.

Yves devant lui. Yves vivant. Yves qui le regardait avec un sourire un peu méprisant. Un sourire qui devait être celui avec lequel il avait souvent regardé des gens qui s'étaient mis à le détester, sans qu'il ait jamais compris pourquoi.

Parce que, si misanthrope soit-il, l'homme croit toujours qu'il peut, sinon séduire, du moins être accepté, engendrer un courant de sympathie et, malgré tout, le plus terrible persifleur, le plus redoutable criminel, veut admettre qu'il y aura, sur Terre, ou quelque part dans le Cosmos, au moins *un* être qui saura l'aimer.

Yves se disait qu'avec une tête pareille, il n'aurait jamais dû recevoir la moindre amitié, et que, pour avoir été au moins une amie pour lui, Olivia – la vraie Olivia – était de la race des anges.

Sidéré, il vit son double lui tourner le dos, s'éloigner...

C'est alors qu'il porta les mains à son visage. A CE QU'IL CROYAIT ÊTRE ENCORE UN VISAGE.

Un hideux soubresaut l'agita. Ses mains heurtaient une surface plane, sans aspérités.

Il comprit qu'à son tour, il était victime de la grande farce qui s'épandait à travers le Cosmos. Pourtant il voyait, il respirait, toute sa physiologie semblait normale, ses sens intégraux, et le rapt du visage s'était fait sans qu'il s'aperçût de rien, sans la moindre douleur, la plus petite sensation de gêne...

Son corps était intact. Il frémit en touchant le sommet de son crâne, sa nuque, sa gorge. Mais il n'osa plus promener ses mains DEVANT. Il avait horriblement peur.

L'autre disparaissait. Il ne lui avait pas emprunté son corps, simplement son visage, pour s'en faire un masque, usurpant ainsi toute sa personnalité, tout ce qui est l'homme, dont la morphologie enseigne à lire les caractéristiques sur les traits, dans les yeux...

Yves voyait s'éloigner ce spectre, qui représentait toute sa misère d'homme. Et lui était devenu, comme tous ceux de la planète, un de ces monstres condamnés à vivre désormais avec un voile pudique, dans le silence, car il était bien entendu impossible de parler.

« Plutôt la mort », pensa-t-il...

Il chercha machinalement à sa ceinture le tube à rayon infra-mauve, et se souvint que les Axiens l'en avaient privé depuis longtemps.

Tournant autour de lui son abominable chef, il chercha un moyen d'en finir, ne vit rien, partit au hasard, à travers les cavernes.

Que lui importait de mourir ! Il avait cru revoir Olivia et il savait bien que ce n'était plus la vraie Olivia. Et il était écœuré de lui-même, s'étant découvert comme homme jamais n'avait sans doute eu l'occasion de se découvrir.

Une lueur l'attira, à travers les grottes immenses. Il y alla, instinctivement, misérable papillon attiré par ce feu qui n'était pas celui du volcan, mais dont la luminescence aux vibrations inconnues semblait appartenir à un autre Univers.

Et, d'une corniche, plongeant vers un abîme rocheux ouvert au

cœur même de l'immense massif, il vit...

C'était une masse vaguement sphérique, onduleuse, aux formes chatoyantes et changeantes, qui restait nébuleuse et s'agitait sans cesse. C'était fait d'une matière impondérable, indéterminable, mais assurément vivante, d'une vitalité intense, parcourue de rayons éblouissants et rapides, de soleils spontanés et de comètes de cauchemar.

Et dans cette masse formidable, dont Yves ne pouvait évaluer les dimensions mais qui, dans ce gouffre géant, devait avoir un diamètre de près de mille mètres, il y avait des hommes, des femmes...

Ils vivaient, sans haut ni bas, sans pesanteur et sans servitude biologique d'aucune sorte. Ils vivaient, c'était tout.

Il y en avait des centaines. La plupart appartenaient à une race inconnue d'Yves. Ils étaient assez beaux, les femmes surtout, avec un type primitif, basané, évoquant les races rouges de la Terre.

Yves devina les Axiens, ou du moins les masques des Axiens.

Et il y en avait d'autres, certains d'une beauté prodigieuse, quelques-uns très intimement connus d'Yves.

Il y avait Vénus, et Diane, et Nefertiti, et toutes les déesses de la Terre, de Mars, des planètes solariennes. Toutes vivantes, comme si ces femmes – ou tout au moins ces créatures plongées dans le vivant magma – étaient les modèles qui avaient inspiré les artistes des autres siècles. Près d'elles, Zeus et Hermès, Yurkki et le Sphinx, Bouddha sérénissime et Hermaphrodite troublant voisinaient avec les Dieux aztèques, hindous, égyptiens, martiens, joviens et autres. Yves voyait revivre toutes les idoles créées par les Hommes.

Et aussi Yves lui-même, son double avant rejoint l'immense conglomerat de vie nébuleuse.

Et aussi l'aspirant Rocher et le matelot de l'astronef qui eux, au moins, il le savait, étaient morts, lardés par les libellules hideuses, mais redevenaient vivants quoique, Yves le nota, avec des corps différents, semblables à ceux des Axiens.

Immobile sur un roc, Yves regardait le phénoménal globe de lumière, oscillant comme une planète en gestation dans l'abîme de la montagne.

Il comprit que tout cela n'était pas sérieux, n'était pas une vérité, mais seulement une mascarade.

Parce qu'il y avait, parmi ces êtres, des vivants et des morts ayant une même apparence humaine. Et que tous ceux qui s'agitaient là, dans ce fantastique carrousel, comme des ludions dans une océan onirique, ne montraient pas leur vrai visage, mais des masques, empruntés, dérobés, volés, à des idoles comme à des hommes.

Yves assistait à un immense carnaval de non-vie, le plus extraordinaire qui se fût jamais célébré dans le Cosmos, et qui unissait

les masques des vivants, des morts, et des Dieux...

TROISIEME PARTIE : LES DIEUX MASQUÉS

CHAPITRE PREMIER

Ils allaient. Ils marchaient d'un pas un peu raide d'automates. Ils n'étaient pas aveugles, ni absolument infirmes, en dépit de leur abominable apparence.

Ils voyaient, sentaient, entendaient, respiraient. Seul, le mutisme leur était imposé par le monstrueux état qui était devenu le leur.

Mais ils n'avaient plus de visage. Et ils cherchaient.

On les avait enfermés dans l'immense forteresse constituée par l'énorme massif montagneux, que gardaient les trombes de feu vivant, parmi des blocs titanesques entassés en murailles infranchissables. Ils

erraient, dans les galeries et les cavernes, dédale infini fertile en embûches, fécond en abîmes.

Plus d'une fois, lui avait sauvé sa compagne, la retenant au moment suprême alors qu'elle allait glisser dans un de ces gouffres et elle-même, à d'autres instants, l'avait retenu à temps pour qu'il n'allât pas choir, par inadvertance, au fond d'une crevasse perfide.

Ils cherchaient. Ils cherchaient leurs visages.

Dans les profondeurs du labyrinthe, ils étaient prisonniers et ils n'auraient pas voulu s'évader, ni tenter de le faire, dans l'état hideux où ils étaient réduits. Ils voulaient redevenir eux-mêmes, ce qu'ils n'étaient plus.

Parfois, la montagne tremblait et, au-dessus de leurs têtes, des fragments de roches oscillaient. Certains blocs, déséquilibrés, se détachaient et roulaient au fond des abîmes, ou croulaient dans les cavernes.

Ils n'en avaient cure. Ils cherchaient.

Ils savaient que les Non-Vivants étaient là, dans la caverne géante qui semblait occuper à peu près le centre du repaire, et que les entités, faibles lorsqu'elles se trouvaient isolées, retrouvaient leur vitalité d'une nature autre que celle de la vie organique en formant l'essaim qui leur donnait leur raison d'être. Ils connaissaient le globe formidable, luminescent et changeant, tournoyant et hanté de formes d'apparence humaine, qui n'étaient que des usurpations de figures, réelles ou fictives, existantes ou disparues, mais appartenant par nature ou par création artistique à l'espèce humaine.

Mais le jeune couple ne songeait pas aux Non-Vivants qui les avaient enlevés, défigurés, et enfermés dans le gouffre.

Ils étaient à la recherche de leurs visages.

Ils n'avaient pas découvert, dans l'œuf immense, dans ce qui correspondait dans la non-vie au protoplasme de la vie, les masques que leur avait accordé le Créateur. Sans cela, ils eussent tenté de pénétrer dans ce domaine fantastique, au risque d'y rencontrer la mort. Mais la mort valait mieux que de continuer à vivre sans visage.

Aucun Non-Vivant, dansant la danse éternelle de sa race dans le globe-essaim, n'avait emprunté le faciès d'Olivia, ni celui de Gérald. Aussi les deux jeunes gens avaient pensé qu'il fallait chercher ailleurs. Depuis des heures et des heures, soutenus par leur mutuelle présence, sans jamais se regarder en face (ce qui n'avait plus guère de signification) ils exploraient les gouffres vertigineux.

Une pudeur bien compréhensible faisait que ni Olivia ni Gérald ne voulait voir son partenaire. Ils allaient, l'un près de l'autre, souvent la main dans la main, parfois à la suite, mais s'arrangeant sans cesse pour ne pas se heurter de front, pour ne pas contempler avec le sens inorganique qui leur restait mystérieusement, l'être aimé

abominablement mutilé, sans souffrance et sans gêne, dans son silence de faciès vide.

Après avoir erré pendant d'interminables instants à travers le repaire des Non-Vivants, ils découvrirent la salle-musée.

Les Etres du non-être, dont Olivia et Gérald connaissaient l'existence depuis le rapt dont ils avaient été victimes, entreposaient là le butin, minéral et humain, solarien et axien, toute l'immense collection de masques dont ils faisaient provision afin de prendre, d'un univers à l'autre, l'apparence des humanoïdes du Cosmos.

Entre-temps, les Non-Vivants qui leur avaient volé leur apparence avaient rejoint le globe luminescent. Mais Olivia et Gérald ne le savaient pas. C'est ce qui, les aiguillonnant tenacement dans leurs recherches, les avait conduits jusqu'à la grande salle.

Maintenus en état de conservation parfaite par la puissance des Non-Vivants qui insufflaient à leurs victimes l'immobilisation moléculaire de leur propre nature, les masques, biologiques ou minéraux stagnaient, irréprochables, sur des supports faits de grandes pierres plates qu'on avait drapées d'une matière absolument noire, ressemblant au velours des Terriens, mais dont la contexture échappait à toute analyse.

Silencieux, la main dans la main, marchant l'un près de l'autre, Olivia et Gérald avançaient dans les galeries de ce musée fantastique où les Non-Vivants avaient concentré le fruit de leurs rapines.

Tous les visages qui, présentement, n'étaient pas utilisés par des Etres de non-vie, qu'ils fussent plongés dans l'œuf-mère ou en vagabondage à travers le monde, se trouvaient alignés dans les galeries tendues de noir.

Si Olivia avait conservé son visage, si Gérald avait offert encore la précision de ses traits mâles, ils eussent présenté, l'un et l'autre, tous les stigmates de l'émotion la plus douloureuse et la plus profonde.

Car tous ces visages vivaient.

Enlevés intégralement à leurs légitimes propriétaires, prélevés par immobilisation du mouvement des atomes constituant leur métabolisme et maintenus ainsi par la puissance de l'œuf de non-vie irradiant ils paraissaient égaux à eux-mêmes, infiniment plus impressionnants que les portraits peints les plus fidèles, que des masques de cires modelés sur des faciès vivants.

Ils étaient ces faciès eux-mêmes. Simplement privés de la vie, qui, elle, n'étant pas du domaine des Non-Vivants, ne pouvait être arrachée aux crânes de leurs victimes. Les Non-Vivants volaient une apparence, mais les Vivants ainsi touchés conservaient l'intégrité de leurs sens. Seule, la possibilité de se faire entendre disparaissait.

Olivia et Gérald se penchaient sur des centaines, sur des milliers de visages, subtilement découpés, semblait-il, prêts pour le carnaval

géant qui était la fantaisie des Non-Vivants.

Des hommes, des femmes, des enfants. Ils étaient tous d'une même race, et les deux jeunes gens venus de la Terre pensaient bien que c'étaient là les Axiens, premières victimes des Non-Vivants. Enlevés du bosquet en feu par une créature extraordinaire semblable à quelque oiseau géant, Olivia et Gérard avaient été ensuite transportés par la voie des airs encadrés par d'invisibles êtres. Ils avaient revu les cités mortes déjà entr'aperçues depuis l'astronef. Jetés dans le gouffre, ils s'étaient retrouvés dans cet état monstrueux. Ils avaient connu les Non-Vivants, compris qu'ils ne pourraient regagner le monde ainsi, mais s'étaient résolus à lutter.

Leur mutuel amour les soutenait. Seul, l'un d'eux eût peut-être succombé. Mais ils avaient pu communiquer en écrivant sur les parois de pierre et, entrecoupant ces messages de mots de tendresse, ils s'étaient décidés à la bataille. Ils mettraient toute leur science en ressource. Ils iraient jusqu'au bout.

Ils marchaient, entre des rangées de masques vivants. Puis ils découvrirent d'autres faciès, de marbre ou d'ivoire, d'ébène ou de jade. Sur les planètes solariennes, plus évoluées que celles du Centaure, les Non-Vivants avaient jeté leur dévolu. Ils avaient tenté l'expérience d'utiliser les faciès des idoles et des statues, leur paraissant sans doute la quintessence de la beauté, de la personnalité humaine, supérieure à la race axienne demeurée primitive et stagnante, et dont les masques n'apportaient pas grand-chose aux Non-Vivants.

Puis ils s'en étaient pris à ces Humains qui avaient osé, parcourant plusieurs années-lumière, venir les défier jusque sur la planète où ils avaient établi leur quartier général, nécessaire pour trouver un point de jonction entre leur univers et le Cosmos habité par les Humanoïdes.

Olivia et Gérard découvraient donc, mêlés aux masques humains, les figures sculptées, taillées, fondues, ciselées, polies, modelées, par les artisans des planètes du Soleil.

Au centre de l'immense salle, sur des supports drapés de noir beaucoup plus vastes que les autres, ils retrouvèrent le faciès rongé du Grand Sphinx, qu'un Non-Vivant avait emprunté pour attaquer l'astronef et s'en prendre au commandant Véril et à T'Xew. Ils virent les Dieux de l'Inde sévères et les Dieux chinois souriants, les Grecs sereins et les Egyptiens mystérieux. Masse géante taillée au flanc d'une montagne de la planète Terre, un visage d'homme, celui d'un ancien président des U.S.A. s'étendait sur plusieurs dizaines de mètres.

Olivia et Gérard avançaient au milieu de tout cela, cherchant à se retrouver. Vainement. Car ils ignoraient que les Non-Vivants qui portaient leurs masques dansaient présentement dans l'œuf de non-vie, auquel ils devaient fréquemment retourner pour retrouver assez

de force afin d'affronter un univers où ils étaient étrangers.

Quelqu'un, depuis un long moment, les observait.

Un autre humain, privé lui aussi de visage. Yves.

Il les avait reconnus. Silhouettes, mouvements, vêtements, c'étaient bien là Olivia la bien-aimée, et le superbe Gérald. Ils avaient beau avoir été « dévisagés » au sens étymologique du mot, Yves, mutilé lui-même, savait, aux élans de son cœur, que c'étaient bien ceux qu'il cherchait.

Il n'éprouvait plus, à les contempler, le malaise qui l'avait pris lorsqu'il s'était heurté à ces apparences d'Olivia et de Gérald, usurpant, avec le masque, le reflet du corps et du costume. Frappés de façon extra-naturelle, les Vivants étaient plus vrais que les Non-Vivants, en dépit de la fantastique mascarade qui transmuait les personnalités, et conférait à ces masques d'un autre monde une humanité d'emprunt.

Yves n'osait approcher, n'osait se montrer. Il souffrait. Parce qu'Olivia avait été horriblement atteinte et que, lui-même, il se savait bien peu présentable. Mais il est vrai que, depuis qu'il s'était vu en double, il ne s'illusionnait plus sur sa nature véritable.

— Yves !...

Un soubresaut agita l'homme sans visage. Qui l'appelait ? C'était une voix de femme. La voix d'Olivia, bien sûr. Mais Olivia, la vraie, était réduite au silence. Ainsi donc...

Olivia était près de lui, séduisante au possible. Olivia double de celle qu'il apercevait sans se montrer, explorant désespérément le terrible musée des Non-Vivants. Une Olivia intacte celle-là, avec son beau visage qui, cependant, n'avait plus de charme pour Yves parce qu'il savait qu'il n'était qu'un masque sur un être d'un monde différent du sien. Pas une femme. Pas Olivia.

Sous de sombres cheveux roulant en ondes gracieuses, il voyait, de ce sens demeuré intact en dépit de la mutilation, les yeux clairs qui prétendaient être ceux d'Olivia, mais dans lesquels il ne retrouvait pas l'âme de celle qu'il n'avait cessé d'aimer.

— Yves... je suis votre amie...

Ce langage lui rappelait un souvenir. Un souvenir de la Terre si lointaine. Une femme étrange s'était donné comme son amie, après leur rencontre au musée du Louvre, au pied de Vénus défigurée. Mais il y avait un bon moment qu'il soupçonnait que la déesse Héra et la fausse Olivia ne faisaient qu'une seule et même personne, si ce terme de « personne » était convenable en ce qui concernait de telles entités.

— Yves... j'ai pitié de vous... J'ai pitié d'elle... Olivia... J'ai pitié de Gérald...

Yves ne pouvait répondre. Mais il entendait fort bien. L'étrange apparition exprimait au moins un sentiment : la sincérité, qui

s'imprégnait sur ce masque emprunté, qui vibrait dans cette voix factice...

— Yves, je ne vous ai jamais abandonné... Je vous ai prévenu, et vous êtes venu quand même, avec les autres, sur Axi... Mais je veillais sur vous... Uûw veillait sur vous... Dans la cité morte, il s'attachait à vos pas... N'avez-vous pas entendu le bruit de ses ailes lorsque les Hommes sans visages vous ont fait prisonnier ?

Yves comprenait qui était Uûw. Il hocha la tête, ou du moins ce qui lui en restait. Uûw, l'oiseau fantastique, attaché à Hêra-Olivia avait renseigné celle-ci, ainsi que le pseudo-Gérald, et ils étaient venus arracher Yves à la crypte où le surveillaient les araignées-fleurs.

Mais où voulait-elle en venir ? Immobile, scellé dans son mutisme de mutilé, Yves demeurait dans l'expectative. Devait-il se méfier ? Et comment réagir ? N'avait-il pas vu les projectiles des Axiens passer à travers ce simili-corps humain ? Les Non-Vivants possédaient un pouvoir, dû à leur nature négative, qui déroutait l'action.

Il sembla que l'entité devinait ce qu'il pensait :

— Yves... je vais vous donner une preuve de ma bonne volonté...

Il ne savait pas. Il ne comprenait pas. Il attendait.

Plus loin, sans soupçonner le dialogue Yves-Hêra, à travers le musée des visages, Gérald et Olivia cherchaient, cherchaient toujours, spectres d'eux-mêmes à la quête de leur image.

Yves tressaillit en se revoyant. Le faux Yves arrivait maintenant, à l'appel d'Olivia-Hêra. C'était bien lui-même, portant sur son visage désagréable et désespérant tous les stigmates des complexes du pauvre garçon, avec son allure ridicule d'homme efflanqué et malingre, ses traits peu attirants, son triste crâne abritant un cerveau d'où l'excès de réflexion avait chassé le sens des joies de la nature.

L'entité semblait lire dans le cerveau du vrai Yves.

— Vous ne vous aimez pas ainsi ?... N'oubliez pas l'élixir vert... et que je vous ai donné assez de force pour égaler les meilleurs sportifs !

Il hocha la tête. Tout cela était vrai. Mais ne lui donnait pas la solution.

Elle prononça alors cette phrase étonnante :

— Uûw vous a emprunté votre visage sans autorisation... Il va vous le rendre...

Cela, c'était inattendu, et Yves le défiguré parut plus attentif que jamais. Il comprenait mal. Uûw, c'était, s'il avait bien saisi ce qu'elle avait dit précédemment, l'être fantastique aux apparences d'oiseau, quelque chose comme son serviteur, son esclave. Qu'avait-il de commun avec le visage d'Yves dérobé par l'invisible qui lui avait servi de guide, de tuteur parasitaire lors de l'évasion de la cité morte, et par-dessus les océans jusqu'à la forteresse des Non-Vivants ?

L'être qui offrait l'apparence d'Yves avançait, vers le véritable

possesseur de cette personnalité. Il semblait se diluer en avançant et le jeune savant, troublé, constata qu'il disparaissait totalement à son contact.

Ebloui, il meurtrit soudain à coups de poing ses joues, son front, ses lèvres, son menton. Il se mordit la langue, il heurta ses mâchoires, il se frotta les paupières, il se tira les oreilles, trouvant, dans ces exercices de la plus totale banalité, une volupté dont il n'eût jamais soupçonné l'égale dans le Cosmos.

Appuyant encore sur son nez pour se convaincre que c'était bien vrai, il voyait – cette fois avec ses yeux à lui et non un sens démuné de nerf optique comme d'organe enregistreur – Uûw qui étendait ses ailes immenses derrière Olivia-Hêra, formant un dais vivant à sa maîtresse.

Yves retrouvait l'usage de la parole. Et spontanément, désignant l'être extraordinaire, il hoqueta :

— C'était... c'était lui... ?

— Oui, dit doucement la déesse. Uûw... Il vous a servi de support invisible, de carapace contre les périls extérieurs... Mais il lui a paru séduisant de s'emparer à son tour d'un visage humain. Tout naturellement, il s'est emparé du vôtre...

Elle se tourna vers le grand oiseau, lui tapa sur la tête, et le monstre parut se ratatiner, comme s'il était penaud.

— Je l'ai tancé comme il convenait... Yves, je n'aurais jamais voulu qu'on vous dérobat ainsi votre personnalité...

Le vertige était encore trop grand. Yves avait quelque peine à réaliser.

Mais, soudain, il réagit. Il redevenait intégralement lui-même, se rendait compte qu'il avait pu bénéficier de la perception du monde extérieur tant qu'il n'avait plus eu son faciès, mais qu'il n'en avait pas moins traversé une période stagnante de non-personnalité, une grande part de lui-même s'étant envolée avec le visage dérobé par le caprice du fantasmagorique Uûw-entité.

Maintenant, plus lucide, délivré aussi de la vision de lui-même qui lui avait offert le cruel miroir de sa médiocrité, il voulait penser à autrui. A Olivia d'abord.

— Je ne sais pas qui vous êtes... Je comprends seulement que vous appartenez à un monde, à une dimension, à un... je ne peux trouver les mots...

Elle dit, simplement :

— Vous êtes des Vivants, selon votre norme. Pas nous...

Elle sembla chercher, elle aussi :

— Nous sommes... autres !...

— Je sais, haleta Yves. Vous êtes différents de nous. J'ai vu l'œuf-essaim où vous vous retrouvez tous... C'est votre existence qui est en jeu, n'est-ce pas, si vous vous en éloignez trop souvent, si vous ne

revenez pas y puiser le fluide qui vous anime ?... Vous avez tenté, je ne sais pourquoi, de prendre l'aspect des Humanoïdes... Avec les Axiens d'abord. Mais ils ne sont pas évolués pour vous mener au sommet de l'esprit que vous cherchez... Ensuite, par souci de beauté, pensant que la perfection des traits correspondait à la finesse de l'âme, vous avez pris les masques de nos statues, de nos dieux... parce que vous pensiez qu'ils étaient encore supérieurs à notre misérable race...

Elle approuva encore, Yves avait raison, il continuait d'avoir raison.

— Vous vouliez devenir semblables à nous... Pourquoi ? Nous sommes de malheureuses créatures, en proie à des passions, à des vices, à des rites, à des traditions. Et tout cela, au fond, est factice, né soit de notre biologie, soit de l'emprise de nos congénères, dont l'orgueil et l'égoïsme dominant veulent nous imposer sans cesse la contrainte, l'esclavage... Pourquoi vouliez-vous nous ressembler ?

— Parce que, dit l'entité, nous sommes immortels. Et que dans notre immortalité, nous nous ennuyons. Et nous sommes jaloux de vous !

CHAPITRE II

Le commandant Véril était plus circonspect que jamais. Depuis qu'il avait dû fuir le sol d'Axi devant une attaque brusquée de trombes de feu trop adroitement mouvantes, trop visiblement animées d'intentions belliqueuses pour qu'il pût attribuer leur origine à la seule nature, le vieux marin des étoiles redoublait de prudence.

Le cœur déchiré à la pensée des membres de la mission demeurés sur cette planète diabolique, il s'était résolu à mettre son navire à l'abri par une plongée sub-spatiale, qui l'avait rejeté loin de ce lieu d'escale. Puis, discrètement, l'« Espoir » était réapparu dans l'espace traditionnel. Véril avait fait sonder, par radar, la surface d'Axi, afin d'y trouver un autre point d'atterrissage.

Depuis que T'Xew et ses compagnons étaient partis en expédition, et pendant le séjour dans le subespace, les techniciens du bord s'étaient mis à l'œuvre pour réparer la cabine que le Sphinx avait si délibérément détruite. Ils avaient bûché ferme et, maintenant, les télécommunications pouvaient être reprises.

Véril, cependant, n'avait pas encore beaucoup utilisé ses instruments, craignant de signaler la présence du cosmonef. Le radar ayant détecté une région sereine sur Axi, Véril y avait risqué un nouvel atterrissage.

Aucune trombe de feu n'apparaissant, il avait fait brancher le champ magnétique, capable de défendre l'appareil en action concentrique, en alertant l'équipage à toute approche suspecte. Et, le

matelot le plus qualifié pour remplacer Rocher s'était mis en quête pour chercher à entrer en communication avec la mission, dont chaque membre était porteur d'un transistor-duplex, muni d'un micro qui permettait la conversation dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres.

C'est ainsi que l'« Espoir » avait pu retrouver trace du professeur T'Xew. Isolé, sans rien comprendre au silence d'Yves, le seul qui l'eût appelé depuis l'attaque de la trombe de feu, T'Xew se dirigeait vers la ville morte lors-qu'enfin tinta l'appel de son micro de poche.

Le duplex s'établit aussitôt avec Véril. T'Xew, qui avait entrevu au loin la cité axienne, sur le bord de mer, renonça à la visiter pour le moment et regagna l'« Espoir », auquel il avait pu situer à peu près sa position.

Le savant vénusien et le commandant terrien tinrent conseil. Les officiers de l'équipage et les autres savants du bord furent mis au courant de ce qui s'était passé. T'Xew décrivit la plante monstrueuse à laquelle Yves Lechêne avait échappé, la tornade de feu visiblement dirigée par une volonté souveraine (ce qui ne surprit nullement Véril, lequel avait dû dérober son astronef à pareille attaque) et la mort du marin accompagnant le professeur, tué par les libellules à face humaine.

D'Olivia Florent et de Gérald Helson, plus de traces. Quant au docteur Lechêne, il se disait captif dans une cité silencieuse où ne vivaient que des hommes privés de visages, parmi des idoles pareillement mutilées.

La situation était curieuse. Mais ni T'Xew, ni Véril n'étaient de taille à abandonner. Comme un seul homme, savants et matelots jurèrent qu'ils ne quitteraient pas Axi sans avoir fait l'impossible pour sauver leurs camarades disparus. Tous, d'ailleurs, étaient bien résolus à percer l'énigme des visages volés, qu'ils retrouvaient si bizarrement à plusieurs années-lumière du monde solarien.

Protégé par son champ de force, capable, non d'arrêter les déchaînements de feu vivant, mais susceptible de parer à des périls plus sommaires, l'astronef s'éleva au-dessus de la planète. On fit le point grâce aux observations de T'Xew. La cité morte se trouvait, maintenant, au-delà de l'océan. L'« Espoir » survolait la contrée volcanique et T'Xew, sur l'écran de télévision remis à peu près en état, put examiner à loisir cette infernale région. Il en dressa un relevé, nota la disposition quasi géométrique des cratères d'où jaillissaient les trombes. Une volonté présidait à cette symétrie, non due au hasard.

Véril, mis au courant, fit la moue. Si c'était de là qu'on déchaînait les feux vivants, mieux valait en éloigner l'astronef et repartir à la recherche de la cité morte où Yves demeurait prisonnier.

C'est alors que, par l'écran, on aperçut deux corps étendus sur les

plateaux rocheux. Deux corps encore revêtus des combinaisons-scaphandres, et dont les casques de dépollex brillaient au soleil du Centaure.

Un instant après, l'astronef se risquait sur le plateau repéré et T'Xew, escorté de quatre hommes, deux de la mission et deux matelots, relevait le corps de l'aspirant Rocher et de son malheureux camarade.

Le savant vénusien demeura perplexe.

Les libellules monstres étaient incontestablement coupables du forfait et les dards redoutables avaient produit ces multiples blessures auxquelles les deux hommes avaient succombé.

Mais les insectes géants ne pouvaient avoir ainsi prélevé des visages. On transporta les cadavres à bord et T'Xew, entouré de ses aides, étudia soigneusement la question. Cette résection, pratiquée dans l'organisme sans faire couler une goutte de sang lui laissa supposer aussitôt un procédé stoppant le mouvement moléculaire, une sorte de paralysie atomique. laissant en fait l'organisme intégral tout en lui ôtant la métabolisme basai. Depuis longtemps, les savants vénusiens avaient porté leurs efforts de ce côté et savaient pratiquer une hibernation des corps par totale suspension nucléaire des cellules organiques. Mais ils n'étaient pas capables d'agir partiellement sur tel ou tel organe, ce que semblaient avoir réussi les inconnus coupables d'un pareil forfait. En tout cas, T'Xew devina que le procédé devait être parfaitement indolore.

A partir de ce moment, il ne fut plus question de quitter la région volcanique. L'« Espoir » s'éleva dans l'espace, tout en branchant la sidérotélé. En permanence, tandis que l'astronef demeurait immobile relativement à Axi, c'est-à-dire en se laissant emporter par le champ gravitationnel de la planète, les appareils sondaient la surface de ce monde étrange. Si Rocher et son compagnon avaient péri là, les autres, peut-être, s'y trouvaient également. Quant à Yves, on ne comprenait pas pourquoi il pouvait demeurer dans la cité.

T'Xew et ses assistants travaillaient sur les corps des deux victimes. Les matelots étaient prêts à toute forme de combat. Véril rongea son frein et les surveillants au radar se relayaient sans cesse.

C'est ainsi que, vingt heures après la découverte des corps, on signala trois êtres humanoïdes fuyant à travers la montagne.

Le téléradar détecta bientôt qui ils étaient, et ce fut un grand cri de joie à travers l'astronef. Yves, Olivia, Gérald. Tous trois réunis on ne savait comment. Tous trois fuyant péniblement entre les cratères menaçants et les crevasses fulgurantes.

Véril lança un ordre. L'astronef plongea, comme un bolide, et s'immobilisa, au ras du sol, à vingt mètres des trois amis, qui se ruèrent vers le navire sauveur, agitant les bras comme des noyés en

puissance. Un instant après, ils étaient recueillis par T'Xew et Véril. Olivia s'évanouit entre les bras du Vénusien. Gérald semblait sous le coup d'une émotion violente. Yves était le seul encore capable de parler. Mais c'est en claquant des dents, d'une voix hachée, empreinte d'une indicible épouvante, qu'il supplia :

— Fuyons !... De grâce, commandant... Cap sur le subespace... On nous traque !... Si vous ne mettez pas l'astronef en sûreté, nous sommes tous perdus...

Là-dessus, il s'effondra. Tandis qu'on les soignait tous les trois, Véril n'hésita plus. Rocher et un des marins étaient morts. Le second marin avait péri sous les yeux de T'Xew, lardé par les libellules géantes. Les trois jeunes savants étant récupérés, le commandant songea à suivre l'avis d'Yves Lechêne et fit aussitôt partir le cosmonef.

Tandis que l'appareil piquait vers le zénith, au-dessus de la diabolique planète, T'Xew, mourant d'envie de savoir ce qui s'était passé, prodiguait sérums et révulsifs à ses trois patients et, les voyant bénéficier rapidement d'un traitement aussi énergique, s'empressait de les interroger.

Véril l'avait rejoint. Les quatre autres savants entouraient les rescapés. Yves se fit leur porte-parole et narra ce qui s'était passé en ce qui le concernait, puis ce qui était advenu à Olivia et à Gérald. Les deux jeunes gens, étendus l'un près de l'autre, la main dans la main, parlaient à peine. Leur bonheur semblait immense de se retrouver ainsi et, au fur et à mesure qu'Yves s'expliquait, les assistants comprenaient le bouleversement du jeune couple. Ils avaient failli ne plus se connaître et être totalement privés de leurs visages. Maintenant, ils revivaient.

— Mais, s'écria T'Xew..., après... dès que cette créature qui se prétend la déesse Hêra s'est mise à vous parler...

— Elle m'a longuement expliqué ce qu'était sa race. J'avoue qu'en dépit de ses efforts, je n'arrive pas encore à comprendre. Ce sont pour nous des êtres existant négativement à notre Cosmos, à notre vie. Des Non-Vivants...

— Cependant, ils sont. Ils pensent, dit un des jeunes savants.

— Oui. Mais en quelque sorte, collectivement, comme les insectes communautaires. D'où la nécessité fréquente, pour eux, après des échappées solitaires dans notre monde, du retour à l'œuf-essaim, où ils retrouvent leur véritable climat.

— Ne peuvent-ils vraiment vivre sans cela ?

— Durant un certain temps seulement. Il est bien évident que cette servitude n'existe pas dans leur univers, mais seulement à partir du moment où ils passent dans le nôtre. Ils ont choisi Axi pour atteindre le Cosmos qui nous est propre et, conscients de leur faiblesse relative dans une ambiance insolite pour eux, ils s'y sont fortifiés dans un

massif volcanique, utilisant à leur façon le feu naturel de la planète...

— Mais ils n'ont pas fait que s'emparer d'Axi... Ils sont venus jusqu'au Soleil, jusqu'à la Terre, à Mars, etc...

— Oui. Et ils reconstituent des corps à leur gré, selon leur extraordinaire pouvoir de non-vie sur la vie, en captant les particules de notre Univers, en domestiquant à leur gré les électrons et en aménageant les atomes à volonté. Ils peuvent vivre pendant quelque temps sous la forme choisie par eux mais, pour pouvoir vraiment durer, il leur est nécessaire de pratiquer le vampirisme...

— Expliquez-vous !

— Ils utilisent alors un être humain, lui servent à la fois de tuteur et de parasite. Ce qui m'est arrivé lorsqu'un d'eux, Uûw, être de rang inférieur à ce que j'ai cru comprendre, m'a véhiculé à travers les airs puis, prenant goût à ce mode de vie, m'a emprunté mon visage...

Véril demanda :

— Comment avez-vous pu fuir ?

Yves reprit :

— Il y a une faille dans le plan des Non-Vivants. Eternels et stagnants, ils ne risquent pas grand-chose, du moins dans leur monde à eux. Venus dans le nôtre, ils seraient encore tout-puissants, mais à partir du moment où ils empruntent des visages humains, en une mascarade cosmique fantastique, il y a le revers de la médaille. Ils se livrent aussi à nos passions, à nos faiblesses caractérielles...

— Je vois, dit T'Xew. La déesse Héra, appelons-la ainsi, a senti le péril...

— Oui. Elle occupe, parmi les Non-Vivants, un certain rang hiérarchique. Elle veut tout sauver en obligeant les Non-Vivants, ses frères, à renoncer à l'expérience, à regagner leur Univers. Elle a forcé l'étrange Uûw à me restituer mon visage. Reprenant les traits de Junon au voile, elle a rendu Olivia égale à elle-même. Et enfin a convaincu le Non-Vivant camouflé en Gérald de renoncer à pareille fantaisie. Nous étions enfin, tous trois, redevenus normaux.

— Avec quel soulagement, avoua Gérald.

Olivia et lui avaient besoin de repos. Yves également. L'« Espoir » filait loin d'Axi et Véril, laissant les rescapés à la garde des membres de la mission, envisageait la plongée sub-spatiale, seulement praticable à grande distance d'une planète, lorsque, du poste de pilotage, l'officier de quart le prévint d'urgence.

— Commandant !... Nous sommes poursuivis !

— Par tous les diables de la vieille Terre ! Un astronef ?

— Heu... commandant... Disons : objet non identifié !

— Non, ricana Véril, ne me faites pas le coup de ces idiots qui, il y a un siècle, prenaient les soucoupes volantes pour des ballons-sondes et refusaient d'admettre l'évidence !

— Non, commandant !... Mais ce n'est pas un navire spatial.

— Qu'est-ce que c'est, nom de Zeus ?

— Voyez vous-même !

Véril fit brancher son écran de radar du poste de commandement. Il vit la chose, l'examina un moment. Un frisson le parcourut. Il pressentait la vérité.

Un globe luminescent, blanchâtre, apparaissait, venant droit de la planète Axi et poursuivant le cosmonef à une allure vertigineuse. Il était inutile de tenter la plongée sub-spatiale. Il était trop tard pour cela et le poursuivant eut aussitôt gagné l'« Espoir » de vitesse.

Les appareils de super-optique rapprochaient l'incompréhensible sphère au regard du commandant Véril. Il voyait l'immense météore d'un diamètre de trois mille pieds, qui fonçait dans l'espace, venant sur lui. Et, dans sa fulgurance éblouissante, il apercevait le tourbillon des êtres de forme humaine qui s'y ébattaient, sans mesure, sans ordre, sans pesanteur, comme vivants dans un univers à eux, dédaigneux des lois gravitationnelles universelles.

Livide, le commandant Véril comprit que c'était là l'œuf-essaim des Non-Vivants, le conglomérat des entités venues d'un autre monde, que le docteur Lechêne avait observé dans les monts flamboyants d'Axi, et qui allait attaquer le navire de l'espace...

CHAPITRE III

La situation était claire, sans équivoque. Véril averti par les témoignages de ses passagers sur la nature des Non-Vivants savait déjà qu'il ne leur échapperait pas. Toute fuite spatiale ou sub-spatiale était exclue. Ces êtres d'un autre Univers possédaient un pouvoir supra-normal et les moyens de lutter contre eux demeuraient à découvrir.

L'alerte générale rassembla autour du commandant l'ensemble des officiers et des membres de la mission scientifique, à l'exclusion des représentants de l'équipage dont la présence était indispensable dans les postes de pilotage, de télécommunication, et de combat. Mais par télémicro combinant écran et son, ils pouvaient suivre cette sorte de conférence qui, ainsi, réunissait tous les Vivants de l'astronef en péril.

Ils échangèrent quelques propos rapides. Mais avant qu'une conclusion ait pu être tirée, un fait nouveau les atterra. Par sidérotélévision, ou par simple vue directe à travers les hublots de dépolex du cosmonef, ils pouvaient voir, les uns et les autres, la tactique déployée par les Non-Vivants.

Le globe-œuf, roulant dans l'espace, fonçait subitement sur le navire, l'atteignait avec une déconcertante facilité et, sans le moindre choc, sans le plus petit heurt, l'enveloppait totalement, constituant spontanément un écran fantastique qui enserrait l'astronef concentriquement.

Si bien qu'Olivia, Yves, Véril et les autres, effarés devant les écrans ou le nez écrasé aux hublots, pouvaient contempler autour d'eux un

univers de Non-Vivants, qui leur barrait totalement le Cosmos dont ils se réclamaient.

La coque du cosmonef n'avait pas même vibré. Tout se passait comme si ce monde eût été peuplé de fantômes, et fantôme lui-même. On ne voyait plus, à l'infini, que ce paysage mouvant, indéfinissable, très lumineux, traversé d'éclairs incompréhensibles et où, en revanche, évoluaient les entités, toutes déguisées (Yves employa cette expression qui correspondait à la réalité) avec des apparences humaines, soit biologiques, soit inspirées de la statuaire.

L'« Espoir », perdu dans le grand vide intersidéral, coupé du reste de l'Univers, englobé comme un joyau dans un écrin hermétique et titanesque, avec sa petite communauté humaine, semblait à la merci définitive des échappés de l'autre monde.

Olivia, T'Xew, Yves, Gérard constataient que, parmi les faux humains qui tourbillonnaient sans aucun souci de gravitation régulière, d'autres êtres apparaissaient, plus indéterminés, et d'une morphologie apparente empruntée à la gent animale. C'étaient de monstrueux oiseaux, rappelant Uûw, qu'Yves ne connaissait que trop bien, et qui s'était diverti à lui voler son propre visage. L'intervention d'Héra-Olivia avait heureusement remis les choses au point.

— Pourtant, disait Olivia, cette... créature nous a été favorable ! Sans elle, point de salut. Elle nous a permis de fuir, après nous avoir rendu à tous trois notre aspect normal... Pourquoi, maintenant, sommes-nous traqués par l'œuf-essaim tout entier ?

T'Xew, qui avait réfléchi à la question sans prendre un instant de repos depuis leur retour et leur confrontation, tenta une explication :

— Ces êtres nous sont supérieurs par nature. Du moins quant aux modalités vitales. Ils se disent immortels. Ce n'est peut-être pas tout à fait exact, sauf si nous les considérons comme les maillons d'une chaîne sans fin, ou l'unité détruite, ou en voie de l'être, se trouve absorbée par la communauté. Elle ne meurt pas, mais se fond seulement dans l'ensemble...

Yves rappela la comparaison avec la ruche. T'Xew approuva. Il pensait que les Non-Vivants obéissaient à une loi analogue à celle-là. Isolés, ils dépérissaient et perdaient de leur vitalité, de leur puissance. Héra-Oliva pouvait être quelque chose comme une reine, au sens entomologique du mot, ou tout au moins occuper un rang important dans leur hiérarchie. Mais sans doute, après la fuite qu'elle avait favorisée, l'ensemble avait décidé de traquer de nouveau les Humains.

— Et elle a dû se soumettre à la majorité...

— A moins, dit Olivia en frissonnant, qu'elle n'ait payé très cher ce que les autres pouvaient considérer comme une trahison...

— Pourquoi a-t-elle agi ainsi ? demanda Gérard. Je n'ai pas encore compris.

Yves le regarda. Il savait, lui. Il allait parler, mais il n'en eut pas le temps.

Véril jurait parce que les Non-Vivants entraient en contact avec l'astronef, comme la première fois, en utilisant la télé.

Le commandant songeait que ses techniciens avaient eu assez de mal à réparer les appareils détruits par le pseudo-Sphinx et que, sans doute, l'installation allait subir un sort semblable.

Mais, devant l'écran, marins spatiaux et scientifiques, réunis pour entendre la communication, apercevaient deux visages bien connus.

L'un était le personnage qui reconstituait morphologiquement le visage du Grand Sphinx, sans tenir compte des dégradations séculaires qui lui ont donné un aspect mondialement connu.

L'autre, les trois aventuriers d'Axi la connaissaient parfaitement. C'était Héra, au masque de déesse, celle qui s'était donnée comme leur amie et, après tout, l'avait bien prouvé.

Ils ne semblaient hostiles ni l'un ni l'autre. Le Sphinx parla le premier, simplement, et, cette fois, sans colère, sans utiliser la menace. Il rappela que, sur la Terre, sa compagne avait alerté Yves en lui représentant les dangers qui attendaient la mission sur Axi. Ensuite, il parla, sans ambages, de sa propre action, et comment il avait tenté de détourner les explorateurs spatiaux en détruisant leurs appareils. Puisque les Humains avaient insisté, la situation avait évolué. L'entité masquée en Sphinx disait parler au nom des... (il utilisa un vocable que nul ne comprit à bord, et qui devait être impossible à traduire phonétiquement ou orthographiquement). Il s'agissait, sans doute, du nom que se donnaient eux-mêmes les Non-Vivants.

— Nous désirons, Humains, rester en bons termes avec vous. Et nous vous demandons de faire acte de bonne volonté...

La déesse Héra prit alors la parole et Olivia et les deux jeunes gens retrouvèrent les suaves harmoniques de sa voix, peut-être inhumains, mais cependant fort euphoniques :

— Pour ce faire, deux d'entre vous viendront nous rejoindre, et se fondront dans notre communauté... Nous les connaissons déjà... Et nous désirons qu'ils deviennent semblables à nous...

Un frisson passa parmi les passagers de l'astronef.

Tous, ou presque, devinaient ce qui allait suivre. Et les deux intéressés avaient pâli, tout autant qu'Yves, qui devinait avec une terreur sans nom ce qu'allait demander sa singulière « amie ».

— Vous... Gérald Helson...

Le masque admirable de Junon au voile se tournait, depuis l'écran, vers Gérald.

— Vous, Olivia Florent...

C'était le Sphinx qui parlait, en s'adressant à Olivia. Et l'organe résonnait dans les micros avec une tonalité très spéciale, qui plongeait

la jeune fille dans un abîme d'épouvante. Elle chancela, et Gérauld, près d'elle, la soutint de sa poigne solide, quoique lui-même visiblement foudroyé de ce coup du destin.

Tous deux faisaient bloc, plus que jamais. L'un près de l'autre, ils étaient le vivant symbole du plus solide, du plus sûr sentiment humain.

Celui que peut-être les Non-Vivants ne connaissaient pas.

Véril s'étranglait de fureur. Cela dépassait la mesure. Il allait protester, invectiver ces intrus qui osaient s'adresser ainsi à des passagers dont il était responsable à travers le Cosmos, mais T'Xew, qui observait l'écran, lui pressa vivement le bras et, d'un clin d'œil, lui fit comprendre qu'il valait mieux se taire.

Hêra, qui avait adopté avec l'apparence humaine, toutes les subtilités du langage des androïdes, reprenait vivement :

— Nous vous laissons tout loisir... Ne nous répondez pas tout de suite... Nous nous retirons... Nous reviendrons un peu plus tard... Voulez-vous que ce soit après ce délai qui correspond, chez vous, à ce que vous appelez un tour de cadran ?

Ce fut encore T'Xew qui intervint, très rapidement, saisissant ce sursis inespéré au vol :

— Tous mes amis sont d'accord... Nous acceptons !...

Hêra fit un dernier sourire et s'effaça, comme une simple speakerine, et non pas comme une entité, qui d'un monde à l'autre, est venue dicter les plus effarantes des conditions.

Le Sphinx, bien entendu, avait disparu avec elle.

Il y eut quelques secondes de silence, parmi les Solariens consternés. Puis ils se déchaînèrent. Les exclamations jaillirent, mêlant l'indignation, la colère, la menace, la prudence.

Un officier fit remarquer :

— Ils nous épient encore... Ils doivent nous voir... entendre ce que nous disons... Prenons garde !

— Non, fit Yves. Je crois les connaître, maintenant. Ils se sont retirés, lieutenant et, durant les vingt-quatre heures qu'ils nous ont si généreusement octroyées, nous serons absolument tranquilles. Ils resteront neutres, croyez-moi...

On pouvait observer, par sidérotélé, ou à travers les hublots.

L'« Espoir » naviguait maintenant au centre de l'œuf-essaim, et on ne voyait plus rien d'autre que la lumière de non-vie, où tournaient, en un carrousel infernal, les masques du terrible carnaval des Non-Vivants.

Véril donna ordre de stopper, de bloquer la gravitation, et l'astronef demeura sur place, c'est-à-dire que, malgré tout, il demeura dans la zone attractive d'Alpha XXXV, corps céleste le plus proche, et qui l'emportait dans son attraction, sans que le navire aérien gardât

son propre potentiel de translation.

Il était bien évident que le monde non-vivant suivait le mouvement et que, durant vingt-quatre heures encore, les passagers de l'astronef ne verraient rien d'autre que la grande mascarade, dans leur champ visuel.

Olivia et Gérald étaient très entourés. A bout de nerfs, la jeune femme pleurait contre l'épaule de son compagnon. Yves, grelottant d'émotion, n'osait les approcher. Il souffrait. Il dépassait les limites de la douleur. Olivia lui serait donc arrachée. Olivia pour laquelle il avait lutté dans les cercles diaboliques d'Axi. Et en ce moment où il eût voulu se jeter au-devant des périls, où il eût donné sa vie pour la protéger encore, cela ne lui était pas accordé. C'était l'apanage de Gérald. Parce que les jeunes gens, au travers de leurs fantastiques aventures, avaient pu vérifier, s'il en était besoin, la puissance de leurs sentiments. Par un suprême assaut de la Destinée, ils étaient unis dans la menace géante. Un autre monde les réclamait. Tous les deux.

Olivia n'en pouvant plus, Gérald demanda qu'on les laissât s'isoler. Lui ne voulait rien entendre avant d'avoir parlé intimement avec Olivia.

— Cette situation nous regarde, nous deux avant tous, puisque nous sommes en cause. Je vous demande votre compréhension !...

Véril, T'Xew, et les autres, ne purent que s'incliner. Yves, de son côté, n'intervint pas. Il était prostré dans son accablement. Il enviait Gérald. Quoi qu'il pût advenir, Gérald partagerait désormais le sort d'Olivia.

Le commandant, le professeur et l'état-major au complet se réunirent. On se trouvait devant un rebondissement tel qu'il semblait difficile de résister. Les Non-Vivants ne lâcheraient pas. Après vingt-quatre heures en durée terrestre, ils reviendraient, ils réclameraient leur proie.

Combattre ? Les témoignages étaient formels. Ni le champ magnétique ni les rayons infra-mauves ne devaient avoir grand effet contre les Non-Vivants. Si on tentait de leur échapper, ce serait sans grand espoir. Véril rageait d'impuissance et T'Xew se taisait, absent, laissant parler les autres, qui n'arrivaient pas à grand-chose.

Que pouvaient, par la suite, déchaîner ces êtres contre le monde, si on ne leur donnait pas satisfaction ? Où s'arrêtait leur puissance ?... Toutes questions débattues, avec passion mais sans résultat, entre les scientifiques et les officiers de l'espace.

D'ailleurs, comment ouvrir le feu dans cette masse qui les entourait, et qui offrait un tel aspect humain ?

Véril eut un geste presque comique, en jetant sa casquette galonnée :

— Tirer !... Tirer dans ce conglomerat d'hommes, de femmes,

d'enfants... Avez-vous vu cela ? Je n'oserais même pas... J'aurais l'impression d'agir, non comme un soldat, mais comme un massacreur...

Yves sortit de son mutisme :

— N'oubliez pas, commandant, qu'il ne s'agit que d'un carnaval ! Dans ce grand bal masqué, certaines entités ont l'aspect d'oiseaux géants... Ils ne sont ni plus ni moins que les autres, pour la nature... Ils n'ont rien d'humain, rien... Mais, ajouta-t-il, je crois tout de même que nos armes seraient impuissantes...

Et puis quelqu'un posa la question :

— Mais au fond, que veulent-ils ? Ils ont volé des masques de statues et des visages d'hommes... Lechêne assure que c'est pour ressembler aux humains, dont ils jalouent le potentiel sentimental, qui les arracherait à leur inertie éternelle... Mais que signifie, à présent, cette volonté d'incorporer Helson et la petite Florent ?

Yves tourna instinctivement les yeux vers T'Xew, avec lequel il s'était longuement entretenu de son séjour chez les Non-Vivants, et auquel il avait fait part des curieuses « confidences » de la déesse Hêra. Le Vénusien leva la main.

— Je crois le savoir, dit-il. Je ne peux comprendre la nature propre de nos antagonistes, puisqu'ils n'appartiennent pas à notre monde... Mais n'oubliez pas qu'il s'y sont introduits et que, obligatoirement (et même volontairement) ils cherchent dans une certaine mesure à s'y incorporer, tout comme ils veulent, par un procédé inverse incorporer Helson et Olivia Florent au leur... Seulement, pour l'instant, ils se sont, comme le dit Lechêne, déguisés en humains. Déguisés en adoptant, par un moyen qui m'échappe, le métabolisme, au moins partiel, des figures, humaines ou représentatives de l'humain, dont ils se sont parés. Selon les lois de la morphologie et de la phrénologie, qui font de la tête humaine, et surtout du visage, le miroir de ce qu'on peut appeler âme ou esprit, celui qui adopte cette apparence DANS NOTRE UNIVERS contracte simultanément un état d'esprit correspondant...

Véril jeta comme un pavé dans une mare :

— Le Sphinx a jeté son dévolu sur Olivia et la déesse sur le beau Gérald, c'est cela ?

— C'est plus complexe, commandant. Nos Non-Vivants, même masqués à la mode humaine, ne lisent pas le courrier du cœur... Mais il est certain qu'ils raisonnent le plus souvent « en bloc » et que l'initiative de leur reine (que nous appelons Hêra eu égard à son aspect dans notre monde) ne pouvait agir longtemps isolément. Non ! Je crois, si je puis dire, que le monde Non-Vivant tout entier, par le truchement de ces deux entités qui nous ont parlé tout à l'heure, a jeté son dévolu sur nos jeunes amis, parce qu'ils sont sains, juvéniles,

intelligents et beaux...

Yves s'approchait. Sa voix tremblait légèrement quand il dit :

— Mais alors, professeur... Je commence à entrevoir le défaut de la cuirasse et...

Gérald entra dans le poste de commandement, où tous étaient réunis. Olivia l'accompagnait. Elle avait pleuré, mais, fièrement, elle dominait son chagrin. Tout comme Gérald, elle était très pâle.

— Que voulez-vous, mes enfants ? Demanda Véril, bourru, mais plus paternel qu'il ne l'avait jamais été.

— Je viens vous faire part de notre décision, dit Gérald. C'est très simple, et nous vous demandons de ne pas discuter. Vous savez d'après notre récit, et ce que vous avez pu en déterminer, le pouvoir des Non-Vivants. L'astronef « Espoir » est en péril. Mieux que cela, le monde entier est menacé... Lechêne vous a dit ce qu'ils ont fait des Axiens. Nous ne pouvons rien que leur donner satisfaction !

Une voix voulut protester. Gérald coupa :

— J'ai demandé qu'on me laissât parler, et que nous puissions, Olivia et moi, agir de notre propre gré... En conséquence, inutile de lutter. Nous sommes à la disposition des Non-Vivants...

Ce fut un concert de protestations auquel, cette fois, Olivia fit face :

— Messieurs... Commandant... Mes amis... Ecoutez-moi, écoutez-nous ! Cette lutte est inhumaine, impossible... Nous partirons, Gérald et moi, pour l'autre univers... Qu'importe ! Nous demeurons unis et nous ne souhaitons rien d'autre... Non, vous ne pouvez rien tenter ! Alors laissez-nous faire... C'est un bien petit sacrifice en face de ce que cela représente peut-être... Imaginez, tous, les vôtres, vos femmes, vos enfants, assaillis par la vindicte des Non-Vivants... et mutilés comme les Axiens... ou pis encore...

Les hommes se taisaient. La décision d'Olivia et de Gérald touchait au sublime. Tous souffraient, mais admiraient les jeunes gens. Yves était retombé dans sa mélancolie.

T'Xew, soudain, releva la tête :

— Et s'il restait une solution... ? Oh ! je ne dis pas qu'elle n'est pas du genre désespéré... Mais on a le droit, le devoir, de risquer l'impossible...

Tous se regardaient et Véril grogna :

— Expliquez-vous, professeur...

— Je veux d'abord savoir, dit T'Xew, si Mlle Florent et notre ami Helson me font confiance ?

— Le demandez-vous vraiment ? dit Olivia avec un pauvre sourire.

T'Xew la regarda bien en face.

— Prenez garde, mon enfant, et vous aussi, Helson... Je vais vous offrir de risquer le pire...

Les jeunes gens ne dirent rien, mais ils se regardèrent mutuellement et leurs mains s'étreignirent un peu plus. Le Vénusien sourit, pour donner acte de cette attitude.

— Même si... l'expérience a une chance sur un million de réussir ?

Ils acquiescèrent. Ils acceptaient d'aller vers la non-vie. Ils toléreraient bien, pour échapper à la terrible menace d'affronter la mort.

Maintenant, tous se tendaient vers le Vénusien. T'Xew se décida brusquement :

— D'accord ? Alors j'ai besoin de toutes les bonnes volontés scientifiques. Il nous reste plus de vingt-deux heures pour mettre au point le procédé. Commandant ! J'ai carte blanche ?

— Je ne puis que m'incliner, professeur.

— Je suis donc, jusqu'à la prochaine manifestation de nos adversaires, le maître à bord, et tous m'obéiront ! Parce que notre activité devra se concentrer sur nos laboratoires et la mise en activité de toutes les forces de l'astronef... Olivia... Gérald... Etes-vous prêts ?

Et, dans l'espace immense, quelque part autour de la grande planète Alpha XXXV et de son satellite Axi, dans le cosmonef immobilisé qu'englobait le monde tourbillonnant des Non-Vivants masqués d'humains, un étrange travail de laboratoire se prépara, un travail dont l'enjeu était peut-être le sort de deux jeunes gens, peut-être celui de deux univers adverses...

CHAPITRE IV

Ils étaient étendus l'un près de l'autre. Ils semblaient dormir. On les avait revêtus de combinaisons-scaphandres immaculées, laissant pieds et mains nus, et la tête libre sur l'oreiller. Ainsi, ils demeuraient aussi beaux, aussi sculpturaux qu'ils étaient apparus aux hommes du Cosmos et aux Non-Vivants de l'autre monde.

Mais toute vie avait cessé en eux et c'était l'immobilité éternelle.

Le commandant Véril avait fait dresser la chapelle ardente dans la salle centrale de l'astronef, là où se tenaient les réunions, les récréations, les jeux, la culture physique, tout ce qui était nécessaire à la détente des voyageurs spatiaux. Les mains pieuses qui avaient habillé les corps n'avaient pu, malheureusement placer des fleurs auprès d'eux, puisqu'on se trouvait à des millions de kilomètres d'Alpha XXXV et d'Axi, en plein vide sidéral.

La gorge serrée, marchant sur la pointe des pieds, Véril, le professeur T'Xew, les officiers et les scientifiques semblaient tous en proie à une angoisse immense. On attendait l'heure fatale où les Non-Vivants reviendraient, pour réclamer ceux dont ils voulaient faire des leurs. Ils ne trouveraient que deux cadavres. Olivia et Gérard n'étaient plus.

Yves veillait à leur chevet. Il semblait, maintenant, que les effets de l'élixir vert aient petit à petit cessé leurs bénéfiques stimulants. Yves se sentait immensément las, retrouvant sa médiocrité d'autrefois. Hêra lui avait permis de faire face aux épreuves d'Axi. Maintenant, il se fût

senti incapable de recommencer pareille aventure. Il redevenait le misérable rat de laboratoire qu'il était auparavant, et le chagrin achevait de le miner.

Parfois T'Xew passait. Le Vénusien n'était pas le moins angoissé. Mais il pressait la main d'Yves.

— Courage, mon vieux... Vous verrez !...

Yves levait alors vers le savant un regard morne, désespéré, T'Xew secouait la tête.

— Je ne puis rien affirmer... J'espère !...

Yves, on le voyait, n'espérait plus. A bord, les autres pensaient tous que c'était fini pour toujours et que l'expérience de T'Xew avait été inutile. Mais tous, au fur et à mesure que les aiguilles tournaient sur les cadrans voyaient arriver avec épouvante l'instant où leurs étranges ennemis se manifesteraient.

Yves suait d'angoisse, et il n'était certes pas le seul. Véril s'était enfermé dans sa cabine. Le service était plus que réduit, le cosmonef ne naviguant pas. T'Xew crânait-il ? Ou avait-il déjà conscience de son échec ? On ne pouvait savoir.

Ce fut le moment fixé. Tous s'étaient réunis dans le poste de radio. Véril avait fait brancher la communication, pensant que les entités choisiraient ce truchement pour réapparaître. Mais l'écran demeura vide et nul signal ne tinta.

La voix d'Yves s'éleva, à travers le micro, venant de la chapelle ardente qu'il n'avait pas voulu quitter, fasciné qu'il était par Olivia morte, maintenant sans avoir plus longtemps besoin de dissimuler ses sentiments.

— Commandant !... Professeur !... Ils sont là !

Les passagers de l'« Espoir » se précipitèrent.

Devant les lits funèbres où dormaient Olivia et Gérald, près d'Yves prostré dans son chagrin, se tenaient deux personnages à l'apparence bien humaine, mais dont on savait qu'ils appartenaient à un Univers différent. Les visages de cet homme et de cette femme étaient ceux du Sphinx et d'Héra-Junon. Ils avaient adopté une tenue rappelant celle des navigateurs spatiaux, pour contacter les Humanoïdes. Mais ils étaient autres. Ils étaient venus, cette fois, en se détachant de l'œuf-essaim, évoluant à travers les particules universelles. Impondérables, impalpables. Mais conscients.

Ils semblaient foudroyés. Ainsi que T'Xew et Yves l'avaient deviné, ils s'étaient retirés sans demeurer, même invisibles, à bord, afin de laisser le champ libre aux Humains. Et puis ils étaient revenus, sûrs d'eux sans doute, pensant bien qu'Olivia et Gérald allaient accepter de les suivre, de devenir semblables à eux, de donner leur vitalité à l'œuf-essaim pour se fondre dans l'âme commune de ce monde aux éléments détachables comme des pensées vagabondes.

Ils avaient trouvé Yves devant les deux fiancés éternels, et il leur avait appris qu'Olivia et Gérald avaient préféré s'unir dans la mort, pour échapper au dilemme effroyable posé par les Non-Vivants.

Silencieux, Véril, T'Xew, et les autres, pénétrèrent dans la vaste salle, retenant presque leur respiration. Ils étaient bouleversés par la double mort, et profondément troublés par la présence de ces êtres maquillés en humains et qui étaient si loin d'eux par la nature.

Les visages factices d'Hêra et du Sphinx étaient curieusement perturbés. Les traits millénaires, si purs et si beaux, souffraient des ravages d'une émotion inconnue. Les Non-Vivants s'ennuyaient d'être insensibles. Sous le masque des Dieux d'hommes, ils découvraient, après le désir et l'orgueil, un autre sentiment ignoré d'eux : la souffrance.

Ils ne dirent rien. Mais ils étaient soumis à une des pires lois humaines : l'impuissance devant l'inéluctable. L'impossibilité de joindre ce qui est mort, le désespoir devant le silence divin, qui ne répond pas, ou ne paraît pas répondre, aux élans de la prière.

Ils se diluèrent, sur place, ils parurent fondre et s'effacèrent, vaincus par l'impossible.

Les hommes de l'astronef se regardaient, n'osaient croire qu'ils abandonnaient aussi aisément. Mais T'Xew affirmait que cela était. Et, presque aussitôt, ils purent constater, au dehors, qu'une perturbation inattendue, un orage interne, grondait dans l'œuf-essaim qui englobait toujours le navire spatial.

Puis, dans un tourbillon où se fondaient les formes pseudo-humaines, l'immense sphère vivante s'effaça. On la vit, loin de l'astronef, piquer vers Axi, qu'on redécouvrait, point brillant tournant autour d'Alpha XXXV, l'immense planète elle-même satellite de l'étoile Proxima du Centaure.

— Ils s'en vont !

— Ils sont vaincus !

— Ils renoncent... Est-ce possible ?

Il fallait en avoir le cœur net et, cette fois, on risqua le tout pour le tout. Véril fit mettre le cap sur la planète Axi, tandis que T'Xew, Yves, et les autres scientifiques, se penchaient sur les corps immobiles d'Olivia et de Gérald.

L'astronef survolait déjà le monde des hommes sans visages lorsque toute la petite planète parut trembler. Un torrent de feu naissait, du côté des massifs volcaniques où les Non-Vivants avaient opéré la jonction avec l'univers tangible. Cela provoqua un grand séisme qui ébranla Axi tout entière. Des raz de marée déferlèrent, des crevasses se produisirent et, pendant plusieurs heures, un véritable cataclysme secoua tout ce corps céleste.

Puis les choses rentrèrent dans l'ordre.

Le cosmonef descendit lentement vers la ville morte. Une immense clameur l'accueillit. Les micros l'apportèrent aux aventuriers de l'espace, tandis que la sidérotélé leur montrait les Axiens, arrachant leurs voiles, tournant vers le ciel leurs faces normales, où leurs visages leur avaient été rendus d'inexplicable façon, du moins pour eux.

L'« Espoir » descendait vers la ville. A travers le sub-espace, la radio amenait des nouvelles du monde solarien. Là-bas, les statues mutilées redevenaient normales. Mohamed ben Arfi se prosternait devant Thouthankamon, Pietro pouvait sauter à cloche-pied autour d'un David intégral, et Jules Dubeaurivage reprendrait son extase interrompue au pied d'une Vénus offrant de nouveau son front serein.

Véril et ses compagnons interrogeaient T'Xew :

— Professeur... pouvons-nous croire qu'ils ont abandonné ?

— Je crois en tenir maintenant la preuve, répondait le Vénusien, car les corps de Rocher et de notre malheureux matelot ont, dans la mort, retrouvé leurs visages !...

Et, suivi d'Yves, il tenta, sous les regards angoissés de tous les passagers de l'astronef, de remettre en action les particules constituant les organismes d'Olivia et de Gérald, et qu'il avait osé stopper dans leur mouvement éternel.

— Ce n'est pas moi qui les ai vaincus, dit le professeur T'Xew, ils ont été victimes de leur propre mascarade.

Il était auprès d'Yves. Tous deux accoudés à la balustrade de l'immense terrasse dominant la ville d'Axi, regardaient, au loin, le ciel embrasé. Là-bas, les montagnes éventrées flambaient encore. Les Non-Vivants, retournant dans leur univers, avaient détruit le fantastique repaire. Des hordes d'oiseaux-crabes fuyaient, épouvantés, décimés par le cataclysme.

Alpha XXXV montait doucement, et ses feux roses et verts pleuvaient sur la cité joyeuse. Les Axiens étaient ivres de joie et l'arrivée de l'astronef, coïncidant avec leur délivrance, les avait porté vers les Solariens comme vers des génies bénéfiques. Maintenant, ils pourraient reconstituer les faces de leurs idoles qu'ils avaient profanées dans leur désespoir.

Yves, l'œil soudain fixe, regardait vers la plage. T'Xew porta les yeux de ce côté. Olivia et Gérald allaient, lentement, la main dans la main, oubliant le cauchemar...

T'Xew voulait distraire Yves de sa souffrance.

— ...le procédé était risqué, bien que nous l'ayons déjà utilisé dans nos laboratoires... mais je n'avais pas le choix... Olivia et Gérald ont pu donner l'impression de la mort... En fait, ils étaient réellement morts puisque, seule leur apparence était, et que leur être vrai, échappant au mouvement atomique, devenait en somme... non-vivant.

— Et les vrai Non-Vivants s'y sont trompés !

— Je vous le dis : parce qu'ils ont voulu jouer à l'homme. Ils ont violé la Grande Loi, et ont changé de nature... provisoirement... Cela a suffi... Ils se sont identifiés aux Humains, abaissés et, comme les pauvres Humains que nous sommes, ont été terrassés par la douleur alors qu'Olivia et Gérald, dans la majesté de la Mort, atteignaient à ce Silence qu'on ne peut violer, et qui est celui de la Divinité.

— Leur défaite serait donc... sentimentale ?

T'Xew eut un petit rire.

— Oui... et puis – je n'en sais rien mais je le crois – puisqu'ils ont contracté des sentiments humains, ils ont dû, pendant le temps qu'a duré leur carnaval, vouloir s'individualiser. Quelle faille dans leur pouvoir communautaire ! La Discorde s'est introduite chez eux, je le présume... Finalement, ils ont fait sauter leur tanière volcanique, ils ont restitué les visages volés aux idoles et aux Hommes, et ils sont repartis chez eux... dans leur univers. Sans espoir de retour, croyez-le ! Remarquez bien que, restant dans leur nature initiale, ils n'auraient pu tomber dans le piège de la souffrance !...

Yves soupira :

— Enfin !... Olivia est vivante... J'ai eu si peur !

— Une chance sur un million, je vous avais tous prévenus. Mais je devais risquer... Une belle expérience, et j'en suis fier, au nom de la science vénusienne, qui sait stopper le foudroyant mouvement de l'atome...

Au clair d'Alpha XXXV, Olivia et Gérald s'éloignaient. Yves baissa la tête. T'Xew prononça, doucement, avec bonté :

— Mon pauvre ami !... Vous souffrez, je le sais... Mais les Non-Vivants vous envieraient... Eux, dans leur stagnation éternelle, ils ne connaissent même pas ça... Et la mascarade manquée leur a donné au moins une idée de ce que pouvaient ressentir les Humains...

— Ils ont renoncé, dit Yves, amer. Ils ont compris que cela faisait trop mal !...

— Oui. Mais puisque ces êtres... presque des Dieux, ont tenté de nous ressembler, cela doit vous consoler, Yves. Cela prouve tout de même qu'un Homme, c'est quelque chose...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICETRE (SEINE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1961

IMPRIME EN FRANCE